

PENQUINARTILL3RIE



ON SE
RETROUVE
L'ÉTÉ
PROCHAIN

PENQUINARTILLERIE



● ● ● ON SE
RETROUVE
L'ÉTÉ ● ● ●
PROCHAIN

Le présent ouvrage est l'édition imprimée de la fanfiction *On se retrouve l'été prochain*, publiée par Pen9uinArtill3rie sur Archive of Our Own, le 12 mai 2024.

FICLAB COLLECTION

Collection dirigée par Laurie Liviero.

FicLab s'efforce de respecter le droit d'auteur et les œuvres originales. Un message a été envoyé à l'auteur·rice de cette fanfiction afin d'obtenir son autorisation en vue de l'impression de ce texte.

Avec l'accord de l'auteur·rice, cet ouvrage intègre la collection FicLab.

Tous les droits sur le texte original de la fanfiction, en dehors des droits liés à l'œuvre originelle, appartiennent à Pen9uinArtill3rie.

Toute reproduction, distribution ou utilisation commerciale de ce texte est contraire à l'éthique mise en place par FicLab.

E-mail : ficlab@gmail.com
Site Internet : www.ficlab.fr



Je l'ai toujours connu, aussi loin que mes souvenirs remontent.

Même s'ils étaient abîmés par le passage du temps, délavés par le soleil d'été qui brûlait le film de ma mémoire qui se consumait lentement.

Quand j'ai rencontré Jean, je n'avais que six ans, et mes avants bras étaient alors absous de taches de rousseur, préservés par le ciel gris perpétuel de Normandie. Mes parents fêtaient ensemble leur un an de mariage ; tous les adultes les félicitaient, serraient leurs mains juste au-dessus de ma tête où ils déposaient parfois un baiser volatile et murmuraient un « Bonsoir Marco ». C'était une cérémonie remarquable, selon les bribes de conversation que mes oreilles juvéniles capturaient parfois, dont on se souviendra longtemps. Moi, je ne me rappelais que des jolies alliances dorées qui reposaient sur le coussin tout doux que je transportais. Longue, longue marche sur les pierres froides de l'église où mes chaussures claquaient, trop serrées tout comme le reste de mes habits immaculés.

Un an, et c'était une autre fête d'été bien différente sous le soleil du Sud de la France, chez mes grands-parents. Un petit attroupement de maisons en bois délabré, encerclé par de nombreux boxs de chevaux et une petite ferme ; la voiture soulevait d'impressionnants nuages de sable quand on se gardait dans la cour, et

il y avait une forte odeur de crottin en permanence qui me faisait froncer du nez.

Il y avait déjà beaucoup de monde, encore plus qu'au mariage de mes parents, qu'ils disaient, et ils offraient à mon père des cannettes de bière fraîches qu'il buvait d'une traite en souriant. Il était jeune, je le sais, parce qu'il me tenait avec un bras sans aucune difficulté pour me presser contre son t-shirt, et j'enfonçais timidement mon visage contre le logo *Marathon 1999, j'ai couru !* afin d'éviter de croiser le regard des adultes qui me posaient toujours des questions auxquelles je ne pouvais pas -ou ne voulais pas- répondre.

J'avais chaud, papa sentait la sueur et maman se plaignait du soleil en maintenant une cannette glacée sur son front écarlate. On m'avait reposé sur le sol sec depuis longtemps, mais mes deux parents me tenaient chacun une main, assis dans des chaises en plastique vraiment moches qui semblaient sur le point de s'écrouler à tout moment.

Le soleil était tout doré, mais il tapait encore contre mon dos grossièrement tartiné de crème solaire qui me collait à la peau, qui collait à mes vêtements et urgh la Normandie et le carrelage froid de la cuisine me manquaient.

– David ! interpella une voix juste derrière mon trône artificiel, et mon père fit volte-face comme si on l'avait appelé à l'apéro, son visage joliment illuminé d'une joie qui était propre aux soirées d'été et à un match de foot.

– Hey François !

Une bourrade, une embrassade qui se constituait en tout et pour tout d'une tape dans le dos. Je fixais ma main désormais vide, et couru me réfugier dans les bras de maman qui salua le nouvel arrivant avec son sourire fatigué, le genre de rictus qu'elle avait quand elle voulait qu'on la laisse tranquille. Le dénommé François était un homme très grand qui portait le même t-shirt que papa, et je n'arrivais pas vraiment à savoir si ses cheveux étaient vraiment blonds ou si c'était la lumière du soleil qui se réfléchissait dans les yeux déjà fatigués.

Ils ont parlé du «bon vieux temps», de la sortie du *Zelda* de l'année prochaine, de ma petite sœur que je n'avais pas encore, de Bénédicte qui n'avait pas

pu venir à cause du travail... À vrai dire je n'ai pas beaucoup écouté, trop occupé à fixer le garçon que j'avais à peine remarqué tant il était immobile, droit comme un piquet qui se tenait formellement près de François (qui semblait être son père, au vu de la main que l'homme blond avait posé sur sa tête, ses doigts s'emmêlant dans les cheveux d'or du garçon).

J'étais captivé par ses vêtements, qui faisaient si adultes comparés à ma salopette azur couverte de triangles jaunes délavés ; il portait une chemise blanche un peu tachée de chocolat au niveau du col, et un bermuda rose qui me donnait chaud rien qu'en le regardant. Je me suis dit que c'était la mode à la Française, qu'il ressemblait au présentateur télé du bulletin météo du lundi matin, et qu'il devait aussi être quelqu'un de prestigieux qui passait aux infos. Son air hautain et boudeur acheva de me convaincre de son statut important, rassuré de voir qu'il faisait tout pour éviter de poser ses yeux fuyards sur moi, dirigés droit devant sur le soleil qui me défonçait (à titre personnel il semblait,) les mirettes.

Mon père s'accroupit en face du garçon, pour lui tendre la main avec un grand sourire qui dévoilait toujours ses dents de travers.

– Alors, c'est Jean, si je me souviens bien. Ravi de te revoir, bonhomme, tu as beaucoup grandi, c'est impressionnant. Tu dois avoir le même âge que mon fils Marco, j'y pense...

Chemisette le toisa un moment, comme s'il jugeait l'intérêt et la dose de divertissement que l'homme pouvait lui procurer, si celui-ci était bien digne de son intérêt. Finalement, il lui frappa dans la main comme pour faire tope-la, et sa voix portait bien plus fort que ce à quoi je m'attendais :

– Bonjour m'sieur. Papa dit que un jour je le dépasserais.

– Haha ! Alors ça, j'en doute pas, il n'a pas posé la barre bien haute.

– ...David s'il te plaît...

Se désintéressant soudainement de la situation, Jean tourna ses yeux acérés dans ma direction.

Je le fixais toujours, et je détournais alors vivement mon regard pour venir loucher sur le bout de

mes pieds nus, sales et recouverts de poussière dont j'avais désormais un peu honte.

Il se contenta de me sourire, et de partir sans rien demander à personne.

≈

Mon premier été sentait le bois chaud des boxs au soleil, le plastique fondu de mes sandales défoncées sur le goudron brûlant et l'huile de graillon dans laquelle on trempait frites et churros en permanence. La radio grésillait dans la cour où les adultes se prélassaient toute la journée pour jouer aux boules, retombant en enfance pour se chamailler joyeusement dans le sable tiède dans lequel on plantait les parasols comme si on était à la plage.

Pour ma part, je m'étais intégré à une petite bande d'enfants qui explorait le haras que nous considérions alors comme notre propriété, armés de cravaches trouvées par terre comme seules armes et symboles d'honneur. Je ne comptais plus le nombre de stries parfaitement droites le long de mes jambes tant on trouvait drôle de se poursuivre pour s'entre-fouetter avec pour imiter les cavaliers, qui eux, en faisaient toute une histoire, parce que, arrêtez quoi, ça effraie les chevaux. Si si, je vous assure que c'est une bête sensible.

On s'amusait aussi à enfiler les casquettes de nos parents à l'envers pour faire comme Marcel, le grand frère du cousin de Jean - Porco, si je me souviens bien - qui restait travailler au bar tout délabré aménagé pour l'occasion.

La journée, je la passais avec les enfants de la famille Kirstein, tous habillés comme des adultes, tous blonds comme les anges dessinés au plafond de l'église où on s'allongeait sur le sol frais pour faire la sieste après manger ; nous n'étions pas un groupe soudé à proprement parler, mais plutôt une "association contre l'ennui morne" dont nous étions victimes : Jean et moi passions le plus clair de notre temps ensemble à explorer les granges et la forêt, mais j'essayais de ne pas trop le chercher des yeux lors des longs repas extérieurs du soir par peur de me voir affilier le titre de "collant", comme Bertolt L'Asperge.

Il serait mentir que de dire que je ne regrettais pas la présence de mon seul vrai copain dès que je me retrouvais seul, au milieu de cet environnement si

inconnu mais pourtant entouré de tant d'autres enfants dont je ne connaissais même pas les noms ; Jean, c'était le plus drôle, parce qu'il n'y avait qu'avec lui que je pouvais glisser des bogues de châtaigne dans les bottes des cavaliers, que je pouvais faire des concours d'apnée dans le lac, que je pouvais aller voler les pots de Nutella du bar pour les manger sous un arbre, sans me sentir coupable un seul instant.

C'était vif, rapide, et je savais qu'il allait disparaître dès que j'aurais les yeux tournés, alors je profitais de chacun de ces moments avant de me retrouver seul à nouveau.

Mais Jean était comme ça avec tout le monde, même si j'étais un peu vexé qu'il se désintéresse de moi au milieu d'une de nos discussion animée.

Marcel avait un téléphone portable et, pendant le repas, il venait me montrer comment prendre des photos avec des oreilles de chat et faire bouger au travers de l'écran un petit haricot pour qu'il se déplace dans mon assiette de poulet froid. J'avais toujours rêvé d'avoir un grand frère, et j'essayais le mieux du monde de cacher mon enthousiasme à chaque fois qu'il venait me parler sans grand résultat ; au milieu de ce monde composé de jeunes garçons et dénué de toute figure parentale, je n'aurais pas pu être plus heureux, plus comblé. Il y avait bien une fille, blonde elle aussi, qui s'appelait Annie, mais elle ne semblait pas nous apprécier beaucoup et restait jouer avec le chien de mes grands parents sans nous accorder un seul regard.

Le dernier soir, avant de nous en aller, j'avais presque totalement oublié mes parents, à jouer au hors la loi avec tout le monde dans les allées du haras ; le principe était simple : il fallait cacher quelque part sur nous trois billets de monnaie (j'en avais mis un dans ma chaussure, un dans la poche avant de ma salopette, et un autre sous le bracelet-éponge que m'avait donné Jean), grimper sur le dos de quelqu'un de grand, et courir le rapporter à notre base. Le problème était que, il y avait des gangsters qui voulaient notre argent et qui nous courraient après pour nous attraper. Là, si quelqu'un nous touchait, on devait s'arrêter et attendre qu'il nous dise un endroit potentiel où pouvait se trouver un billet : s'il devinait, on devait lui donner celui qu'il avait trouvé, sinon, il nous laissait repartir.

Bien sûr, Marcel m'avait pris sur son dos et, cramponné à ses épaules, j'étais le plus fort du jeu des hors la

loi. On est arrivés à la base (une vieille grange remplie de paille où ma mère récupérait l'argent) sans perdre un seul billet, même si l'équipe de Jean et Reiner était arrivée un peu avant nous. Pour toute récompense, on a reçu une glace à l'eau, et j'ai échangé la mienne avec mon ami qui préférait la fraise à la menthe.

On les a mangées assis sur une botte de foin qui me piquait les cuisses, mais j'étais heureux de l'entendre fanfaronner joyeusement sur combien il avait été bon, et que Annie avait failli pleurer parce que, non, définitivement, elle ne trouvait pas ce billet, haha. Je lui ai dit qu'il était fort, et ça l'avait un peu surpris, parce qu'il avait vite détourné les yeux et grommelé qu'il aurait pas pu courir si vite sans Reiner de toute façon.

– On part demain, j'avais soudainement annoncé, comme si l'information ne surgissait qu'à ce moment précis dans ma mémoire.

– Je sais, avait répondu Jean en mâchonnant le bâton de sa glace, occupé à secouer sa chaussure remplie de sable au-dessus de la paille où nous étions installés.

– J'ai pas envie de retourner à l'école.

– Moi ça va, mon chat me manque un peu et j'ai envie de jouer un peu à la PS2...

Les yeux de mon ami s'étaient écarquillés, et pour la première fois, il me regardait avec admiration.

– Ouah, t'as le droit de jouer aux jeux-vidéos !? C'est comment ? Tu m'inviteras ?

– Oui, si tu veux, mais il fait moche en Normandie, et c'est loin.

– Je vais demander à mes parents.

Il a sauté de la motte de foin où nous étions perchés, et il n'est pas revenu.

Nous avons été appelés pour une autre partie, et je devais détrousser les honnêtes gens, cette fois-ci. J'étais seul, sans Marcel, et je n'arrivais à toucher personne. J'ai repensé à Annie, à ce qu'avait dit Jean, et j'ai pleuré dans un coin parce que j'étais trop nul, et parce qu'on allait partir demain.

L'été s'est terminé sur une note douce-amère, parce

qu'il pleuvait enfin et que ça faisait du bien, et que, parmi les têtes blondes qui venaient me faire la bise, je n'avais pas d'ami qui était venu me dire au revoir ; le pire, c'était que ça ne m'avait pas surpris.

≈

Parfois, on peut être surpris de la quantité de chose à quoi un enfant de six ans pense en une journée : l'école, s'il n'a pas oublié son goûter à la maison, s'il a fâché son amoureuse, si papa n'a pas oublié son spectacle de théâtre ce week end... Non, je n'avais pas le temps de penser à cet été, ces deux semaines si courtes que je n'arrivais pas à regretter tant elles semblaient sorties d'un univers parallèle.

Le Marco du haras était resté là-bas, à se baigner près du lac tout seul, abandonné. J'étais moi à nouveau, dans cette ville où il n'y avait ni criquets ni churros, et où je n'avais pas besoin de chercher des yeux ce que je voulais voir ; Jean n'était pas là, à un pays loin de moi, et l'idée que sa présence puisse me manquer me paraissait si absurde que même mon cerveau ne s'embêtait plus à creuser désespérément en quête de souvenirs de lui.

C'était cool, c'était éphémère, c'était fini, et c'était pas grave.

– Maman, c'était où, ça ? je lui avais demandé quelques années plus tard, quand je m'apprêtais à rentrer au collège.

Se détournant de ma petite sœur, la cuillère encore couverte de yaourt suspendue dans les airs, ma mère se pencha légèrement par-dessus le siège bébé pour venir regarder la photo que je lui pointais. Elle était accrochée négligemment dans l'album photo intitulé : *Anniversaire de mariage, 2005*, où les lettres dorées qui y étaient collées commençaient à se décrocher un peu.

La photographie en question était la plus grande de la page, et j'avais reconnu Marcel, adossé contre un poteau d'un air sérieux avec à ses pieds son petit frère Porco qui tenait en main un bouquet de fleur à moitié fané. La petite troupe d'enfant tout autour était floue tant elle bougeait dans tous les sens, mais on pouvait distinguer ma silhouette grâce à la salopette azur que je portais en permanence ; si j'étais là, alors Jean l'était aussi, et la photo d'à côté où nous étions tous les deux en train de parler les pieds dans l'eau au

bord de la piscine confirmait ma théorie.

Je préférais ce cliché, en réalité, parce que tout autour les gens criaient, sautaient dans l'eau ou lançaient des ballons, mais nous étions simplement assis à parler avec un visage très sérieux, dans notre petit monde.

– Tu t'en souviens ? avait demandé ma mère un sourire aux lèvres, accroupie à côté de moi pour tourner les pages doucement d'un air nostalgique.

– C'était nos un an de mariage avec ton père, mais c'était plus un prétexte pour retrouver les anciens copains de la fac... Tu vois, ici c'est la famille Braun : David ne les aime pas trop, mais il s'entend très bien avec Reiner, leur fils aîné.

Elle me pointa du doigt un grand gaillard blond très musclé, en pleine compétition de bras de fer contre le père de Marcel et Porco.

– Il y avait aussi les Kirstein comme tu peux le voir. Le père de ton copain Jean était premier de sa promo quand ton père a fait l'armée avec lui, et c'est eux qui ont organisé ça avec nous...

– C'était vraiment bien.

Nous avons discuté durant de longues minutes de l'été d'il y a quatre ans, et cela me réchauffait de l'intérieur.

Une fois seul, j'ai pu rouvrir tranquillement l'album, et regarder les photos aussi longtemps qu'il me semblait sans me sentir coupable – un sentiment qui ne pouvait s'expliquer, j'avais honte, mais pourquoi ? -.

Et le Marco qui s'était révélé au haras m'est revenu : là-bas, j'étais plus courageux. Là-bas, être loin de mes si chers parents ne me dérangeait pas plus que ça, là-bas, les garçons me comprenaient sans me connaître, là-bas, je pouvais m'ouvrir le genou sans pleurer et faire les quatre-cents coups sans remords.

Mais de cet été, il ne me restait plus que cet album et mes propres souvenirs, qui bourgeonnaient du nom de celui qui avait été mon meilleur ami l'espace d'une semaine, qui par sa seule présence pouvait me rendre aussi fort que Marcel.

Jean, Jean, Jean Kirstein, s'il était là alors je pourrais

retrouver celui que j'étais fier d'être. Si je pouvais le revoir sans le chercher, alors ce serait l'été toute l'année.

Ainsi, même si je ne le voyais jamais, quand on me demandait si j'avais quelqu'un de plus cher, de spécial, je pensais au haras, aux bogues de châtaigne et aux nénuphars, et je répondais :

– Il habite loin, comme si c'était suffisant.

Son prénom était comme enchaîné à la liberté que j'avais goûtée tout au long de cette semaine dans le Sud de la France, et, les yeux fermés, je me délectais de l'illusion que j'avais créé autour de ces souvenirs, tant modifiés qu'ils ne m'appartenaient plus vraiment.

J'étais amoureux d'un rêve, et quand j'ouvrais les yeux il ne m'en restait plus rien. Seulement un nom, que je n'avais jamais osé matérialiser à l'écrit de peur de découvrir une vérité sur moi-même, de peur de briser le songe candide que je m'étais créé.

≈

Je ne pensais jamais le revoir, mais je me trompais – à vrai dire, il aurait été mieux que je ne le croise plus jamais, satisfait de son image de garçon cool et modèle que je m'étais modelé dans mon esprit.

L'automne 2011, ce fut la première fois que Jean Kirstein me brisa le cœur sans même le savoir.

Mes grands-parents avaient déménagé à Fourqueux en banlieue parisienne, vendu le haras familial pour trois fois rien, et papa m'avait forcé à passer les deux semaines des vacances d'octobre dans leur maison miteuse en plein milieu d'une rue où chaque baraque se ressemblait, et où le voisinage entier se connaissait. Je n'essayais même pas de sortir jouer avec les enfants de mon âge, au vu des regards dédaigneux qu'ils m'offraient à chaque fois que je sortais les poubelles dans l'allée recouverte de feuilles orangées qui crissaient sous mes baskets ; je n'avais même pas de costume pour Halloween, et j'ai mangé des marrons chauds cuits dans la cheminée avant de dormir sans piper mot.

– Marco, ma grand-mère me secoua un peu brutalement pour me réveiller, et ouvrit les rideaux de la chambre où je créchais dans un bruit à faire revenir

les morts. « Marco, réveille-toi, on doit être au musée dans une heure. »

– ...je... oui mamie, cinq minutes..., je grommelais en me frottant les yeux, mes paupières encore lourdes de sommeil.

A Paris, tout était gris, mais différemment de la Normandie : les immeubles gigantesques cachaient le ciel nuageux, et les bouchons dans lesquels nous étions coincés depuis déjà une demi-heure étaient devenus routiniers à mes yeux ; ma famille n'avait pas les moyens de m'emmener visiter la Tour Eiffel ou les Champs Élysées, alors quoi de mieux que d'emmener son petit-fils fan de constructions Lego dans un musée dédié aux meilleures pièces ?

Dans la voiture, je trépignais presque, et même l'odeur de renfermé du vieux taco de mon papi ne pouvait m'enlever cette joie infantile, propre à un enfant de dix ans dont l'occupation principale est d'inventer toutes sortes d'aventures avec de simples petites briques de couleur.

Et là, arriva l'improbable : la famille Kirstein, au grand complet (sauf la mère, mais rien de plus normal), dans le même musée que moi en train de commenter la Mona Lisa pixellisée en pièces de Lego.

Ma grand-mère fut la première à les reconnaître, et à aborder chaleureusement le père de Jean qui semblait bien content de la revoir au vu de son sourire qui me rappelait un peu celui de papa ; à côté de lui, légèrement plus petit que dans mes souvenirs, se tenait son fils qui arborait son air un peu supérieur qui lui était propre. Le sourire suffisant et l'attitude décontractée était la même, jusqu'aux épaules imperceptiblement courbées vers l'avant témoignant d'une attitude passive-agressive dont il ne s'était pas démis.

Comme la première fois, il ne m'adressa pas un regard. Ni lui, ni son cousin Porco (un peu plus jeune que nous, il avait quand même lui aussi bien grandi, et je me demandais bien ce qu'il faisait là,) ne me saluèrent une seule fois, et conversaient avec animation sur telle ou telle pièce qu'ils trouvaient intéressante.

Et je voulais, moi aussi, dire que tiens, je trouve cet hélicoptère très bien fait avec ses lance-missiles ; mais même si je me tenais près d'eux, même si je m'avançai un peu quand j'avais le courage d'entamer une discussion, ils finissaient par s'éloigner de moi

comme si je n'existais pas.

J'étais un peu triste, mais pas spécialement surpris : dès que son père, ou n'importe qui d'autre de sa famille était là, Jean devenait distant et effacé au possible, comme une fleur qui se fane par manque de lumière du soleil. Il ne rayonnait qu'avec moi, et c'était un privilège que je refusais d'abandonner quel qu'en soit le prix, même s'il signifiait rester seul la majorité du temps.

Ainsi, de fil en aiguille, nous avons été invités chez eux pour le thé ; je n'avais pas eu beaucoup d'occasion de me présenter de façon impromptue chez quelqu'un (et encore moins chez les Kirstein), et je me trouvais un peu nerveux malgré la présence de mes grands-parents.

La famille de Jean vivait dans une grande maison que j'avais au départ pris pour un immeuble, dont la façade immaculée taillée en belles arabesques rendait le contraste avec les cités alentours presque comique ; l'intérieur de la bâtisse était recouverte de papier-peint, de lustres, et tout était fait de verre, jusqu'à la table du salon. J'étais terrifié à l'idée de renverser quelque chose, et le regard anxieux de la mère de Jean n'arrangeait pas les choses.

Ce dernier était d'ailleurs parti Dieu-savait-où avec Porco, me laissant tout seul avec les adultes et son cousin le plus âgé au milieu d'une discussion où je n'avais pas lieu d'être :

– Oui, il est plus facile pour lui de venir faire son école militaire ici..., avait soupiré Madame Kirstein, en reposant sa tasse de thé en porcelaine sur ses genoux potelés.

– C'est un garçon studieux, un plaisir à avoir à la maison.

Son regard glissa vers Marcel qui sourit un peu, en haussant les épaules avec modestie. Je remarquais alors l'absence du mari de la femme aux longs cheveux blonds, mais le bruit de la machine à café dans la pièce d'à côté me laissa penser que, lui non plus, n'était pas un partisan du thé.

– Vous exagérez, ma tante.

– En tout cas, il ne pourra pas être pire que son frère ou que Jean..., rétorqua-t-elle d'un ton tranchant.

Madame Kirstein ne s'adressait jamais aux enfants directement, et passait toujours par l'intermédiaire d'un adulte pour me parler ; aussi, je ne me rappelle pas l'avoir entendu désigner Jean comme son fils une seule fois.

– Ils se chamaillent en permanence, et je me demande si je ne devrais pas envoyer Porco en internat aussi. »

– Jean a de bons résultats à l'école..., s'essaya prudemment Marcel, la tête basse.

– Il n'est peut-être pas le plus sérieux, mais c'est un garçon avec un sacré potentiel.

– Cela ne suffira pas ! siffla la mère du concerné, qui semblait avoir totalement oublié ma présence et celle de mes grands-parents. Je voulais me ratatiner entre les coussins fleuris du canapé qui grattaient, glisser sous le tapis étrangement propre et disparaître de la surface de cette terre.

Le thé n'était même pas bon.

– D'ailleurs, Marco, ça se passe bien l'école ? me demanda Marcel en essayant de décrisper la situation qui rendait l'air aussi tranchant qu'un couteau dans du beurre frais.

Surpris qu'on s'adresse directement à moi alors que je commençais à penser que, définitivement, j'avais acquis un pouvoir d'invisibilité, je bégayais prestement :

– Bah... J'suis premier de ma classe et j'ai des amis assez cools, alors...ça va quoi.

Je détestais le collège, parce que même si j'avais les meilleures notes, personne ne semblait me trouver assez intéressant pour rester ami avec moi plus de deux semaines ; j'étais probablement un peu coincé, un peu ennuyeux, mais c'était mieux que d'être seul.

Jamais seul, mais jamais vraiment chéri. Marco, on l'aime bien, mais ce n'est pas mon préféré, tu vois. Cool, mais pas assez. Au moins il essaie, on peut lui accorder ça. Chic type, copain, pote, voisin de table.

Je me contentais de sourire sans les dents comme papa m'avait appris à le faire avec les invités importants, et à prier pour qu'on gobe mon joli mensonge ; madame Kirstein se détendit un peu, et j'eut même

le droit à un regard presque respectueux de sa part.

– Marco doit s'ennuyer non ? Pourquoi n'irait-il pas s'amuser avec Jean et Porco à l'étage ? proposa-t-elle d'un ton doucereux, ses doigts se décrispant légèrement autour de l'anse de sa tasse de thé qui devenait froid.

– Je suis sûre que Marcel serait ravi de lui montrer le chemin...

J'étais sûr d'avoir vu le garçon se détendre légèrement avant qu'il ne se tourne vers moi avec un sourire bienveillant, presque soulagé d'échapper à sa tante et à mes grands parents qui semblaient se faire une joie d'assister à ce spectacle ; si je pouvais être son prétexte pour se sentir mieux, alors j'en étais fier.

– Tu viens ? me proposa-t-il en se levant du fauteuil rose, qui s'était à peine déformé sous son poids tant les coussins étaient rigides.

– Ils doivent être en train de regarder un film, on a un salon-ciné avec pleins de DVDs !

Pressé de partir de la table, je réussis à remercier Madame Kirstein malgré mon air crispé, et déposais un bisou sur la joue de ma grand-mère avant de filer à la suite de Marcel, au travers de la maison de verre qui me semblait désormais aussi délicate que stricte. La rampe d'escalier en bois verni filait sous ma main d'une façon agréable, mais les marches grinçaient un peu sous mes pieds ; mes chaussettes glissaient sur le parquet de l'étage, et j'avais très envie de faire des dérapages le long du couloir immense où les chambres étaient réparties.

– C'est ici !

Marcel s'arrêta en face d'une porte, blanche comme toutes les autres. A l'intérieur de la pièce, on pouvait déjà entendre de la musique un peu étouffée par les épais murs, et un courant d'air frais passer sous la porte qui témoignait d'une fenêtre ouverte -au début novembre-.

Le garçon tourna la poignée et, comme par réflexe, je me décalais légèrement de façon à être derrière lui au cas où on voudrait me renvoyer pour x ou y raison ; mais Porco et Jean ne semblaient pas si dérangés. Ce dernier boudait bien un peu quand Marcel changea le disque d'Ulysse 31 pour Mamma Mia!, selon lui un

excellent film.

Il me reste peu de souvenir du scénario, mais beaucoup du canapé rouge où s'empilaient les boîtes de DVDs et le bras de Jean qui touchait le mien : il ne me parlait toujours pas, mais ne me repoussait pas pour autant. Il me regardait même parfois pour rire avec moi à une blague que je ne comprenais pas une fois sur deux, mais je souriais quand même.

J'en avais oublié la fenêtre ouverte et le froid polaire qui régnait dans la petite pièce.

– Sofie est jolie, avait fait remarquer Porco à la fin du film, en étirant ses petits bras potelés au-dessus de sa tête. Madame Kirstein n'avait pas précisé la raison de la présence du jeune enfant (à six ans, on était trop petit pour faire l'armée, non ?), et je m'interrogeais encore sur l'identité de leurs parents, que je n'avais pas croisé une fois.

– On dirait un peu maman.

Et la journée s'était terminée comme ça : Jean et Porco jouaient dans la cour de graviers blancs avec un ballon de foot et, accroché à la main de mon grand père qui souhaitait une bonne continuation à la famille Kirstein, je murmurais un au revoir sans pouvoir détacher mes yeux des deux jeunes garçons qui semblaient bien s'amuser. Le ciel était gris, gris, et il s'était mis à pleuvoir.

– Mamie, Papi, pourquoi la maman de Jean voulait qu'on la vouvoie ? je demandais une fois seul dans la voiture, de retour sur le périphérique bouché.

– En plus ils tutoient François, ça fait très formel, j'ai l'impression.

– C'est comme ça chez eux... avait répondu ma grand-mère en haussant les épaules.

– Ne va pas aller lui répéter, mais j'ai toujours trouvé l'épouse de l'ami de ton père un peu coincée.

Hésitant entre l'éclat de rire au vu de l'absurde de la situation, et l'effarement devant un mode de vie qui était impensable pour moi (sérieux, qui vouvoyait ses parents, au vingt-et-unième siècle ?!), je me contentais d'affirmer :

– Elle doit beaucoup vouloir se faire respecter, ou

mettre une distance avec eux. Si je devais dire vous à maman, ça me ferait vachement bizarre.

Les rides au coin des yeux de ma grand-mère se creusèrent en un sourire tendre, et je croisais un instant son regard dans le rétroviseur.

– Parfois j’oublie que tu as onze ans, tellement tu lui ressemble... ça te dit, une glace aux galeries Lafayette avant de rentrer !

– Oh ouais trop bien !

Et je ne voulais plus revoir Jean, je ne pouvais plus. Entre lui et moi, il y avait un monde de différence, un pays, et surtout, il y avait un ciel très gris.

Quelque part, au fond de moi, subsistait cet espoir qu’un jour le soleil réapparaisse.

≈

Deux ans plus tard, et je revenais à Fourqueux pour les vacances d’été.

La chaleur était insupportable, et je passais mon temps allongé dans le grenier de mes grands parents à jouer sur la tablette de ma mamie, en espérant ne pas me liquéfier sur le tapis qui gratte. Ils passaient leur temps à faire la sieste, et je pensais mourir d’ennui, tout seul au milieu de nulle part, alors que mes copains de la Normandie étaient partis en colonie tous ensemble vers l’Irlande du Nord.

Je m’étais fait une amie, Hitch, la fille de la voisine de mes grands parents avec qui j’allais à la piscine tous les mercredis afin de tromper la lassitude de la banlieue où nous vivions.

Hitch Dreyse avait de jolis cheveux blonds coupés court, des yeux vert pomme qui brillaient au soleil et un sourire qui remontait à ses gencives ; on allait faire du vélo dans la réserve naturelle quand il ne faisait pas trop chaud, mais c’était toujours elle qui gagnait à la course.

Elle ne m’appelait pas souvent par mon prénom, et préférait mon nom de famille qui fusait hors de sa bouche comme un mauvais sort.

On buvait du jus d’orange tous les deux sur la terrasse lors des barbecues entre voisins, on dansait sur

le vinyle de Françoise Hardy de sa grande sœur et on gravait nos initiales sur les tables de la bibliothèque avant de filer derechef.

– Hey, Bodt, m’avait-elle apostrophé un soir, alors que nous étions tous les deux assis sur le rebord de la fontaine à désinfecter les plaies de nos mollets causées par les ronces. J’avais des coups de soleil partout, et les taches de rousseur qui germaient sur ma peau se faisaient de plus en plus nombreuses.

– T’es amoureux de quelqu’un ou pas ?

Pris de court, je clignais plusieurs fois des yeux en laissant l’eau de la fontaine couler à flot sur mes claquettes brésiliennes. Il y avait bien quelques filles au collège que je trouvais jolies, qui m’aimaient probablement beaucoup, mais, moi ? Amoureux ?

– Non ? je répondis prudemment, en secouant un peu mes mains pour les sécher, tout me débarrassant nerveusement de mes sandales qui, définitivement, étaient foutues.

Maman allait m’en vouloir.

– Cool. Tu m’en voudras pas si je fais ça alors.

Hitch attrapa rapidement mes deux joues pour m’attirer à elle, et planter un baiser en plein sur ma bouche, comme faisaient les adultes. Pris de court, je voulu reculer par réflexe, mais mon amie me maintenait fermement le visage, et j’arrêtais de lutter allez vite : elle avait la lèvre écorchée, et mon premier baiser avait le goût métallique des chaînes de vélo, la brûlure d’un coup de soleil sur le dos, l’étourdissement d’une journée à pédaler comme un fou à travers le village.

C’était pressé, c’était piquant, et ce n’était pas comment les filles embrassaient dans les films.

J’ai ainsi appris que je n’aimais pas les baisers routiniers, les baisers tout doux des demoiselles de mon collège : je voulais les ongles sales des garçons, les regards tranchants de mes copains de classe, et les sourires aux dents de travers que pouvait m’offrir Hitch.

Quand elle relâcha enfin sa prise, ses doigts écorchés quittant mes cheveux, ses lèvres étaient tâchées du sang de sa coupure, qu’elle essuya de son poignet d’un

air ennuyé.

– Pas terrible. On reste amis ?

Et avec un soupir de soulagement, avec quelques papillons dans le ventre, je lui répondis :

– Evidemment.

Ce soir-là, je rentrais avec un sourire jusqu'aux oreilles, les jambes en coton autant que par la journée de cyclisme que par mon premier baiser.

– Tiens, te revoilà Marco ! On commençait à s'inquiéter... », me salua mon grand père à mon entrée dans le salon. « François propose de t'emmener faire un tour dans le parc d'attraction du coin, tu sais, le père de Jean. Il a dit que tu pouvais emmener un copain parce qu'ils avaient une place en plus.

Drainé de toute énergie, ma seule réaction fut la galipette de mon estomac à la mention de ce nom que j'avais enfouis tout au fond de moi. Jean Kirstein était mon secret, l'été dont je n'avais jamais parlé à personne tant je voulais le garder pour moi.

Si je commence à parler de toi...alors je n'aurais plus aucun mystère à cacher au monde.

– Tu n'as qu'à y aller avec la petite Dreyse, intervint ma grand-mère en posant sur la table une cannette de soda bien fraîche, que je regardais à peine tant j'étais perdu dans mes pensées.

– J'ai l'impression que vous vous entendez bien tous les deux, je vais aller demander à ses parents à l'instant.

J'aurais dû être content, ou même indifférent, mais que ce soit la perspective de revoir Jean, ou bien que Hitch le rencontre, l'idée de cette sortie ne m'apportait qu'une anxiété grandissante qui comprimait ma poitrine en rendant chaque inspiration douloureuse. Il m'avait ignoré la dernière fois, est ce qu'il ferait la même chose aujourd'hui ? J'étais un si mauvais ami ?

Je n'étais même pas sûr d'être aussi important pour lui qu'il ne l'était pour moi : il était riche, partait à la mer tous les ans, et devait rencontrer plein d'autres garçons cool à admirer. Mais... c'était mon garçon cool, celui qui se fichait de l'autorité parentale, celui qui se jetait tête la première dans le lac glacial au

zénith, et qui rayonnait bien plus que tous les autres enfants qui, à côté de lui, semblaient d'un ennui démesuré.

Voilà comment à la simple mention de son nom, je suis tombé, pour la troisième fois, amoureux de Jean Kirstein et de l'été brillant que sa venue m'apportait.

≈

C'étaient les parents de Hitch qui nous avaient emmenés au parc d'attraction ce jour-là : un matin de juin, où on époussetait les miettes de nos pains au chocolat au-dehors de la fenêtre ouverte de la voiture. La radio diffusait en fond l'ignoble *Paris-Seychelles* de Julien Doré à un volume mesuré, que Hitch chantonait la bouche fermée ; elle me regardait jouer à ma DS, et je lui passais ma console de temps pour qu'elle ne m'embête plus avec ses remarques ennuyées.

L'endroit était immense, si bien qu'il fallut une bonne demi-heure aux parents de mon amie pour retrouver Marcel, qui me faisait de grands gestes de la main depuis la file d'attente. Monsieur Dreyse embrassa sa fille sur la tête en lui demandant d'être prudente, rapidement repoussé par sa progéniture qui se plaignait de son manque de confiance.

– Salut les enfants ! nous salua le père de Jean, en me serrant la main comme si j'étais un adulte.

– Marco, je vois que tu es venu en bonne compagnie... Tu es... ?

– Hitch, répondit sèchement mon amie en ignorant Jean qui la détaillait déjà avec insistance.

– C'est papa qui m'a forcé à venir, il a dit que ça m'ferait du bien de voir du monde mais...

– Il a raison, je pense que ça va te plaire, l'interrompt Marcel avec un léger sourire en sa direction. Elle ne protesta plus après ça, et semblait faire la tête à tout le monde sauf à moi, dressée telle un serpent à sonnette à mes côtés comme si elle voulait me protéger.

Je fixais mes chaussures, en essayant de faire abstraction du drôle de regard que Jean m'adressait. Dans la queue, il me souffla un :

– Salut, Marco.

Et mon estomac se tordait comme une serpillère qu'on essore, à tel point qu'il m'était impossible de lui répondre. Une voix, étrangère car bien plus chantante que dans mes souvenirs.

La journée s'était passée dans ce mutisme malaisant, pendant qu'il restait à mes côtés durant toute la durée de la visite ; il faisait en sorte de se mettre dans le siège voisin pendant les attractions, en m'attirant par le poignet pour chasser Hitch d'un : « C'est Marco qui se met à côté de moi », et de me relâcher tranquillement avec un sourire.

Tout ce que je pouvais faire, c'était ricaner d'un air tendu, d'un air idiot, parce que je perdais tous mes moyens en quelques instants.

– C'est cool que tu sois là, ça faisait longtemps, avait marmonné Jean dans les chaises volantes, ses yeux rivés vers le sol bien lointain en contrebas. Autour de nous, il n'y avait personne à moins de quatre mètres, et le ciel d'été était si silencieux que je pouvais m'entendre respirer.

Le garçon faisait grand, bien plus grand qu'il y a deux ans, et avait changé de coupe de cheveux.

– Je suis content aussi.

J'essayais d'être le plus sincère possible, avec ma voix rauque d'avoir si peu parlé. Toujours sans me regarder, Jean sourit légèrement, et toucha mon mollet de la pointe de sa chaussure au-dessus du vide pour le soulever distraitement.

– C'est moi qui ai proposé qu'on t'invite, parce que Porco est malade et que maman reste à s'occuper de lui. Dès que tu viens dans le coin, je demande si on peut passer te voir mais...

Le garçon laissa retomber ma jambe d'un air vaincu, et reposa son menton pointu dans le creux de sa main avec un soupir. Après avoir attendu un assez long moment, j'en ai conclu qu'il ne finirait jamais sa phrase.

Je ne veux pas passer pour collant.

Et si je ne l'avais pas compris, peut être qu'on aurait pu se voir, que mes vacances auraient été encore meilleures, mais je me souvenais de sa maison immense, du vouvoiement et des cousins, et je laissais

le silence s'installer une fois de plus. Je le perdais, encore, je le laissais filer à côté.

Or cette fois-ci, je n'étais pas inquiet : à chaque fois que je passais à autre chose, il revenait sans prévenir, et comme des quilles au bowling, il chamboulait les piliers sur lesquels mon quotidien reposait. Alors, quand je l'ai regardé s'éloigner avec son père et son cousin, je n'étais pas aussi triste que la dernière fois.

Il reviendrait, éventuellement.

– Vous vous en fichez de moi, râla Hitch en me donnant un coup de pied pas trop fort dans le tibia, après avoir refusé de partager sa barbe à papa avec moi une fois de retour à Fourqueux.

– J'ai passé l'après-midi à te suivre, je protestais en lui chipant un bout de mousse sucrée, l'enfournant dans ma bouche avec un regard de reproche.

– Tu aurais pu venir avec nous aussi...

Mon amie renifla d'un air faussement fâché, se léchant les lèvres pour y récupérer les dernières traces de friandise qui picotait nos papilles.

– T'inquiètes, j'ai bien remarqué que tu mourrais d'envie de lui parler tout du long : je sais que je suis ta meilleure copine, alors je t'ai laissé faire sans trop craindre la concurrence.

– ...ça se voyait tant que ça ?

J'hésitais entre la honte profonde ou la reconnaissance, parce que personne ne m'avait encore dit qu'il voulait être mon meilleur ami. J'imagine que, après tout, Hitch devait être tout aussi seule que moi.

A la réflexion, elle était un peu bizarre avec ses shorts trop grands, ses dents espacées et ses sauts d'humeur.

– Oui, mais c'est pas grave parce que son père a dit que tes grands-parents allaient bientôt déménager alors...Autant profiter des potes tant qu'on les as, pas vrai ?

Elle avait murmuré cette dernière partie, et mon cœur tomba tout en bas de mes talons ; je sentais l'acidité de la barbe à papa me ronger l'estomac un peu plus fort qu'il ne l'aurait dû.

– Il a dit ça ? je soufflais, mes bras raides qui retombaient sur mes flans impuissants. Le soleil du soir n’empêchait pas le vent frais qui s’engouffrait au travers du perron de la maison de me faire frissonner, et la sueur glacée qui dévalait le long de mon dos n’arrangeait pas la chose. Si mes grands-parents parlaient vraiment, alors plus de longs trajets en voiture à jouer à Pokémon, plus de balades à vélo dans la forêt pendant des heures, plus de barbecue entre voisins, plus de Hitch.

Un peu surprise de mon ignorance, mon amie fronça les sourcils et releva des yeux inquiets vers moi.

– Tu n’étais pas au courant ? Même mes parents le savent, ils vont aider pour le transport des...

–...Marco, ça va ?

Je serrais les dents, mon cœur partagé entre la colère de ne pas m’avoir prévenu, et la tristesse du départ, de mon enfance que j’allais laisser derrière. Ma vision commençait à se troubler, mais je tenais bon : une inspiration, une expiration, et il fallait être fort.

Les grands ne pleuraient pas, et je n’étais plus un gamin.

– Tu vas me manquer, Hitch, je répondis avec un petit sourire, en lui tapotant l’épaule comme j’avais l’habitude de le faire quand un de nous deux était triste.

Mon amie me détailla encore un peu d’un air confus, et m’attira à elle dans un câlin qui ressemblait plus à une prise de catch : elle n’était pas la plus douce ni la plus fine dans les démonstrations d’affection, mais je préférais de loin ses embrassades bourruées et ses baisers au goût de métal que ceux des autres filles.

Et surprenamment, dire au revoir à Hitch était plus difficile que de regarder Jean pour la dernière fois ; je savais que je ne la recroiserais plus jamais, que cette partie de ma vie serait momifiée en moi pour le restant de mes jours sans qu’aucun de nous deux ne fasse quelque chose pour raviver nos souvenirs.

Mais avec le garçon aux cheveux blonds, la situation tenait presque du mythe : ça va, ça vient, et je l’ai vu si jeune que le formuler me paraissait inutile.

– Marco ! m’avait hurlé Hitch de son balcon le dernier

soir de mon séjour, pendant que je pliais bagage.

– Je t’ai menti !

Ma chambre donnait juste en face de la sienne, et l’agencement de nos maisons était si similaire qu’elle se trouvait dans l’exacte même disposition que la mienne, à la différence de la décoration.

J’avais ouvert ma vitre pour mieux l’entendre crier, une réplique miniature de la tour Eiffel à la main (elle ne rentrait définitivement pas dans mon sac).

– Je sais que c’est pas le cas pour toi, mais moi je t’aime ! T’as pas intérêt à m’oublier, Bodt !

Et elle avait claqué sa porte fenêtre tout de suite après, en me laissant effaré dans l’encadrement de ma fenêtre, planté là alors que j’essayais de mettre de l’ordre dans mes idées. Dans mes bagages, aussi.

≈

Grâce à Hitch, je me suis dit que, pourquoi pas ? Pourquoi ne pas essayer de retrouver cette complicité avec quelqu’un qui n’était pas elle ?

Au collège, j’avais toujours un peu de mal à m’affirmer : j’étais loin des autres enfants qui pouvaient parler sans bégayer, loin du peloton de tête de course en sport, et je mangeais avec une personne différente chaque midi. Toujours “aimable et poli” selon mes professeurs, j’étais assez gentil pour qu’on ne vienne pas m’emmerder mais toujours trop timide pour qu’on me traite comme un ami. Je m’y étais fait, c’était ce que j’avais toujours connu, et je ressentais un certain confort dans ce mode de vie dont le quotidien était de jouer aux jeux-vidéos et de lire sans interruption tous les livres de Stephen King.

Les années passaient à un rythme tranquille, entremêlées de petites histoires et chagrins que j’oubliais au fil des mois ; j’aimais regarder la politique à la télé avec maman, et dévorer les revues scientifiques qu’elle me rapportait du marchand de journaux : j’hésitais entre devenir président de la République ou astronome, ce qui avait posé un léger problème dans mon choix de spécialités.

Le lycée a été une véritable renaissance pour moi.

J’y ai rencontré Armin et tout son groupe de potes,

qui sont rapidement devenus mes meilleurs amis : je n'avais plus peur de passer au tableau, de rire aux éclats dans la cour de récréation ou même de proposer aux autres de jouer à Wakfu avec moi. J'y avais ma place, et je ne m'étais jamais senti autant aimé, autant entouré de ma vie.

– Vous partez où pendant les vacances de la Toussaint, vous ? avait demandé Eren dans le vestiaire du lycée, alors que nous étions les derniers à sortir.

– Je rentre chez mes grands-parents, ça fait un mois que je les ai pas vus et le téléphone passe pas chez eux..., lui répondit Armin, sa tête encore enfoncée dans son t-shirt dont il tentait désespérément de retrouver la sortie.

– D'ailleurs, y'a pas internet non plus, je les aime de tout mon cœur mais ils refusent catégoriquement d'installer la fibre... Je suis obligé de marcher trois kilomètres au village le plus proche pour avoir une seule barre de co' !

– Je récupérerai les récompenses de daily connexion sur ton compte Ankama pour toi, au nom de notre amitié, je jure d'un ton solennel.

Mon ami ricana en émergeant de sa veste, son visage fatigué par les deux heures de basket intensif sous les sept degrés de l'automne.

– Au moins je me tape pas le BAFA à l'école d'à côté...

– Hey, ça permet de gagner un peu de thunes, au moins, protesta Eren, son sac de sport violemment rejeté sur son épaule avec un *plof* humide.

– Puis bon, je connais du monde là bas.

– C'est vrai, on commence à connaître ton tact légendaire en ce qui concerne les enfants de moins de dix ans..., je remarquais, à moitié consterné, à moitié amusé.

– J'ai un minimum de self control quand je veux, merde !

– D'ailleurs Marco, tu pars où toi ?

– Je connais plus le nom, mais c'est quelque part en Bretagne, sur l'bord de la mer.

Ploumanac'h, un coin perdu au rivage des Côtes d'Armor, aussi dit le *village préféré des français* ; comme cela faisait maintenant onze ans que mes parents n'avaient pas réorganisé d'évènement avec leurs amis, ils avaient décidé de retourner en France pour deux semaines, dans la maison au bord de la mer des Braus.

Je me souvenais encore de la petite fille brune, Sacha, qui n'avait que quatre ans quand je l'avais rencontrée au haras de mes grands-parents : elle nous collait aux basques, à Jean et moi, surtout quand on voulait déguster en paix notre pot de Nutella. Son jumeau, Connie, était un peu plus effacé, même s'il l'aidait à faire les quatre-cents coups la majorité du temps. Ces enfants devaient avoir quinze ans aujourd'hui, et parfois, j'oubliais presque que je n'en avais moi-même que dix-sept.

– Ah mais oui c'est vrai, tu m'en avais parlé ! se rappela Armin, en lançant sa chaussure sur le banc poisseux du vieux vestiaire.

– C'est pas là où tu dois revoir ton pote d'enfance ou je sais plus qui ?

– Jean ? Ouais, normalement il y sera aussi.

Détendu, son nom ne sonnait plus si désespéré dans ma bouche, et j'abordais la situation avec tranquillité, certain que, cette fois-ci, je ne me ferais pas embrigader : il y allait y avoir beaucoup de mes autres amis, et je n'étais plus le même qu'il y a cinq ans.

J'étais au-dessus, et je ne parlais de Jean qu'au passé, quand on évoquait avec une cannette à la main les amours d'enfance pour rire à notre propre bêtise ; il y avait bien plus que tout ça, maintenant. Je devais passer mon bac à la fin de l'année, décrocher mon permis, chercher des apparts' pour l'université, ou même me perdre sur Wikipédia pendant des heures. J'avais la vie dont je rêvais quand j'étais gamin, et la présence de Jean lors de ces vacances me paraissait être un sujet bien secondaire dans mon avenir qui se goupillait tranquillement.

Un sujet bien secondaire qui m'avait valu plusieurs nuits blanches tant son absence m'était pénible à chacun de mes étés, mais passons.

Nous sommes partis en train au petit matin, sous un ciel gris qui nous crachait quelques grêlons bruyants sur le toit métallique de notre wagon. Sonia, ma petite sœur, dormait avec sa joue appuyée sur la vitre sale couverte de traces de doigts gras, qu'elle avait laissées à force de pointer chaque cheval qu'on croisait sur le chemin sous le regard attendri de ma mère, qui nous exposait en chuchotant le programme de la semaine qui consistait en une impressionnante succession de soirées-crêpes-galettes.

– La maison est grande, nous avait-elle dit.

– Sonia sera avec Kaya et Sacha, puis toi Marco, tu fais colocataire avec Connie et tu partages l'étage avec Jean et Porco... D'ailleurs, en parlant des Kirsteins, Marcel n'a pas pu venir : il est en déplacement en Russie.

Il y a quelques années, l'information m'aurait profondément attristé, mais aujourd'hui, je me contentais de hausser les épaules et de répondre un simple :

– D'accord.

Au débarquement des bagages de la soute, je portais la valise de ma sœur tel le fantastique grand frère que j'étais au travers de toute la gare jusqu'à la vieille camionnette de monsieur Braus. Un peu plus jeune que mon père, c'était le père de Sacha, de Connie et de Kaya, et il me débarrassa aimablement en me demandant de l'appeler Arthur, tout simplement. C'était un échange de rien du tout, une broutille qui réchauffait un peu mon cœur malgré la météo capricieuse de l'Ouest de la France.

– J'espère qu'on est pas trop en avance, il me semble que François et ses deux rejetons sont encore bloqués dans le périph', s'inquiéta mon père, sa voix étouffé sous le sac en plastique rempli de plaids sans lesquels Sonia ne pouvait pas s'endormir.

– Ils viennent de Paris aussi, rien d'étonnant, je remarquais

– Au pire des cas on leur préparera un apéro, au vu du peu qu'on a mangé ce midi...

– Hey, tu prends pas MES cacahuètes, Marco ! gronda ma sœur d'un air farouche, entourée une aura surprenamment menaçante pour une petite fille de dix ans avec un doudou lapin à la main.

– Oh que si.

– Non, non ! Maman, dis lui que c'est pas gentil ! J'ai faim là !

– Sonia il y en aura pour tout le monde.

Arthur éclata de rire au volant, avant de s'engager sur une petite allée de gravier ; de ma fenêtre, je pouvais voir la mer. Grise, elle avait en son sein de beaux éclats verts tachetés de rochers qui avaient été polis par le vent et les vagues.

– Alors là, je crois que tu vas bien t'entendre avec ma grande.

Monsieur Braus se tourna vers ma mère, assise à côté de lui sur le siège passager.

– On a pas le droit de piquer dans ses paquets de biscuits, sinon c'est le drame.

– Tu as de la concurrence, morfale, je taquinai en enfonçant mon index dans le petit bedon de ma sœur.

– PAPA MARCO M'EMBÊTE.

– Chut, ne crie pas comme ça ! On arrive alors tâche de rester polie..., siffla sévèrement mon paternel, en me lançant un regard appuyé qui signifiait clairement : *toi non plus, n'en rajoute pas.*

La maison de vacances des Braus était gigantesque, isolée dans un petit village au bord de mer où on pouvait entendre les vagues se fracasser derrière la mangrove, juste sur les immenses rochers clairs qui semblaient avoir bu le soleil des été qu'ils avaient vu défiler. Je l'aurais qualifié de bourgeoise, si l'intérieur n'avait pas été si impersonnel ; il n'y avait que le jardin et le salon qui semblaient retenir une once de vie, avec quelques photos de famille accrochées ça et là dans la cuisine carrelée de bleu.

Arthur Braus était un musicien, et dans chaque pièce il y avait un instrument différent de celui du voisin : on aurait dit une de ces maisons méditerranéennes, à qui on aurait enlevé les gigantesques baies-vitrées et espaces lumineux pour les remplacer par des cheminées ou une guitare bien solitaire au milieu d'un mur blanc. Les volets en bois étaient les mêmes que ceux du haras de mes grands-parents, et il flottait

dans l'air une bonne odeur de beurre et d'humidité qui me donnait envie de redevenir enfant, pour faire semblant de dormir et qu'on me porte dans mon lit, à la maison.

– Pour toi Marco, tu seras avec les garçons du côté du jardin, m'avait indiqué Arthur après avoir exposé à mes parents et à ma sœur leurs chambres respectives : Sonia s'était en effet immédiatement entendue avec Sacha et, bien qu'un peu plus timide, Kaya ne semblait pas tenir quelque objection à sa présence.

– Attends, donne moi une seconde.

Confus, j'avais l'impression d'être un vrai touriste avec mon sac à dos, ma valise et mes innombrables couches de vêtements qui n'y rentraient pas sur le dos ; Arthur prit une grande inspiration, et hurla :

– CONNIE JAMAL ARCHIBALD BRAUS ! VIENS DIRE BONJOUR COMME TOUT LE MONDE !

Pleinement conscient d'avoir sursauté théâtralement, j'eus à peine le temps de laisser échapper un petit rire nerveux que le son de claquettes qui dévalent les escaliers se fit entendre, me faisant resserrer ma prise sur la poignée fragile de ma valise qui menaçait de céder.

– J'arrive, voilà, pas besoin de hurler, grommela le dénommé Connie, un jeune garçon au physique sec et à la buzzcut relativement originale.

– Tiens, salut Marco.

Il sauta la dernière marche pour venir me serrer la main, tout sourire.

– Salut, j'esquissais un sourire aussi naturel que possible, réellement soulagé de trouver quelqu'un de mon âge au milieu de cette gigantesque maison.

Sans franchement prévenir, le garçon attrapa ma valise, et s'engouffra à nouveau dans l'escalier sans vérifier si je le suivais.

– Viens je vais te faire visiter. On a la meilleure chambre de toute la baraque, tu vas voir !

Après un regard sympathique à Arthur, qui soupira en haussant les épaules, je m'élançais à la suite de

Connie, les marches en bois poli qui grinçaient un peu sous mon poids.

≈

Comme toutes les autres pièces de la maison, la chambre de mon colocataire restait très impersonnelle : les murs blancs étaient froids et presque vierges, ne comportant que deux ou trois posters de séries depuis longtemps passées de mode. Mon regard s'attarda sur une affiche des Teen Titans, et j'y trouvais une étrange ressemblance entre Changelin et Connie qui fit monter un léger sourire sur mes lèvres.

Les Kirsteins arrivèrent en plein milieu de l'apéro, et j'observais par la fenêtre toute la famille débarquer de leur voiture garée dans la cour de la maison : François s'était creusé de quelques rides, rendant son visage d'ordinaire un peu potelé plus tombant qu'il ne l'avait été ; Porco ne se démettait pas de sa moue boudeuse qui lui était propre, ses cheveux vénitiens rabattus en arrière dans une mode que je connaissais bien chez les enfants de douze ans. Jean, pour sa part, était devenu aussi grand que moi malgré notre année de différence : élancé et fin, il n'avait lui non plus pas perdu son stoïcisme qui rendait ses rictus un peu forcés et mal à l'aise.

De l'autre côté de la fenêtre, j'avais quelques difficultés à réprimer mon sourire et détournais rapidement mon regard pour me concentrer sur le bol de cacahuète, monopolisé par ma petite sœur et Sacha qui se jetaient goulument sur l'apéro presque entièrement entamé.

Les laissant à leur nourriture, je sortis à la suite de Connie pour aider les derniers arrivants à débarrasser leurs valises en nombre excessivement important, et qui devaient peser un poids non négligeable au vu des difficultés de Porco à soulever la sienne.

– Salut Jean, je saluais le garçon alors que je me déplaçais à l'arrière de la voiture pour sortir les derniers bagages.

– Ça a pas été trop long le voyage ?

Apparemment surpris que je lui adresse aussi spontanément la parole, le jeune homme me détailla quelques secondes d'un air incrédule avant de répondre :

– Salut. C’était pas si terrible, si on met de côté les sautes d’humeur de Porco qui voulait s’arrêter à chaque station essence...

Il semblait déterminer à porter seul ses affaires, me maintenant à une distance respectable du coffre par de grands gestes de mains ; je n’insistais pas, et me contentais de m’adosser à la carrosserie de la voiture grise des Kirsteins de façon à paraître nonchalant malgré mon pied qui tapotait nerveusement le gravier.

Indifférent à Jean, mon œil.

Je soufflais par le nez brièvement à sa remarque (probablement une tentative d’humour maladroite), avant de me détourner pour aider son frère, coupant court à la discussion qu’il ne souhaitait probablement pas continuer. Le vent commençait à se lever, et apportait à mes narine un doux parfum d’air salin qui me fit frissonner : il ne faisait pas spécialement froid pour la saison, me permettant ainsi de sortir en t-shirt sans attraper un rhume.

Une fois tout ce beau monde installé, Arthur a relancé un second apéro en congédiant cette fois ci Sacha et Sonia dans la cuisine pour préparer la pâte à crêpe afin d’éviter un nouveau drame et une famine imminente. Le soleil tombait rapidement derrière l’éternel écran de nuages gris et, très vite, il faisait nuit noire à l’extérieur ; je n’étais absolument pas habitué à l’obscurité profonde, toujours éclairé par un lampadaire ou autre éclairage automatique ; ainsi, ma vision était comme happée par mes proches qui paraissaient bien plus vivants, bien plus expressifs à la lumière des petites lampes de sel disposées partout dans le salon.

– Et vous, les garçons ? Ça se goupille le bac ? nous demanda Arthur en passant ses yeux entre Jean et moi, assis sur le même canapé avec son cousin entre nous.

J’avais beau être d’un an son aîné, le jeune garçon avait sauté une classe et se trouvait en terminale aussi. Il me jeta un regard rapide par-dessus la tête de Porco, avant de détourner les yeux immédiatement en fronçant les sourcils.

– J’en sais rien, j’espère juste être accepté dans les écoles que je veux sans forcément faire des prouesses, marmonna t il en haussant les épaules, avalant une nouvelle gorgée de cidre brut de son verre.

– Moi ça va, normalement je déménage à Caen pour l’université l’année prochaine. Le bac est pas si important que ça pour y entrer, donc je m’inquiète pas trop.

Nouveau coup d’œil de la part de Jean, un peu plus long cette fois ci. J’avais la gorge légèrement sèche, et je saisis mon gobelet à mon tour.

– Marco est vraiment modeste, intervint ma mère avec un regard attendri, un petit sourire sur ses lèvres.

– Il est en tête de classe et passera les examens sans problème, personne n’en doute réellement dans la famille.

Je voulais protester pour une raison absurde -même si c’était la vérité, quelque chose sonnait faux- mais, à court d’argument, je me contentais de plonger mon nez dans mon verre en baissant les yeux, sentant presque le regard de mon voisin me transpercer le crâne.

– Il faudrait vraiment qu’il donne quelques cours à Jean alors ! plaisanta François en ébouriffant affectueusement les cheveux de son fils, qui le repoussa prestement d’un air ennuyé.

– Histoire de tirer un peu profit de ces vacances.

Sentant notre gêne mutuelle s’installer dans l’air, j’intervins avec le seul atout social qu’il me restait : l’éloquence.

– Ce serait bête de gâcher le paysage de la Bretagne avec une copie de maths : j’ai pas franchement prévu de réviser alors...

J’offris un sourire indulgent à Jean de l’autre côté du canapé, et il se détendit presque immédiatement, ses épaules retombant en une posture décontractée qui respirait le soulagement.

– Écoute la voix de la raison, papa, rebondit-il en me désignant vaguement d’un geste de main, m’offrant un léger sourire qui eut pour seul effet de faire faire un backflip à mon estomac.

– En fait c’est ça l’secret pour tout défoncer au lycée, le repos.

– Tu dois être un vrai génie, alors, ironisa François après un éclat de rire, mais mon intervention avait au moins eu le mérite de noyer le poisson pendant un moment.

– Bon, vous allez pouvoir aller commander vos galettes auprès de nos deux crêpières et les manger où vous...

– LES KRAMPOUZS SONT CHAUDES ON MANGE !

Le père de Jean fut brutalement coupé par la voix stridente de Sacha qui provenait de la cuisine, et la cacophonie de ma sœur qui frappait d'une cuillère le fond d'une casserole.

– Regardez ce que je viens de retrouver ! cria Connie en surgissant du couloir principal, une enceinte à la main.

– Je me charge de la stéréo !

≈

La soirée se déroulait dans une ambiance proche de celle du rêve, les lumières faibles qui nous éclairaient à peine à cause de l'ampoule principale qu'il fallait remplacer : le cidre me montait gentiment à la tête, et la musique vraiment nulle de Connie bourdonnait dans le fond sonore des rires, si secondaires quand je me déplaçais pour aller chercher à manger une nouvelle fois.

Silencieux, j'appréciais la chaleur de mes proches et les embrassades facile de mes parents dès que je passais près d'eux.

Concentré sur ma crêpe au sucre, j'avais à peine remarqué Jean qui s'était assis juste en face de moi, un peu à l'écart de Connie et Kaya qui se disputaient sur quel son de Britney Spears il fallait lancer ensuite.

– Marco, m'apostropha t-il pour la première fois depuis son arrivée ici, mon prénom sonnait incertain dans sa bouche rendue un peu plus loquace par l'alcool.

– Hey ! Sacha se débrouille vraiment bien avec les crêpes, tu trouves pas ?

Je disais un peu tout ce qui me passait par la tête,

espérant de tout mon cœur trouver un vrai sujet de discussion qui pourrait durer plus longtemps qu'un échange cordial de quelques secondes. Hésitant, je testais les eaux, recherchant sur son visage une trace de son habituel air ennuyé qu'il n'abandonnait jamais.

Je n'en trouvais aucun : il avait bien les yeux baissés vers son plat, mais il souriait un peu malgré tout.

– C'est clair, ta sœur s'est trouvée une vocation aussi...

– Sonia ? Je pense qu'elle serait un peu moins enthousiaste si on lui avait pas proposé de manger les chutes qui traînent sur la krampouz, mais au moins je peux dîner sans une morpionne qui lorgne en permanence sur mon plat...

Jean ricana un peu en croisant mon regard, avant d'avaler une nouvelle gorgée de bière ; l'idée qu'il soit aussi déchiré que moi me traversa brièvement l'esprit, mais la perspective d'une vraie discussion après ces années de sous-entendus me paraissait bien plus engageante qu'un autre verre de cidre. Ce dernier, posé à quelques centimètres de ma main, attendait patiemment, bien conscient que je ne le retoucherais pas avant un bon moment.

De fil en aiguille, par un coup du hasard ou par un gramme en trop d'alcool dans le sang, notre discussion gênée s'est émancipée en débat sur nos vies respectives, auxquels quelques personnes se joignaient parfois pour repartir plusieurs minutes après. Qui ça, je n'en savais trop rien, captivé par le nouveau côté de Jean que je découvrais : souriant, un humour un peu nul sur les bords, et pas si coincé que je l'imaginai.

Les étoiles, le lycée, la philosophie, les Beatles, l'odeur de la lessive, le fonctionnement des câbles jack des guitares... tout était bon pour la discussion, les notes de chacun de ces sujets qui roulaient sur ma langue comme familières mais toujours inconnues ; la nostalgie de quelque chose qu'on n'avait jamais vraiment possédé, qu'on trouvait enfin par un heureux hasard.

J'avais mal aux zygomatiques tant je souriais, conscient que Jean s'était lancé dans un monologue passionné sur les frères Gallagher. Il s'interrompit cependant pour jeter un œil derrière lui, vers le salon, où mes parents et leurs amis dansaient le madison sous la commande de Connie et Sacha qui donnaient l'exemple bras-dessus bras-dessous.

– Eh bah, je commentais simplement devant son air consterné qui ne manquait pas de m’amuser.

– Heureusement qu’on est au milieu de nulle part, j’imagine pas les reproches des voisins.

– Ca fait bizarre de voir mon père comme ça... Heureux, je veux dire.

Je fronçais imperceptiblement les sourcils à la remarque, qui me sortit un petit peu de mon cocon euphorique : je savais que les Kirsteins étaient une famille stricte et très catholique, mais de là à être surpris par son père qui danse le madison...

– Oh.

Un petit blanc s’installa, où mon voisin décapsula une autre bouteille de bière avec un *pshit* assez gênant.

– Viens, on sort dans le jardin cinq minutes.

Sans attendre de confirmation de ma part, Jean se releva en repoussant sa chaise de façon un peu gauche pour s’immiscer entre les pas maladroits de son père qui l’attrapa rapidement pour une embrassade. Le garçon se laissa faire quelques instants avec un léger sourire, mais se dégagea bien vite après avoir croisé mon regard.

Dehors, il ne faisait pas aussi froid que je l’imaginais : le mois d’octobre semblait récalcitrant à s’installer, si bien que je n’avais pas froid même si je ne portais que mon vieux t-shirt rayé sur le dos. La nuit était si profonde qu’on ne voyait même plus les étoiles et, le nez en l’air, j’avais à peine remarqué que Jean s’était assis un peu plus loin sur une balançoire brinquebalante.

Je m’adossais à un poteau en bois humide pas très loin de lui, en l’observant tirer une cigarette de sa poche pour l’allumer d’un geste nerveux avec ses yeux perdus dans le vague. Silencieux, il me la proposa après quelques secondes méditatives, ses doigts tendus vers moi dans un ultime effort.

– Je fume pas, j’informais, mais je pris la cigarette quand même, sans réellement savoir si je voulais essayer.

– Moi non plus. J’avais juste essayé, mais c’est vraiment dégeulasse alors tiens cadeau.

Je secouais la tête pour réprimer mon sourire qui grimpa à nouveau le long de mes joues devant sa grimace de dégoût, et me relevais de mon poteau pour lui faire face.

Curieux, il me regarda prendre une bouffée de la cigarette d’un air stoïque tout en se balançant légèrement, le dos courbé par la fatigue du voyage qu’il avait probablement dissimulée jusqu’alors.

La fumée avait un goût – ignoble, entre nous, ça vaut vraiment pas le coup- si fort qu’elle me fit monter les larmes aux yeux, et j’écartais prestement la cigarette de mes lèvres pour tousser sur le côté.

– Haha, j’te l’avais dit ! me taquina Jean en jetant ses mains en l’air, avant de se balancer pour reprendre l’immondice d’entre mes doigts.

– T’es une petite nature, Marco.

– Bah tiens, on aura tout entendu, je sifflais entre deux toux, en essuyant du bout de mes doigts mes paupières humides.

– Au moins je me taperais pas de cancer.

Cette remarque me valut un coup de pied dans le tibia et un sourire excédé, mais malgré la fatigue et la douleur, j’étais aux anges.

– Jean, Marco ! nous appela Sacha de l’intérieur, ses yeux sondant le jardin. Vous êtes là ? Mon père va sortir sa guitare, alors si vous voulez venir...

Apparemment ennuyé qu’on le prenne en flagrant délit avec une cigarette à la main, le jeune fumeur s’empressa de la jeter au loin, et me fit signe de me taire d’un regard sévère qui m’arracha malgré tout un ricanement.

– On arrive ! je lui criais, et Jean exprima son mécontentement par un grognement ennuyé.

– Mec, tu fais chier. J’ai vraiment la flemme de faire une veillée avec les autres gamins...

– Aller viens, c’est le premier soir, après on fera bien ce qu’on veut.

Un peu réconforté, mon commentaire n’avait apparemment pas suffi pour me protéger du pincement

ravageur qu'il m'offrit alors qu'on se dirigeait vers la maison en traînant des pieds.

– C'est tout ce que tu mérites. Je te rappelle que le régime de Vichy a cessé il y a 72 ans quand même. Collabo.

Cultivé, et bon en maths en prime. Jackpot.

De bonnes vacances se profilaient à l'horizon.



La nuit avait été plutôt tranquille, et j'avais surprenamment bien dormi malgré les ronflements de Connie qui se faisaient entendre à des kilomètres à la ronde ; le bruit de la mer était porté par le vent qui soufflait un peu, et l'unique fenêtre de la chambre en pente donnait sur l'océan tout gris, cassé par les immenses rochers propres à la région.

Je m'étais lavé sans faire trop de bruit, mon colocataire roupillant encore dans le lit du haut qu'il avait choisi à notre arrivée, et j'avais descendu les marches doucement, avant de remarquer que mes efforts étaient inutiles puisque tout le monde était rassemblé dans la cuisine, à déguster bruyamment les dernières crêpes de la veille.

Ma mère m'avait salué chaleureusement, un bisou sur chaque joue, mais je regardais surtout Jean du coin de l'œil, qui discutait avec son cousin Porco au bout de la petite table débordante de bazar ; le contraste entre les deux garçons était presque comique : le plus jeune était habillé, lavé de la tête au pied avec une petite touche de gel dans les cheveux, tandis que son cousin plus âgé semblait avoir été tiré de force du lit, et il piquait presque du nez dans son bol de chocolat chaud.

Avant d'avoir eu le temps de les saluer, une main m'attrapa le poignet pour me tirer dans le coin opposé, et je me retrouvais en sandwich entre les deux jumeaux qui avaient déjà l'énergie de débattre de bon matin.

– Marco, commença Connie qui était désormais bien réveillé, tenant d'une prouesse de la nature.

– Dis lui que le Nocciolata c'est réellement dégeu et que le Nutella se marie mieux avec les crêpes.

Tout en étalant de la confiture de framboise sur une tranche de pain, je lui offris le même discours que maman :

– Tout sauf l'huile de palme : on déforeste l'habitat d'espèces en extinction pour manger une garniture dont on peut réellement se passer.

Insatisfait de ma réponse, mon colocataire roula des yeux au plus grand bonheur de Sacha, qui le pointa du bout rond de son couteau imbibé de pâte à tartiner :

– Tu vois ? Génocideur de singe.

– C'est même pas français ! protesta t il en trempant sans faire exprès sa manche dans ma confiture pour venir chiper le beurre à sa sœur.

– C'est pas parce que c'est Niccolo qui t'as dit que c'était meilleur que C'EST meilleur.

– Il est en BTS pâtisserie ! répliqua t elle d'un air outré.

– C'est son copain, m'expliqua Connie en roulant des yeux, apparemment désireux de me garder dans la conversation. Je ne connaissais pas bien les jumeaux, mais il fallait avouer qu'il était facile de se prendre d'affection pour ces deux adolescents si spontanés, qui me traitaient comme un ami de longue date.

– Elle le soutient uniquement pour ça !

– Je parie que si on te fait déguster les yeux fermés tu sentiras pas la différence, je taquinai en me servant un verre de jus d'orange.

– Je sais reconnaître la merde quand j'en goûte ok ?

– Salut les jeune ! salua Arthur en surgissant de derrière nous, son habituel sourire paternel imprimé sur son visage mal rasé.

– Bonne nouvelle : vous avez quartier libre aujourd'hui. Je vais emmener les adultes, Kaya, Sonia et Porco au phare pour visiter un peu. Vous serez plus

que quatre, mais je peux toujours déplacer les sacs dans la voiture si vous voulez venir.

– Oh yes ! s'exalta Connie, qui en oublia son Nutella.

– Je vais prévenir Jean, annonça Sacha qui se levait déjà de table, avant que son père ne la retienne par l'arrière du col du son débardeur.

– Héla jeune fille, j'ai un service à vous demander à tous, continua-t-il d'un air grave.

– Je reçois le nouveau canapé et la cabane de jardin aujourd'hui...Je l'ai fait livrer chez Ymir, elle aura besoin d'aide pour tout ramener ici, alors soyez gentils et prenez les vélos pour venir l'aider cet après-midi. C'est ok pour vous ?

– Pas de soucis pour moi, je confirmais, bien que l'idée de sortir sous la pluie annoncée aujourd'hui ne m'enchantait pas profondément.

– Jean ! cria Connie à côté de moi, en faisant un signe au concerné de se rapprocher.

Avec un froncement de sourcil, le garçon glissa sur le banc pour venir taper dans son épaule, complétant ainsi la brochette que nous formions.

– On sort en vélo cet aprem', lui expliqua Sacha sans donner plus de précisions.

– ...d'accord ?

Apparemment contrarié qu'on décide pour lui, il semblait avoir retrouvé sa mauvaise humeur habituelle et ne me salua pas quand je croisais son regard, mais j'aurais juré le voir se décriper à côté de Connie.

– Je crois que faudrait passer un petit coup de graisse sur les vélos par contre, prévint Arthur. Ils sont un peu vieux.

≈

Dans un magasin d'antiquaire, les vélos (si on pouvait encore appeler ce genre de bicyclette ainsi) auraient probablement fait un carton : deux d'entre eux avaient les pneus à plat, un autre une pédale en moins, et le dernier était carrément inutilisable. Abattu, j'observais Jean tenter de remettre en l'état la chaîne de l'épave rouge sans grand résultat.

Dès le départ des adultes, il s'était remis à sourire comme à la soirée d'hier, bien qu'un peu plus renfrogné qu'il ne l'avait été. L'espace d'un instant, je me pris à regretter la dimension dans laquelle Sacha et Connie étaient partis avec leur père.

– C'est mort, on peut pas rouler avec celui-là, la roue est enfoncée, avait-il prévenu alors que nous observions tous mon colocataire enfourcher le vélo difforme avec un entrain suspect.

– Tu vas juste te péter la gueule, je viendrais pas te chercher.

– Je me répète : c'est une mauvaise idée, je soupirais, à peine surpris de voir Sacha sortir son téléphone pour filmer.

– Vas-y, Connie, fonce. On te regrettera, commenta-t-elle en appuyant sur le bouton rouge pour enregistrer.

Il n'avait pas fait deux mètres avant de s'affaler royalement, sous les éclats de rires hilares de sa sœur et de Jean. Un peu consterné, je me tournais vers les trois autres vélos qui ne payaient pas de mine non plus : l'un comportait heureusement un porte bagage, et une fois Connie sur pieds, je proposais de prendre le plus léger de mes camarades à l'arrière.

– Je porte souvent ma sœur à l'école comme ça le matin, alors du moment que vous gigottez pas trop je peux prendre quelqu'un en stop.

– Sans vouloir te vexer, intervint le frère jumeau qui se remettait de sa chute, désormais un peu plus prudent. Même si on me vanne tout le temps sur mon poids, y'a quand même une sacrée différence entre moi et la petite puce qu'est Sonia...

– Trouillard, se moqua Jean en le bousculant légèrement de l'épaule. Si t'y vas pas c'est moi qui me mets à l'arrière, il va bien falloir qu'on aille manger de toute façon.

À la simple mention du repas, Sacha sauta sur son vélo rouge, et débita une série d'argument pour convaincre son frère de monter en selle le plus vite possible afin d'attraper à temps la baraque à frites.

– Bon tout le monde est prêt ? je demandais en met-

tant pied à la pédale, très peu confiant dans la descente à venir au vu de l'état de mes freins.

L'allée fut effectivement une épreuve digne de ces émissions de télé-réalité que ma mère regardait le dimanche soir : Sacha pédalait à toute vitesse dans les descentes, Jean avait déraillé en plein milieu d'un feu qui passait au vert, et j'étais contraint d'exploiter les semelles de Connie pour ralentir mon vélo dépourvu de freinage efficace.

Mais, la vue valait vraiment le coup : bien qu'il fasse mauvais, le ciel au-dessus de la mer était dégagé, et l'eau scintillait au loin comme dans un mirage. Le goudron était encore chaud du soleil de la matinée, si bien qu'on a rapidement décidé de continuer le chemin à pied, nos chaussures à la main ; Jean se plaignait du sable qui collait à ses jambes nues, et je lui fis remarquer que c'était mieux que d'avoir des chaussettes.

Assis tous les deux sur le petit muret du remblai désert, nous attendions le retour des deux jumeaux partis commander nos paninis un peu plus haut sur la plage.

– Il fait bon pour un mois d'octobre, j'annonçais distraitement, pendant que j'époussetais mes pieds où collait le sable humide. On pourrait presque aller se baigner.

– Tu veux ? me demanda Jean avec un petit sourire.

– M-maintenant ?

– Mais non pas maintenant, à moins que tu veuilles faire trempette en slibard. Ça m'étonnerait que ce soit ton genre, par contre. Je me disais qu'on pourrait y aller après avoir aidé la vieille.

– ...Ymir ?

Le garçon haussa les épaules d'un air désintéressé, avant de tourner son regard vers la mer qui se reculait de plus en plus. Des mouettes hurlaient dans le ciel et formaient une cacophonie qui n'était pas désagréable, une chouette ode à la plage qui me fit sourire.

– Regarde, je pointais un oiseau au bec jaune qui se dandinait d'un air supérieur devant nous, à peine effarouché par notre présence toute proche.

– Cette mouette est vraiment obèse.

– C’est pas une mouette, c’est un goéland, m’expliqua patiemment Jean, en me pointant une autre bestiole qui se nettoyait le plumage.

– Ça c’est une mouette, tu vois ? Elle est plus chétive, et elle a des pattes rouge fluo.

– C’est plus joli, je remarquais en me penchant en avant, pour chasser l’ingrat oiseau qui avait un air franchement méchant. Et elle a l’air aimable, contrairement à l’autre poulet.

Le garçon leva un sourcil, et j’ai cru qu’il allait se moquer de moi ; il se fendit cependant d’un sourire, et secoua la tête d’un air vaincu.

– Si tu le dis. Si tu recherches un piaf de compagnie, je doute que l’un ou l’autre soit un choix judicieux... Sauf si tu veux faire un bon barbecue bien sûr.

– Beurk, Jean !

– Tiens, en parlant de poulet...

Il me désigna du menton Sacha et Connie qui revenaient tranquillement vers nous, leurs bras remplis de victuailles en tout genre qui furent rapidement réparties en quantité très équitables. J’écoutais d’une oreille distraite les jumeaux expliquer comment ils avaient une fois cassé la baie vitrée de leur grand-mère en jouant au badminton, mais j’étais plus intéressé par Jean qui lançait des miettes de chips vers le petit attroupement d’oiseaux qui s’était formé devant nous ; je n’avais connu que les pigeons de Paris, et je n’avais pas la chance d’habiter près de la mer en Normandie. Il était donc naturel d’être si captivé par la faune étrangère.

Non ?

– Eh Marco, guette.

Jean ouvrit son sandwich en deux pour en ressortir une tranche de poulet entre son pouce et l’index, qu’il agita devant mes yeux quelques secondes avant de le lancer vers les oiseaux. Comme devenus fous, les pauvres bêtes se ruèrent sur la viande ainsi abandonnée pour la dévorer à plein bec, à l’horreur générale.

– Cannibalisme, je commentais en prenant une autre frite de la barquette que tenait Connie. Charmant.

Après avoir jeté la fin de notre repas aux mouettes et aux goélands (le coup du poulet nous avait définitivement coupé l’appétit), nous avons repris les vélos pour nous rendre chez Ymir, qui habitait au village le plus proche, à dix minutes de vélo de la plage.

– Je retourne plus derrière, prévint Connie alors que je me raseyais sur mon vélo. Tu peux même pas imaginer l’horrible sensation des barres de fer qui te strient le cul.

J’ai finalement laissé l’épave à sa jumelle et à lui, bien content de retrouver la selle qui n’était pourtant pas franchement mieux au niveau confort ; je n’allais pas me plaindre, parce que le vélo du jeune garçon avait des freins fonctionnels, au moins. Et puis, je pouvais pédaler à la même hauteur que Jean sans que Sacha ne fonce comme une malade devant nous.

Je me reprenais à lui jeter de nombreux coups d’œil, comme pour m’assurer que je ne rêvais pas. Il était le même qu’il y a onze ans : cheveux blonds en bataille que le gel n’arrivait pas à maintenir en place, des yeux alertes et fatigués qui affrontaient le monde comme si chaque chose vivante était un ennemi potentiel, des bras disproportionnés longs et minces qu’il ne savait jamais où ranger... Il était un véritable réservoir de contradictions, si bien qu’il était impossible de savoir ce qu’il pensait.

Est-ce qu’il voulait secrètement dominer le monde, ou s’exiler en haut d’une montagne pour le reste de sa vie ?

Malgré tout, même s’il pouvait se montrer distant et froid au possible, je pense qu’il était heureux d’être ici, plutôt que de visiter je ne sais quel phare avec les adultes. Je pouvais le dire, parce qu’il restait à pédaler près de moi, sans plus s’éloigner, et surtout sans aucun sentiment de malaise ; le silence était important pour lui aussi.

≈

La maison d’Ymir était entièrement bleue, et nous n’avons pas mis longtemps à la repérer au milieu du ciel gris et des autres maisons fades du village ; selon les jumeaux, elle y habitait avec sa copine Historia, qu’ils avaient décrite comme *un loup dans un costume d’agneau*.

– Maman l’a connue avant Ymir, précisa Sacha en frappant à la porte alors que Jean accrochait les vélos avec le cadenas bancaire que nous avions trouvé dans le garage.

– Mais papa préfère Ymir, c’est pour ça qu’ils vont boire souvent des coups ensemble, ajouta Connie, qui s’était légèrement rabattu derrière sa sœur, un peu nerveux.

– Il est fou, cette fille est une vraie sorcière.

– Il dit ça parce qu’elle l’a engueulé y’a six ans pour avoir péché ses lunettes de soleil quand il faisait le con avec...

J’entendis Jean s’esclaffer derrière nous, et une clef tourner dans la serrure. Dans l’embrasure de la porte apparut une petite femme qui devait avoir la quarantaine, avec des yeux aussi bleus que la peinture de sa maison et des cheveux joliment blonds qui encadraient son visage souriant.

– Bonjour ! nous salua-t-elle d’une voix chantante, nous offrant à chacun un sourire quand nous passions la porte à la file indienne. Vous arrivez pile à temps, les chaussons aux pommes ont fini de cuire, vous aimez ça ?

Il n’en fallait pas plus pour convaincre Sacha de se précipiter dans la cuisine, suivie de près par Jean qui semblait tout aussi enthousiaste qu’elle.

La maison sentait bon la lessive et la lavande, cette dernière rassemblée en bouquets séchés suspendus aux murs, bleu cobalt eux aussi. Entre deux natures mortes, il y avait des photos diverses et variées de paysages et de personnes, dont une en particulier qui retint mon attention parce que c’était la seule en noir et blanc.

Un peu plus jeune, Historia souriait à peine dents dans un joli paréo clair, et tenait dans ses bras un énorme poisson qui semblait avoir été attrapé par la personne qui se tenait derrière elle. Ymir -du moins, je supposais que c’était elle-, une canne à pêche à la main, incarnait le parfait cliché du marin avec la cigarette coincée entre ses lèvres mates.

Elles devaient avoir toutes les deux l’âge de Jean et moi et, pour une raison inconnue, mon cœur se serra un peu.

– Marco ! m’appela Connie de la cuisine, me tirant de ma rêverie. Ramène toi, on a besoin de ton aide pour le premier carton !

Comme je l’avais supposé, Ymir était une femme bourrue mais toujours très vigoureuse malgré le mal de dos dont elle se plaignait en permanence ; charger les cartons dans le camion n’a pas été trop pénible malgré les quelques heures que nous y avons passées, et on a été récompensés par un gobelet de bière chacun. La seule contrepartie était de promettre de ne rien dire aux adultes une fois de retour.

D’ordinaire, je n’aurais jamais bu ce verre, obéissant raisonnablement aux directives de mes parents mais... Il y avait Jean. Et s’il y avait Jean, alors il y avait les folies de l’été, les tabous qu’on apprivoisait sans plus de honte ; même si ce n’était qu’une simple gorgée de bière, je redécouvrais une nouvelle liberté au fond de mon gobelet, que je pouvais aussi déceler au fond des deux yeux verts que je ne revoyais plus qu’en songes.

Il n’en avait probablement pas conscience, mais il me projetait si loin de ma zone de confort qu’il n’était plus question pour moi de retrouver le fils coincé et obéissant que j’étais en présence de ma famille. Finalement, nous n’étions pas si différents l’un de l’autre, et je pouvais presque sentir ce sentiment commun se tisser entre nous : sans lui, je n’aurais pas le courage de faire toutes ces choses et de lâcher prise ; sans moi, il n’aurait personne à entraîner à sa suite, personne avec qui partager les rictus mesquins que moi seul pouvait observer.

Ymir s’était finalement décidée à prendre Connie et Sacha dans sa camionnette (après avoir vu l’état lamentable du vélo qu’elle avait gardé pour réparations), et à nous laisser rentrer seuls, Jean et moi.

– Bon, commença le garçon, une fois la petite troupe disparue derrière le rond-point fleuri du village. J’imagine qu’on rentre pas tout de suite.

– T’as quoi en tête ? je demandais en jouant distraitement avec la sonnette cassée de mon guidon, mes yeux faisant des aller-retours entre mes jointures et le profil de Jean. Joli nez droit.

– J’ai vu une cabane de pêcheur qui est potentiellement abandonnée, répondit-il immédiatement, l’air

un peu fier : il s'attendait probablement ma question, au vu de la vitesse avec laquelle il avait déballé le plan qui ferait notre après-midi.

Amusé, je me souvins cependant du bulletin météo prévu pour ce jour, et bien que je ne sois pas opposé à son idée d'exploration, j'informais :

– Normalement il commence à pleuvoir à partir de dix-sept heures...

– Raison de plus pour se dépêcher, aller, active Marco!

Et son nom dans ma bouche, quand il était heureux, sonnait à mes oreilles comme les carillons à vent qu'on accroche sur les terrasses en plein été. Léger, ingénu mais qui nous manque quand on ne l'entend plus.

Sans plus hésiter, j'enfourchais le vélo miteux qui ploya sous mon poids, et rattrapais Jean qui déjà s'éloignait sans m'attendre, ses yeux toujours rivés devant lui.

≈

La cabane n'en était pas une à proprement parler : montée sur pilotis, j'avais entendu ma mère appeler ce genre de ruine un carrelet. Le bois délavé était vieux, et craquait sous mes pieds quand je m'avançais sur le petit pont à demi défoncé. Celui-ci s'ouvrait sur une porte grise dont la peinture avait été arrachée par le vent et les marées hautes, la couleur orange pâle de la bouée de sauvetage accrochée dessus témoin d'une gloire passée.

– Tu penses que ça va tenir ? je m'inquiétais un peu, en essayant de dissimuler l'angoisse dans ma voix après avoir jeté un coup d'œil aux rochers quelques mètres en dessous de nous.

– J'ai pas franchement envie d'aller récupérer ce qui reste de ton cadavre dans les algues. Trop poisseux.

– Haha, aucun risque !

Et cet inconscient se mit à sauter sur une planche fragile, et je m'accrochais à la rampe du pont par réflexe ; il semblait ravi de me voir ainsi inquiet, ses yeux verts rieurs tournés vers moi comme une invitation à y plonger. Il écarta les bras, le vent faisant

claquer son t-shirt sur ses flans maigrelets, avant de continuer sa route pour me laisser seul avec le mélange d'angoisse et d'admiration qui me tirait l'estomac.

Loin de moi l'idée de devenir courageux comme lui, mais oh, si seulement je pouvais continuer à le suivre comme ça pour le reste de l'été...

Minute, on était en octobre. Peu importe.

L'intérieur de la cabane avait été squatté, mais nous nous y attendions et n'avions ainsi pas été surpris d'y trouver du matériel prestement abandonné.

– Je crois qu'elle est encore en l'état, remarqua Jean en soulevant un vieux poste de radio qui faisait la taille de sa paume, un air circonspect étalé sur son visage concentré. Tu sais comment on l'allume ?

Me détournant d'une vieille canne à pêche laissée négligemment dans un coin de l'unique pièce, je saisis l'objet par l'antenne sous le regard curieux de mon compagnon d'exploration, qui ne s'attendait apparemment pas à grand-chose de ma tentative. Sonia m'avait déjà rapporté un appareil similaire qu'elle avait volé dans une brocante, et je m'étais beaucoup renseigné sur son allumage avant de remarquer qu'il était hors d'usage, et donc inutilisable.

D'un air théâtral, je fis glisser mon pouce sur le bouton on (vraiment, impossible de le louper), et déplaçais du même temps l'antenne vers l'unique ouverture du cabanon.

Nous avons tous les deux été surpris par le volume excessivement fort de la radio, et je failli la lâcher par réflexe.

– Ouah ! siffla Jean d'un air impressionné, croisant ses bras sur torse en levant les sourcils. Soit le squat est encore habité, ce qui est clairement pas bon signe pour nous, soit cette radio est vachement résistante.

– ...parions sur cette seconde hypothèse, je grommelais en triturant la touche du volume, pressé de le réduire à une intensité normale.

– 99 luftballons.

– Hein ?

– 99 luftballons, répéta le garçon en levant les yeux au ciel, avant de pointer la petite radio que j'avais reposé sur la table basse des lieux. C'est le nom de la chanson.

Dehors, à ce moment-là, il s'est mis à pleuvoir.

Je pouvais entendre les gouttes d'eau tomber dans la mer en un bruit cristallin, qui brouillait l'horizon vierge de l'océan gris et uniforme qu'on pouvait apercevoir par la porte ouverte qui donnait vers l'avant de la cabane. Jean détourna doucement ses yeux de la radio, pour fixer à son tour l'averse de dehors.

L'atmosphère de la situation s'apparentait à un tableau de Monet, celui de La Mer Agitée : les vagues avaient beau être calmes et le vent léger, la surface de l'eau était criblée de trous provoqués par l'impact des gouttes de pluie, qui rendaient le tout macabrement frémissant.

Je me permis, l'espace d'un instant, de voler du regard la silhouette de Jean. Il était toujours tourné vers moi, mais son cou légèrement plié portait sa tête vers l'océan, son expression captivée laissant son regard exempt de toute colère envers le monde ; rien d'autre que la subtilité du rien, concentré sur quelque chose qui était capable de tout nous faire oublier.

J'espérais ne pas avoir cette expression sur le visage quand je l'observais.

– Attendons ici le temps que ça se calme, annonça le garçon, sa voix assurée me tirant de ma torpeur. Il avait retrouvé son froncement de sourcil permanent, et le léger sourire crâneur qu'il gardait au coin des lèvres acheva de me convaincre.

– Ca sert à rien de rentrer trempés avec deux vélos à demi pétés, au pire des cas on dira que Ymir nous a retenus pour l'aider et voilà tout...

Il se laissa glisser le long du mur en bois humide, m'invitant à faire de même. Allongé au sol, je sentais la fraîcheur du mois revenir au galop, et réprimais le long frisson qui parcouru mon échine à son contact.

– Donc..., j'hésitais, incertain du sujet de discussion à adopter.

– A part fumer et dormir, tu fais quoi d'autre de beau à Paris ?

Ok, c'était maladroit, mais demander des trucs sur les loisirs était un terrain connu, alors relax. Eugh. Il rend tout compliqué.

– Haha, à part ça ? se moqua t il d'abord, avant de remarquer que j'étais sérieux. Il fronça alors légèrement les sourcils, avant de recouvrir son nez avec le col de son t-shirt.

– Ah, heu... Pas grand-chose en fait. Je cours un peu, et j'écoute de la musique -j'ai un lecteur vinyle que grand-père m'a légué-, mais sinon...

Il haussa les épaules, et je savais que c'était peine perdue : je savais déjà le genre de groupe qu'il écoutait, parce qu'on en avait longuement discuté la soirée précédente, et il était inutile d'insister davantage.

– Et toi ? continua t il, en me jetant un regard rapide sans trop s'attarder sur moi. Il avait beau être plutôt à l'aise pour échanger quelques mots marginaux, la discussion de routine sonnait formelle dans sa bouche, comme quelque chose qu'il déballait comme en automatique. Une présentation de rôle, où on s'introduisait avec nom, prénom, âge, occupation, loisirs et c'était tout. Même chose pour tout le monde, cherchez pas plus vous en aurez pas.

– Je fais du théâtre en club. Je vends des programmes sur internet aussi : tu sais, les gens qui veulent un site du lycée ou un code de triche pour calculer les polynômes sur leurs calculatrices ? Bah je les crée et les élèves viennent me voir avec leur argent de poche pour que je leur file. On dirait pas, mais je gagne pas mal avec ça...

– Quoi sérieux ? s'extasia Jean, en ouvrant grand ses yeux. Pas mal genre combien ?

– Secret pro, je répondis d'un air faussement professionnel, provoquant un roulement d'yeux exaspéré qui ne réduisait pas le sourire du garçon.

– Ok Harpagon. Tiens, en parlant de Racine, tu fais quoi en théâtre ?

– ...L'Avare a été écrit par Molière, pas Racine. Je sais pas trop, j'ai souvent les rôles avec une tirade parce que personne ne les veut. Ils disent que ça prend trop de temps à apprendre.

– Ils ont pas franchement tors. Tu dois être maso-

chiste ou vraiment très insomniaque.

– Je sais surtout pas dire non, je soupirais, au souvenir des nombreux personnages que j'avais du jouer à cause de la pitié que m'inspirait la personne qui l'avait tiré au sort.

Après un petit silence, à peine troublé par la pluie qui faisait encore rage là-dehors, Jean demanda d'une voix faible, presque timide :

– Tu connais par cœur une de ces fameuses tirades ?

– Oui.

– Lesquelles ?

– Ne ris pas, je prévins avec un regard sévère, conscient que chaque personne au lycée avait été surprise qu'on m'ait assigné ce rôle, probablement avec mon tempérament introverti et mon visage ouvert.

– J'ai joué Dom Juan y'a un an à la journée porte ouverte, et j'ai planché un mois sur la tirade.

Evidemment, il ricana.

– Dom Juan ? répéta-t-il en secouant sa tête, avant de me considérer d'un regard qui n'avait pas franchement grand-chose de méchant. Désolé, mais t'as pas l'air d'être un coureur de jupon.

– Détrompe toi, je répondis d'un air évasé, ce qui eu pour seul effet de détruire complètement son attitude assurée, remplacée bien vite par une expression bouche bée. Je rigole ! La tirade est juste. Très. Trop. Longue. Genre. Eurgh.

– Fais moi entendre qu'on rigole...

Et je l'ai fait. C'était absurde, parce que je n'aimais pas cette tirade, et que ça allait même à l'encontre de ce que je pensais. Enfin, pas complètement. Allez voir sur internet, je vous assure que ça pourrait presque me convaincre, mais pas quand Jean me regardait avec ces yeux concentrés. Admiratifs ?

La radio était passée à une autre musique un peu moins forte, or ma voix dominait le vacarme de la pluie et du morceau, parce que le théâtre, l'éloquence, c'était tout ce que j'avais de spécial. J'étais peut être maladroit, peut être que je ne parlais pas assez, que je

ne savais pas me mettre en avant ou m'imposer, mais une fois sur scène, j'étais quelqu'un d'autre.

Au quotidien, je ne pouvais pas jouer quelqu'un que je n'étais pas. Trop authentique peut être, on s'arrêtait à *Marco ? Oui, il est gentil*, et on ne cherchait pas franchement au-delà.

Mais quand j'incarnais Dom Juan, Cléante, Hamlet, on creusait mon personnage avec des yeux passionnés. Que va-t-il faire ensuite ? Quelles sont ses motivations ? Où ses actions vont il le mener, et ses qualités seront-elles suffisantes pour s'en sortir ? Qui est il ? Qu'est il réellement ? N'était ce qu'une imposture ?

En coulisses : *Bien incarné Marco. Théramène est très expressif.*

Merci, je suis très expressif. Je disais : *C'est vrai qu'il est intéressant.*

– L'impétuosité de mes désirs : je me sens un cœur à aimer toute la terre ; et comme Alexandre, je souhaiterais qu'il y eût d'autres mondes, pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses.

Je terminais, ma main droite posée à plat sur ma poitrine, troquant le sourire de Jean que j'avais emprunté (et qui semblait coller si bien à Dom Juan !) pour mon habituelle expression neutre, un peu paumée peut être, que je n'avais jamais vraiment réussi à gommer.

Le garçon, qui au début avait été un peu moqueur, me regardait désormais d'un air indescriptible, partagé entre admiration et traumatisme profond. Dehors, la pluie avait cessée, et il se releva lentement, en applaudissant comme au ralenti.

– Eh bah, dit il d'une voix étranglée, en évitant mon regard. Rien à dire, Dom Juan te va bien. Plus le texte est pas si mal.

– Merci.

Je l'observais se débarrasser de ses chaussures sur le plancher, et s'accouder au petit balcon encore tout dégoulinant de l'averse passée. Son t-shirt aux manches rouge contrastait joliment avec la mer si grise et déprimante, qui lui le rendait si beau. J'étais toujours derrière lui, à fixer la base de son cou en me demandant ce que j'avais fait pour que le bon Dieu me fasse aimer quelqu'un de si compliqué.

Mais il était là.

Je m'avançais de quelques pas pour le rejoindre, mes yeux fixés sur l'horizon et nos mains si proches. J'étais rarement nerveux, aussi, je n'étais pas inquiet de cette proximité qui, pour une fois, ne l'agitait pas. Détrempé, le bois de la balustrade bancale manquait de lâcher à tout moment et de nous laisser tomber dans l'eau calme en contrebas, mais je m'en fichais ; le monde était silencieux, jusqu'à ce que Jean prenne la parole en premier :

– Marco, commença t il, en grattant l'amas de coquillage d'entre les rayons du bout de ses ongles sans vraiment regarder quoi que ce soit de précis.

– T'es un ami, pas vrai ?

Et au moment où j'allais ouvrir la bouche pour répondre que, oui, pour aussi longtemps que tu me voudras à tes côtés, la radio me devança en crachant à cent vingt décibels la plus stupide idiote de putain de ridicule chanson : YMCA.

Sur le chemin du retour, on a pris une glace chez le seul marchand encore ouvert en octobre.

Il avait dit un ami, pas mon ami.

Ça m'allait, mais je ne serai jamais à lui comme il était mon exception à moi.

Ça m'allait, ça irait de tout façon. C'était suffisant.

≈

Les jours suivants n'avaient été qu'averses et tempêtes, et nous passions nos après-midi à jouer au poker avec Sacha et Connie ; Sonia râlait beaucoup et me réclamait en permanence, si bien que je devais consacrer plusieurs heures par jour à m'occuper d'elle. Ma mère attendait à nouveau une petite fille, et même si j'étais heureux d'avoir encore une autre petite sœur, l'idée de devoir passer les trois quarts de mon temps avec elle ne me remplissait pas d'enthousiasme.

Assise sur mes genoux, j'aidais Sonia à jouer au président avec toute la clique infantile, qui avait fait de la cuisine son repère.

– Six ou rien.

Porco était un garçon tout aussi taciturne que Jean, et leur ressemblance était indéniable : côte à côte, on aurait presque dit deux frères. Je ne connaissais toujours pas la raison de la présence de son petit cousin ici, et je n'osais pas non plus le demander à mon ami avec lequel il vivait depuis maintenant plusieurs années.

Connie jeta son paquet de cartes sur la table, avant de se lever, d'aller se laver les mains dans le plus grand silence (provoqué par l'incrédulité ou l'ennui général) et d'annoncer :

– Bon il faut avouer l'évidence : on s'fait chier comme des vaches mortes. Sacha, toi qui est une prétendue génie, trouve nous un truc je t'en supplie.

– Moi j'aime bien les jeux de carte, je protestais, avant d'être interrompu par un ricanement de Jean :

– C'est toi tout seul. Moi j'ai une idée, on y joue au lycée en interours parfois : faut juste prendre un post it, marquer le nom d'une célébrité ou d'un perso fictif dessus et le coller sur le front de quelqu'un qui l'aura pas vu. Avec des questions, la personne au post-it doit deviner ce qu'elle est. Bref, vous avez compris...

– Oh ouais !, s'enthousiasma Porco avant de s'inquiéter immédiatement. Jean, tu me remets par Hitler hein ?

Sacha s'esclaffa immédiatement, et je sentis malgré moi mes sourcils se lever bien haut.

– ...non, grommela le concerné, pas franchement fier, avant de changer bien vite de sujet. Je choisis pour Marco. Quelqu'un a des post-its à portée de main ?

Chargé de choisir pour Sonia, je lui collais sur la tête le nom de Sherlock Holmes, personnage principal de sa franchise préférée. Jean me plaqua un peu fort mon titre sur le crâne, et les sourires moqueurs que m'adressaient Connie et Sacha ne me disaient rien qui vaille.

– Bon, je commence, dit la jumelle en claquant ses mains dans un grand bruit. Elle avait été assignée à Mia Khalifa, et j'avais été contraint d'expliquer qui elle était à ma petite sœur, qui était partie de mes genoux pour venir s'installer près de Connie, son plus

grand fan. Ce dernier portait fièrement le post-it de Changelin, que sa sœur avait dégotté pour lui.

– Est-ce que....je suis une personne réelle ?

– Oui, confirma Jean, en hochant sa tête sur laquelle était marqué *Spirit L'Étalon*, un choix de goût que je ne pouvais pas reprocher à ma frangine.

– A moi. Je suis un être humain ?

– Non ! se moqua Porco, autrement dit *Draco Malfoy* (*il a quand même une tronche de nazi, ce Serpentard*, m'avait soufflé Jean à l'oreille).

– Je suis un humain, moi ?

Au début peu convaincu, je me suis laissé porter par le jeu, et nous avons tous fini hilares à la victoire de Jean qui, outré, a quitté la pièce quelques minutes pour aller pester tout seul. Il est cependant revenu plusieurs tours plus tard, alors que la défaite se disputait entre Sacha et moi.

– Donc je suis une femme réelle, actrice, beaucoup utilisée comme meme sur internet... Aller quoi, un dernier indice ?

– Tu devrais demander dans quel genre de films elle a tourné, indiqua innocemment son jumeau, qui se curait les dents avec le bout de son post-it. Les yeux de la jeune fille s'agrandirent, et son sourire disparu tout aussitôt.

– Oh nan les gars...

– Eh si, je soupirais, vaincu.

– Mia Khalifa ? s'essaya t elle, un air consterné sur le visage.

– Bingooo ! l'encouragea Jean en lui ébouriffant les cheveux d'une main pour arracher le petit morceau de papier du front de l'autre. Pour ma défense, c'est Connie qui a choisi...

– Évidemment.

– Bon, t'as perdu Marco, constata Sonia avec un petit soupir faussement triste. Grimant une nouvelle fois sur mes genoux, elle étendit ses doigts vers moi pour m'ôter mon post-it, et rigola à nouveau devant

son contenu.

Je mis quelques instants à le déchiffrer, l'écriture de Jean toute en pointes et en bavures. Mais la première syllabe ne trompait pas.

Dom Juan. Évidemment.

Et quand je levais les yeux pour le fusiller du regard, il me souriait. Mais derrière ses yeux, je décelais toujours cette même interrogation, cette même hésitation qu'il avait en permanence envers moi.

– T'es un ami, pas vrai ?

Et je riaais à mon tour en protestant, en le traitant d'idiot. Ses épaules retombèrent dans une longue expiration ; peut être du soulagement.

Quand il revint s'asseoir à côté de moi, je me demandais à nouveau pourquoi on se séparait encore, et encore, alors que cette proximité était si simple, si facile. Sous la table, je sentis son pied frôler mon talon, comme des années auparavant dans les chaises volantes.

Cette fois-ci, il ne le retira pas.

HEAD OVER HEELS

Arthur Braus était un musicien avéré : il avait dans sa maison de vacances des instruments de toutes les sortes, de toutes les couleurs, et un stéréo dans chaque pièce. On était donc jamais vraiment dans le silence complet, sauf quand les adultes parlaient entre eux pour nous laisser seuls.

J'étais toujours parti en vacances avec ma famille, si bien que c'était la première fois que je goûtais à une telle indépendance de toute ma vie ; ils me manquaient parfois bien sûr, mais les repas du soir en leur compagnie suffisaient à me contenter au plus haut point. Kaya, Porco et ma sœur parlaient souvent avec les autres adultes, si bien que nous n'étions souvent que quatre à rester dans la gigantesque maison, en nous croisant parfois lors des jours de pluie.

Il y avait une grande bibliothèque, juste à côté d'un salon où trônait un grand piano. Je n'y allais pas particulièrement pour la lecture, trop occupé à sortir ou à observer la mer de la gigantesque baie vitrée, mais surtout pour écouter les mélodies en tout genre qui provenaient de la pièce voisine.

Jean jouait du piano, souvent, presque tout le temps quand il pensait être seul.

Des airs, que je reconnaissais ou pas, ou même parfois quelques touches pressées distraitemment comme un léger tapotement de doigt dont on ne saurait plus

quoi faire.

Je pense que, quelque part, il savait que je l'épiais : la mezzanine de la bibliothèque donnait en contreplongée sur l'instrument, ouvert comme une charogne dont on pourrait apercevoir les entrailles.

De longues cordes, comme des nerfs à vif qui produiraient un son uniquement quand on tape sur le cartilage blanc qui compose les touches ; je n'avais jamais rien vu de tel, de si joli, de si complexe.

Accroupis derrière la balustrade, je me recroquevilais là en me forçant à ne pas regarder, par peur de voir le pianiste disparaître si j'avais le malheur de poser les yeux dessus. Mais la tentation était trop grande.

Jean, qui es-tu quand personne ne te regarde ?

C'était un joueur méticuleux, faisant preuve d'une patience que je ne lui aurais jamais devinée : un doigté précis et ordonné, sa main portée joliment au bout de ses avant-bras eux-même soutenus par ses épaules souples qui roulaient légèrement sous diverses arabesques. Je me demandais souvent comment le piano pouvait à ce point nécessiter le corps dans la production d'un son si simple, et je me rappelais que l'art était un loisir désintéressé comme le théâtre. Voilà probablement la raison de pourquoi je l'aimais.

C'était inutile, demandait beaucoup d'effort, mais c'était joli et expressif. Jamais, je ne pourrais lui mentir sur ce que j'étais, parce que je m'en sentais bien incapable.

Et c'était peut-être un désir égoïste, quelque chose de dangereux pour notre amitié, mais je voulais qu'il sache que je le voyais à nu, moi aussi. Je te connais, je te connais, sans te faire du mal, tu vois ?

Je suis capable de prendre soin de cette faiblesse qui n'en est pas une.

Alors un jour, tandis qu'il posait le dernier accord de son morceau, je me suis relevé de derrière la mezzanine et j'ai dit :

– Comment tu fais pour retenir tout ça par cœur ?

Il avait sursauté comme s'il venait de se prendre une châtaigne, écartant vivement ses doigts du piano.

Quand ses yeux se posèrent sur moi, une lueur pâle dans le regard, il sembla se détendre un peu quand il étudia mon visage, mais restait malgré tout sur le qui-vive ; les sourcils froncés, il me répondit d'un ton légèrement agressif :

– T'es là depuis quand ? Je t'ai pas entendu rentrer.

– J'étais ici avant toi, je répliquais, en m'accoudant à la rambarde de bois sur laquelle je m'appuyais déjà. Je te dérange ?

Il se contenta de me fixer d'un air contrarié, les poings serrés bien fort sur ses genoux et ses lèvres réduites en une fine ligne pincée ; je sentais bien son malaise, en revanche, j'étais loin de regretter mon initiative. Cela prendra le temps qu'il faudra, mais je voulais qu'il sache que j'appréciais ses morceaux.

Je voulais qu'il me voie.

– Je peux partir, si tu me le demandes, je continuais, en haussant les épaules sans vraiment savoir quelle réponse il allait me donner.

– Non c'est bon, me coupa-t-il abruptement, en se relevant avec un bruit de chaise qui crisse sur du parquet. J'y vais.

Et de là-haut, je l'observais s'éloigner d'un pas fulminant, sans manquer bien sûr l'aspect écarlate de ses joues et de ses oreilles. J'avais le temps, et s'il voulait bien de moi alors je serais là pour l'écouter.

Le lendemain, il est revenu. Il a bien vu que j'étais là, et pourtant il a joué.

Le surlendemain, il m'a dit bonjour en arrivant, et l'après midi, nous sommes allés explorer le grenier ensemble.

Le jour suivant, il m'a invité à s'asseoir à côté de lui, juste devant le clavier.

– Bon, déjà on prend les bases, m'expliqua-t-il très formellement, comme un professeur le ferait avec un élève. J'acceptais cette distance du langage sans sourciller.

– La gamme commence par le Do, qui est ici.

Il appuya sur une touche blanche du piano de son in-

dex, et attendit que je l'imites. Satisfait du résultat, il reprit sa leçon :

– Après Do, y'a Ré. Et tu connais la chanson : do ré mi fa sol la si. Tu montes juste d'une touche blanche à chaque note, on appelle ça des bécarres. Les touches noires qui sont plus fines et en volume, c'est les dièses et les bémols, mais on en aura pas besoin tout de suite... Vas-y, fait une gamme complète avec un seul doigt, je te montrerais comment la jouer avec toute la main après.

Jean était comme un galet abandonné sur une plage : piquant au début, il avait été jeté au milieu du tumulte d'une tempête, et roulait, roulait dans les vagues sans rien contrôler. Les cailloux, ça fait toujours mal aux pieds quand on court dessus, mais si on fait assez attention et qu'on les piétine pas, si on laisse le vilain gravier dans l'eau le temps qu'il se polisse de lui-même, alors avec un peu de patience on retrouvera une jolie pierre qui n'aura pas perdu de son caractère.

Je n'oserais pas prétendre que je changeais Jean – même s'il adoptait une attitude différente envers moi chaque jour comme une girouette-, mais je me contentais de le regarder évoluer, peut être en lui révélant parfois des côtés de lui qu'il se bornait à ne pas voir.

– Tu fais un bon prof, je remarquais après avoir réussi à faire une gamme à chaque main (même si la gauche était un peu raide). T'as appris tout seul ?

– Hmm... Non, confia-t-il, en se réajustant un peu à mes côtés. J'ai pas de piano chez moi, mais y'a un club de musique à mon lycée. C'est une fille de là-bas qui m'a enseigné les bases pendant les récréés... Après j'me suis débrouillé, tu vois.

– Je vois, je répondis, évasif.

Même si j'étais profondément reconnaissant à cette jeune parisienne d'avoir enseigné le piano à Jean, un léger sentiment de jalousie se tordait au plus profond de mon estomac à l'idée qu'un jour, il s'était lui aussi retrouvé à la même place que moi. Mais sans moi.

– Je ne l'aime pas, lâcha-t-il très rapidement, son majeur tapotant nerveusement la touche du fa sans produire aucun son. Je...je l'aime pas comme ça.

– ...Ok ?

L'instant de silence s'étira en un blanc gênant, que je décidais de rompre après quelques secondes.

– T'étais pas censé m'apprendre la marche de Pachelbel ou un truc du genre.

– Ah. Ah oui...

Il s'éclaircit la gorge en se décalant légèrement de moi, laissant une distance respectable de plusieurs centimètres entre nos deux cuisses. Jouer était agréable, et j'avais toujours aimé apprendre ; j'étais bon au lycée parce que c'était un moyen de me concentrer sur autre chose que mon quotidien banal, mais avec Jean...ce n'était jamais vraiment la même routine.

– Fait chier, il pleut encore, râla mon mentor, debout devant la baie vitrée alors que je m'étirais sur le banc matelassé du piano : mes doigts me faisaient mal, mais je me délectais de cette douleur qui m'avait pourtant apporté tant de joie.

– Toi qui voulais aller à la plage, c'est mort.

– On peut y aller sous la pluie, de toute façon on ressort trempés de l'eau.

Jean me regarda de travers.

– ...ou pas, je soupirais.

– Les seuls moments où il ne pleut pas de toute façon, c'est la nuit.

Soudainement intéressé, le garçon tourna sa tête vers moi, et s'apprêta à me dire quelque chose. Connie rentra en trombe dans la bibliothèque, en manquant de faire s'évaporer mon âme vers de plus hauts cieux.

– Les gars, vous êtes là ! Papa demande si vous voulez venir manger avec nous au restau' ce soir... Ta mère reste ici Marco, avec ta sœur, Porco et Kaya.

– Moi ça me dit bien de venir, je tranchais, en me relevant du banc avec lequel j'avais pratiquement fusionné. J'en ai marre de bouffer des pâtes...

Jean haussa simplement les épaules, avant de se laisser glisser le long d'une allée de livres policiers.

– Moi non. Je suis plus tranquille ici, allez y sans moi.

Putain.

– Ok, pas de soucis, j'veais téléphoner à papa...

Sur ce Connie disparu de plus belle en grandes pompes, faisant s'envoler au passage une pile de papiers grouillant de croquis de paysages en tout genre. Je n'avais pas quitté le pianiste des yeux, droit comme un piquet, et il esquivait mon regard en faisant semblant de détailler les titres inscrits sur les tranches des couvertures posées à ses côtés.

Au bout d'un moment, il finit par s'énerver :

– Quoi ?

– Rien. On se retrouve ce soir, Jean.

Et lorsque je passais tout près de lui pour regagner le salon, je lui soufflais :

– Merci encore pour le piano. J'apprendrais bien un morceau demain. Si tu es d'accord.

– ...P...pas de soucis, bégaya-t-il en se reculant légèrement, perdant toute sa contenance en quelques instants. J'ai toujours du temps de toute façon.

Pour moi, ou pour le piano ? La question me brûlait les lèvres, mais je restais silencieux, et me détournais de lui à regret pour m'éloigner sans plus un mot.

Il a toujours du temps. Il n'en a pas non, il en a besoin.

J'attendrais.

≈

La soirée-famille s'était déroulée dans une ambiance joviale qui me réchauffait le cœur : au coin de la table, je jouais au pendu avec Porco, Sonia et Kaya, tout en parlant avec Connie et Sacha qui tentaient de me soutirer quelques potins. Les jumeaux étaient déchaînés, et les quelques jours confinés à l'intérieur se faisaient ressentir dans leurs questions intrusives. Je ne leur en voulais pas particulièrement, trop reconnaissant envers leur spontanéité envers moi ; même si ça ne faisait que quelques jours que je les côtoyais, ils me traitaient comme un ami, et je pouvais presque parfois me sentir comme un grand frère au vu de leur comportement enfantin.

– Alooors Marco, commença Connie, tandis que sa sœur enfournait son troisième bout de pain dans sa bouche. Quelqu'un de cher à ton cœur attend-elle que tu rentres au pays ?

– La lettre T ?

– Aucune chance, je répondis, en ajoutant une poutre au pilotis du pendu. Sonia jura dans sa barbe. Sauf si on considère mes amis qui m'attendent pour la manche suivante de D&D.

– C'est quoi ça, dé ainne dé ?

– Des jeux de rôles. Mais si, tu sais, avec les personnages que tu incarnes et les dés !

– Je savais que tu étais un de ces nerds, me taquina Sacha, en entamant son plat de fish and chips. Donc pas de copine ?

– Marco aime pas les filles, intervint Sonia le plus normalement du monde, concentrée sur son jeu du pendu. La lettre R ?

– Il est sexiste ? s'inquiéta Porco, d'un air profondément choqué qui avait quelque chose de comique.

Nous éclatâmes tous de rire, mais je lançais quand même un regard inquiet au père de Jean qui se trouvait à l'autre bout de la table ; il n'y avait pas encore eu de preuve franche que cette famille, aussi catholique qu'elle soit, aie quelque chose contre les homosexuels, mais j'avais peur qu'il conseille par la suite à Jean de moins me fréquenter.

J'étais à peu près certain de son fils n'y voyait pas de problème en particulier (il devait bien se douter, d'ailleurs), mais c'était probablement le genre à dire *tombe pas amoureux de moi hein* sauf que haha Jean comment te dire.

Eurgh.

De toute façon, si j'expliquais ce que c'était à Porco et qu'il le répétait à sa mère, j'étais foutu.

– Non non les filles sont très jolies et gentilles !, je me défendais. Mais oui, je suis heu... de ce bord là.

– J'ai dit la lettre R Marco !

– Pardon Sonia...

– Donc pas d'homme au foyer non plus.

– NON.

Ils arrêtaient vite de m'ennuyer, et je leur en étais éternellement reconnaissant ; vraiment, je pouvais les considérer comme des cousins.

Le vin était bon, Kaya était gentille, Sonia et Porco s'entendaient bien et, oh, comme j'adorais l'espèce humaine.

Je suis rentré très guilleret et si fatigué que j'ai à peine salué Jean, à demi-enfoncé dans le canapé à regarder South Park. Je filais me brosser les dents devant le grand miroir de la salle de bain des garçons, notre brochette de quatre comiquement coordonnée autour du lavabo ; enveloppé dans ma veste trop large des années 80, je me voyais sourire comme un idiot dans le reflet cassé de la petite pièce.

– Bonne nuit les gars, moi je vais pioncer sinon vous allez me retrouver dans un coma suite à une exhaustion aggravée, je grommelais en me passant une main sur le visage, manquant d'envoyer valser ma brosse à dent sous l'évier plutôt que dans ma trousse de toilette.

– A demain mec, c'était génial, tu devrais traîner avec nous plus souvent, me salua Connie, avant de se tourner vers Jean en souriant d'un air carnassier. En plus on est plus fun que monsieur-coincé ici présent. J'sais pas trop ce que tu lui trouves, mais-...

– Bonne nuit Connie ! je le coupais prestement, et sortis bien vite de la salle de bain en claquant la porte.

Mon lit. Le bruit de la mer. Le vide de ma tête. Un monde si parfait.

...et juste au moment où je sommais dans le sommeil, je fus secoué violemment par les épaules, tiré de mon état de somnolence si agréable.

– Marco, chuchota une voix distante, qui me paraissait pourtant si proche et que j'étais bien incapable de reconnaître dans mon état de semi-conscience. Marco.

– Nooooooon, je geignis, en essayant de repousser tant bien que mal mon bourreau. Je dors. Va t'faire foutre et laisse-moi pioncer pitié.

– Oh wow. Sympa.

Mes yeux s'ouvrirent d'un coup, ployant sous le poids de mes sourcils qui se froncèrent plus vite que jamais.

– Jean ? je m'étonnais un peu fort, ma voix déconcertée résonnant désagréablement dans ma boîte crânienne. Tu fous quoi dans-...

Je fus réduit au silence d'une main sur la bouche, mon ami enfonçant sans aucune hésitation son index et son majeur au-delà de mes lèvres, venant presser accidentellement ses doigts sur ma gencive. Sacrebleu.

...il n'était jamais trop tard pour découvrir des choses sur soi-même, ok ?

– Chut ! Connie dort encore...

Otant sa main de mon visage d'un air légèrement rebuté que je pouvais observer à la lumière de la lune, il essuya ses phalanges sur mes couvertures avant de me faire signe de le suivre. Je n'hésitais pas une seconde, et me maudis pour cela. Une fois dans le salon, je me laissais tomber sur le canapé pour le fusiller du regard et cracher :

– Je peux savoir depuis quand tu viens déranger les gens à, coup d'œil rapide à l'heure affichée sur le micro-ondes, ...à deux heures et demie du matin ? En plein milieu de mon cycle de sommeil en plus.

– Tu dormais même pas, argumenta-t-il en levant les yeux au ciel.

– Jean, je dormais !

– Non !

– Ok comment tu peux le savoir ? je croisais mes bras sur ma poitrine, sourcils froncés dans une posture qui se voulait sévère. Il était difficile d'adopter un air strict et décidé quand on était vêtu d'un short flamand-rose et d'un débardeur trop grand, mais pas sons.

Jean jeta ses bras au-dessus de sa tête d'un air vaincu, et je me radoucis un peu malgré moi : il devait y

avoir une bonne raison, non... ?

– Qu'importe, tais-toi, m'intima-t-il d'une voix qui sonnait tout sauf convaincue. Écoute, je t'ai réveillé parce que, il chercha ses mots quelques secondes, hésitant. Il était nerveux aussi. Je pouvais reconnaître le mouvement frénétique de ses doigts que j'observais si souvent sur le piano.

– Je voulais aller à la plage.

Silence.

J'étais trop fatigué pour ça, pitié seigneur.

– Maintenant.

Je jetais le mot entre nous comme une simple constatation, qui retomba un peu à plat tant mon ton était las. Je n'étais même pas étonné.

– Non mais écoute, Connie et Sacha dorment, on a enfin notre moment de liberté, bégaya-t-il en esquissant mon regard, ses yeux inquiets qui allaient et venaient de mes bras croisés à la porte d'entrée. En plus ça fait une super aventure, aller Marco, je sais que je peux compter sur toi.

– C'est mort, je niais, imperturbable. Jean, tu sais que je t'aime, mais y'a des limites. On ira demain, on se trouvera un coin tranquille, mais pas à 2 heures du matin mon dieu Jean.

– Marco, il répétait mon prénom comme une incantation. Je veux juste passer du temps avec toi.

Encore le mot *toi*. Je me mordis la lèvre inférieure. Oh non, Bodt. *N'y pense même pas*.

– Marco...

Non. Aucune chance.

– Marco. S'il te plaît.

Tais toi.

– Je sais que t'es pas un trouillard comme les autres. C'est juste toi à qui je pensais.

Je me fais encore bien avoir.

Excédé par ma propre bêtise, je lâchais un gros, long, soupir lourd de sens tout en me passant une main sur le visage. Je n'osais pas affronter le regard de Jean, et je pouvais d'ores et déjà m'imaginer le rictus satisfait qu'il avait sur le visage. Il savait très bien, qu'il n'avait pas besoin d'utiliser une tonne d'argument.

– Va faire mon sac pour la peine, je lui intimais en me frottant les yeux, toujours à-demi réveillé.

– Je l'ai déjà préparé. On décolle ?

≈

Je n'avais jamais, jamais fugué de chez moi ; pour tout vous dire, l'idée ne m'avait même pas traversé l'esprit ne serait-ce qu'une seconde : j'étais heureux avec mes parents et ma sœur, et je ne voyais pas pourquoi j'irai mettre mon nez dehors à des heures incongrues tout seul. Le pire que j'ai fait, c'est une nuit blanche pour jouer à la nouvelle MAJ de Minecraft avec Armin. Et Dieu sait combien je m'étais senti mal après.

Là, dehors, sur les talons de Jean, j'avais l'impression de me tasser à chaque pas, l'angoisse grandissante dans l'acide de mon estomac qui se répandait alors dans chacun de mes muscles, rendus raides mais plus résistants. Je n'avais rien contre un peu d'adrénaline de temps en temps, alors là j'allais être servi pour... pour au moins toute une vie.

Les étoiles dehors braillaient au travers des sapins, et je sentais sous mes chaussures les épines de pin crisser gentiment dans un bruit qui me calmait un peu. L'épaule de Jean qui frôlait la mienne devait probablement contribuer tout aussi bien au rythme effréné de mon cœur qu'à mon angoisse grandissante ; déjà à bout de souffle, j'avais l'impression de sortir tout droit d'un mauvais film américain. Problème : je n'avais pas la carte d'immunité du personnage principal comme Jean, et j'occupais le rôle de l'ami du héros qui crevait dans des circonstances plus ou moins originales. Bon sang.

– On va où exactement ? je lui demandais au bout d'un moment, alors que nous prenions une rangée d'escalier escarpés le long d'une colline de rochers particulièrement abrupte.

– Essaie pas de me sortir un *tu verras* en mode mystérieux sinon je vois plus vraiment ce qui me retient

de te péter la gueule ici et maintenant.

– J'ai bien fait de te tirer du lit, maintenant j'arrive à voir ta vraie nature, Marco Bodt, s'esclaffa-t-il, en tournant son visage éclairé par la lune vers moi. J'étais sûr que tu n'étais pas ce chérubin trop gentil à la belle gueule. J'ai repéré un spot l'autre jour, y'a moyen qu'on se fasse un beau plongeon.

Je grognais quelque chose d'inintelligible dans ma barbe, presque effrayé de demander plus de précisions au sujet de son plan plus que bancale.

Effectivement le plongeon en question était...plus que risqué.

Le spot dont Jean avait parlé était une jolie falaise qui ne semblait pas criblé de rochers comme les autres, et nous nous étions mis à la désescalader pour sauter dans l'eau tout en réduisant nos chances de mort subites ; à la vue de la hauteur où nous étions perchés, mon cerveau s'est immédiatement mis en mode "off", commandant à mon corps de suivre mon ami sans me poser de questions.

– Bon, commença le garçon en me tirant de ma rêverie. Si jamais on crève, sache que ma mère est une vraie connasse et que j'envie Porco et Marcel qui sont orphelins.

Oh.

Parfois, je ne savais même pas pourquoi Jean traînait avec moi.

– Je me suis douté, je répondis simplement, m'accrochant à un rocher particulièrement crochu qui me griffa la main. C'est elle qui a décidé de ne pas venir ?

– Pour être honnête, le fait qu'il y ait le père des jumeaux et de Kaya a joué pour beaucoup, continua mon ami, en m'aidant à sauter à ses côtés en me maintenant fermement l'avant-bras. Il est divorcé, et ma mère ne supporte pas le rompement des sacrements ou un truc du genre. Dommage, parce que franchement j'ai tellement hâte de me casser de chez moi...

– Tu sais, quand on s'est revus au musée il y a des années, je t'ai vraiment pris pour un catho intégriste. Mais au final, t'es...heu...cool.

Jean s'arrêta abruptement, et je failli lui rentrer de-

dans ; je me suis dit que j'avais potentiellement dit une bêtise, alors je me préparais à être enseveli sous une pluie d'insulte ou poussé dans l'eau, mais rien ne vint.

– Non...J'aime bien ma religion, je suis vraiment pratiquant mais, il prit une grande inspiration. Ça contrôle pas totalement ma vie. Et quelque part, je sens que... dans mon enfance on a forcé des idéaux sur moi, alors j'arrive plus à savoir ce qui est vraiment vrai ou un truc préconçu.

– Je vois. Tu te sens entravé pour quoi, par exemple ?

L'eau était désormais à une distance respectable, et Jean reprit sa marche pour se stabiliser au niveau d'un rocher plat, où il jeta son sac toujours sans croiser mon regard. Il se laissait vulnérable, sans même encore avoir enlevé une seule couche de vêtements.

– Mon taf, par exemple. J'adore dessiner et faire du sport, vraiment. Mais ça personne le sait, parce que maman dit que c'est une perte de temps, du coup j'évite de le faire dans le salon. Ou même pour choisir mes potes : je peux pas venir à la maison avec une fille aux cheveux teintés, les garçons aux oreilles percés ou du vernis.

Il me jeta un coup d'œil de biais, une expression indescriptible imprimée sur son visage.

– Et puis... Porco me l'a dit avant de dormir. S'il lui répète, c'est mort pour nous. Notre amitié, j'veux dire.

Je voulais m'enfoncer six pieds sous terre.

– Ça te dérange ? je demandais, d'un ton un peu plus sec que je voulais l'exprimer.

– De quoi ? Que tu sois gay ?

– Quoi d'autre ?

– Honnêtement, je m'en fous, tu fais ce que tu veux. T'es un gars bien, avec probablement cent fois plus de qualités que les autres, et un bon ami en prime. Donc avec qui tu baisses, c'est le cadet de mes soucis, mon pote.

La phrase était maladroitement formulée, mais je devinais qu'elle portait d'un bon sentiment ; elle eut le privilège de m'arracher un sourire, ce qui sembla dé-

tendre Jean, celui-ci laissant échapper un gros soupir.

– Désolé, j'suis pas vraiment doué, j'ai pas l'habitude. Mais voilà quoi. Fin. Je veux qu'on reste. Comme ça. Tu vois.

– Tu sais, je pensais que t'allais être le genre à dire *wow t'es gay ? tombe pas amoureux de moi hein haha*, mais on en découvre tous les jours, écoute.

Je me moquais gentiment en enlevant mes chaussures, mes yeux rivés vers l'horizon argenté rendu si beau par l'éclat de la pleine lune. Il avait bien choisi sa nuit : on y voyait comme en plein jour, et je me demandais si ce n'était pas intentionnel.

– Je t'en empêche pas, tu sais.

Je pouvais jurer que ma mâchoire avait fait un bruit tant elle s'était ouverte vite sous l'effet de la surprise. Jean éclata de rire devant mon air ahuri, et je priais pour que mes joues écarlates ne se remarquent pas trop à la luminosité éthérée de notre satellite.

– Quoi ? Je pourrais comprendre, au vu de ma beauté phénoména-...

Je ne lui laissais pas le temps de finir, lui lançant ma veste à la figure.

– Tais toi et désape toi.

– Haha, tu vois ? J'en étais sûr. Déjà sous mon charme. Emmène-moi dîner avant au moins.

– Prochaine remarque je te pousse de la falaise.

– Oui chef.

Tous les deux en short de bain, nous grelottions comme des feuilles : j'avais sous-estimé la température d'octobre et, même s'il n'y avait pas de vent, la fraîcheur de la mer pouvait se faire sentir plusieurs mètres au-dessus de l'eau où nous étions perchés.

– Heu, je commençais, en claquant des dents. T'es toujours sûr de toi, Indiana Jones ? On voit même pas si y'a des rochers là dessous.

– Y'en a pas, déclara-t-il, un manque de conviction évident dans la voix.

– Jean.

– Marco.

Nous nous toisions les sourcils froncés, nos bras croisés sur nos poitrines respectives plus à cause du froid que pour se donner une contenance. De toute façon, j'étais plus grand que lui : je pourrais le jeter à l'eau s'il m'embêtait vraiment trop.

– Tu me fais confiance, ou pas ? continua mon ami d'un air excédé, ses yeux plantés dans les miens qui ressortaient gris sous la lumière de la lune.

Joli, joli, joli.

– Non.

– Mon œil.

Je sentis sa main se faufiler dans la mienne, et je réprimais un long frisson qui me parcouru de la tête aux pieds ; le dernier contact de ce genre devait remonter à des années auparavant, lorsque nous étions enfants et que je lui courais toujours après pour le rattraper.

– Tu m'as toujours suivi, déclara-t-il simplement, en resserrant ses doigts entre les miens. Ce n'est pas aujourd'hui que ça va changer.

– C'est parce que je ne veux pas que tu partes sans moi, je soufflais en retour, si bas qu'il ne m'avait probablement pas entendu.

Toujours sans me lâcher, Jean se pencha prudemment au-dessus du vide, jugeant les quelques mètres à sauter avant d'atterrir -amerrir- au milieu du calme océan qui était probablement gelé. De profil, je pouvais le voir déglutir.

– Sans regrets ? je le taquinais, en le maintenant du mieux que je pouvais de façon à ce qu'il ne tombe pas malencontreusement.

– Si tu tombes avec moi ? Aucun.

Un dernier sourire carnassier, et il m'entraîna avec lui dans le vide.

J'ai probablement hurlé -très fort- pendant la chute que je n'avais pas prévue ; le vent sifflait dans mes oreilles, striait mon torse nu et faisait claquer mes

cheveux sur la base de mon cou. Comme dans les montagnes russes, je sentais mon estomac flotter quelques instants, absorbant toute pensée qui polluait ma tête. Que c'était agréable, si on ne pensait pas à l'impact imminent.

Pieds d'abord, ma peau rencontra l'eau après quelques secondes qui me parurent durer une éternité. Froide, je m'y enfonçais sans difficulté en sentant les bulles me chatouiller la peau, pour s'échapper plus vite que moi à la surface ; tout était calme, sans bruit, et je flottais au milieu de nulle part dans cette mer austère, plus noire et sombre que le meilleur des sommeils. A un moment donné, j'avais du lâcher ma main de Jean, mais ça n'avait pas d'importance.

Nous étions dans la même eau, sous les mêmes vagues, et cela m'allait très bien.

Je perçai la surface avec une gigantesque inspiration, toussant et crachotant ; du sel avait du me rentrer dans les yeux, qui piquaient comme si je me les étais grattés après une poignée de chips au piment. Tout était calme, et les paupières plissées, je me mis à chercher du regard mon ami, prêt à lui passer une rouste.

Ce fut lui qui me trouva en premier, ou plutôt son rire cristallin qui résonnait contre la paroi de la falaise en des milliers d'échos coquebins pour venir rebondir dans mes oreilles. Je fis volte-face d'un mouvement du bras, qui m'arracha un impressionnant frisson tant l'eau était glaciale. A un mètre de moi barbotait tranquillement Jean, ses cheveux blonds qui lui collaient au visage dans un angle un peu comique ; de son index, il pointait quelque chose sur mon facies, incapable de s'arrêter de rire.

– Quoi ? je m'énervais, incapable de réprimer le sourire qui s'étirait comme une infection sur mes lèvres bleutées. T'es pas franchement mieux, niveau coupe !

– Non c'est pas ça...haha !

Il fit une brasse pour me rejoindre, s'agrippant à mon épaule d'une main pour attendre mes cheveux de l'autre. Il en décolla une gigantesque algue, qu'il posa sur son propre crâne comme une perruque. J'éclatais de rire à mon tour, le son de ma voix haché par mes claquements de dents irréguliers.

– Regarde, je suis Ariel, constata-t-il d'un air très sé-

rieux, ce qui au pour effet de redoubler mon hilarité.

– Arrête de rire ! Je pourrais te couler, homme faible.

– Oui bien sûr, on dirait plutôt une vieille sorcière là surtout, je le taquinais.

Nous restions un moment accrochés l'un à l'autre comme une bernique à son rocher, à se toiser comme pour savoir qui serait le premier à se priver de la chaleur de son ami. Ravi de remplir ce rôle, j'appuyais une main autoritaire sur le haut du crâne de Jean pour l'enfoncer sous l'eau sans prévenir, satisfait de la protestation étouffée qu'il laissa échapper avant de disparaître sous la surface.

– Quel fantastique énergumène, je soupirais devant les bulles qu'il laissait échapper. Quelques instants plus tard, sa main creva l'eau pour venir m'attraper les cheveux, et me tirer dans les profondeurs à mon tour.

Nous sommes tous les deux rentrés trempés, en maillot de bain, et les pieds écorchés par les épines de pin qui perforaient notre peau fripée.

– Si je meurs pas d'hypothermie, j'ai un rhume demain, geignit Jean, qui se frictionnait les bras dans l'entrée de la maison que nous avions rejoint fissa.

– Moins fort, je le réprimandais en chuchotant, toujours grelottant de la tête aux pieds. La faute à qui hein ?

– On serait restés moins longtemps si tu m'avais pas coulé !

– Bon on fait quoi là, on est dégoulinant et j'ai aucune envie de nettoyer notre bordel à...bientôt quatre heures du mat'.

Jean haussa les épaules.

– On laissa ça là et on remonte à poil, non ?

– Hors de question.

Un silence s'ensuivit, où nous inspections chacun notre propre état déplorable ; on n'a cependant pas eu le temps d'aller au bout de nos peines, parce que la lumière de la cuisine s'était allumée.

Un fantastique pic de stress menaçant de me perforer le foie, je jetais un coup d'œil anxieux à Jean qui, à mes côtés, semblait aussi mal à l'aise que moi. Immédiatement, on s'était mis à la recherche d'une cachette potentielle : coincés entre la cuisine et le salon, autant se précipiter loin du danger plutôt que droit dessus. Suivant apparemment le même mode de pensée qui m'était venu en tête, mon ami m'agrippa le poignet pour me tirer à sa suite. Je le suivis sans demander mon reste.

Il n'y avait pas énormément d'endroit pour se cacher et, mauvaise nouvelle, la personne qui occupait la cuisine se dirigeait désormais vers nous, ses bruits de pas sur le parquet grinçant de plus en plus près.

– Ok heu, commença à chuchoter Jean. Fais comme si c'était normal.

– Quoi ? je m'étranglais.

En un éclair, il s'assit sur le canapé en cuir comme s'il était tout sec, son dos beaucoup trop rigide pour que cela paraisse naturel ; estomaqué, je restais debout la bouche entrouverte, faisant inconsciemment mes dernières prières.

Kaya finit éventuellement par entrer dans la pièce, que Jean, moi, et mon envie de mourir occupions à quatre heures et quart du matin. Son visage toujours impassible, elle se contenta de lever un sourcil dans notre direction. Le silence était incroyablement gênant, simplement troublé par les "plocs" des gouttes qui tombaient de mon short de bain sur le sol déjà bien abîmé.

– Hey Kaya, salua Jean d'un ton plat. On peut savoir ce que tu fais debout à cette heure ?

Pour toute réponse, elle leva un énorme paquet de chips qu'elle tenait jusque là caché derrière son dos.

– Ne t'inquiète pas, ton secret est en sécurité avec nous, assura mon ami d'un air évasif, secouant une main en l'air.

– Si vous dites quoi que ce soit à qui que ce soit je vous dénonce, menaça Kaya en enfonçant une poignée de chips dans sa bouche, qu'elle mâcha pendant quelques secondes avec force de bruit.

J'échangeais un regard inquiet avec Jean, qui haussa

les épaules.

– Okay. On s'entre-couvre.

– Elle est bonne ? L'eau, demanda la petite.

– Heu...ça va, je mentis, mes poils encore dressés à cause de la chair de poule dont je ne pouvais définitivement pas me démettre. C'est la faute de Jean si on est sortis.

– Oh le fils de pute, jura Jean qui se releva immédiatement. Je du pincer mes lèvres entre elles pour réprimer un ricanement. Au moins j'suis pas un trouillard !

Ennuyée, les yeux de Kaya allaient de lui à moi, observant notre petit manège comme une mauvaise pièce de théâtre.

– Bon, nous interrompit-elle au bout d'un petit moment. Je m'en fous. Allez juste vous laver, vous puez le poisson tous les deux.

Et sur ce, elle prit congé, disparaissant dans le couloir des filles comme un fantôme sortant tout droit de mon imagination.

– Wow, siffla mon ami. Sacrée gamine.

– A demain Jean, je le saluais, excédé.

– Salut Marco.

Son ton était plus doux, et le frisson que j'éprouvais à la mention de mon nom n'avait rien à voir avec le froid glacial de l'eau encore présente sur ma peau.

Le lendemain, nous sommes retournés à la plage le matin, courbaturés, le regard de Kaya lourd de sens sur nos deux silhouettes qui désormais ne se quittaient plus.

HATE
THIS
I'LL
LOVE YOU

La plage de jour était bien plus paisible, toute la troupe de parents et d'enfants qui gazouillaient joyeusement en barbotant entre les immenses rochers orange typiques de la région de Ploumanac'h. En cette période de l'année, un peu trop froide pour recevoir du monde sur ses bancs de plage, la région était déserte et on pouvait crier autant qu'on voulait ; je m'amusais avec les jumeaux à faire la course jusqu'aux bouées, Porco et Sonia faisaient les paris, tandis que Jean et Kaya restaient assis sur la plage.

L'incident des chips semblaient les avoir rapprochés, réveillant du jour au lendemain la curiosité des plus grands, qui s'étonnaient de les voir ensemble en silence l'un à côté de l'autre. Pour ma part, je n'étais pas trop surpris : Jean n'aimait pas parler pour ne rien dire ; Kaya était donc une parfaite partenaire dans son silence respectueux, sans trop s'agiter contrairement à ses aînés qui me plaquaient contre les rochers rêches à chaque nouvelle occasion.

La mer était calme, et quand je m'allongeais en étoile pour contempler le ciel, j'avais le sentiment que si le courant m'emportait loin, très loin au large, je ne regretterais pas grand-chose de la vie que j'avais passée. Le sel collait à ma peau quand le soleil venait y taper pour la sécher, notre astre doré si rare en cette saison qui faisait fleurir tout le long de mon dos des taches de rousseur éparses ; parfois, du coin de l'œil, je voyais Jean les détailler. Ce n'était pas ce genre

de curiosité déplacée que pouvaient parfois avoir les garçons de mon lycée, faisant des remarques de tout genre dans les vestiaires au moment de sa changer, mais plus comme une étude approfondie, son regard s'attardant à un endroit plus souvent qu'à un autre. S'il y cherchait quoi que ce soit, il ne le trouverait probablement jamais, détournant ses yeux de ma peau dès qu'il se faisait prendre.

La plage de jour me permettait aussi de remarquer plus de choses à propos de lui, comme par exemple qu'il était récalcitrant à se mouiller : un peu à la manière d'un chat, il restait recroquevillé sur la plage à nous regarder nous éclabousser d'un œil austère, repoussant Connie et Sacha qui venaient lui faire un de leurs fameux "câlins mouillés" à la sortie de l'eau. Il était si différent, seul avec moi... Toujours renfermé et un peu taciturne certes, mais courageux. Il n'avait pas peur de sauter d'une falaise.

Autour de son cou, il portait une chaîne au bout de laquelle se balançait un petit médaillon doré -une croix-, qui venait frapper entre ses deux clavicules lorsqu'il se relevait, ou qu'il courait pour faire la course dans le sable avec Sonia. Je m'asseyais à côté de lui, parfois, silencieux la plupart du temps. Il ne restait jamais très longtemps, prétextant des fourmillements dans les jambes ou qu'il avait trop chaud aux pieds : je ne le poursuivais pas, mais ne le quittais pas du regard un instant.

– Marco, m'avait apostrophé Connie, perché en haut d'un rocher réchauffé par le soleil d'octobre. Viens par là une minute.

Grimpant tant bien que mal le long de la pente abrupte, le garçon me fourra à mon arrivée un petit crabe dans la main, qui gigottait vainement pour se libérer de mon emprise ; il agitait dans tous les sens ses petites pinces d'un air farouche, et je le lâchais tout en le regardant replonger dans sa mare.

– Faut pas montrer ça à Sacha, elle va vouloir le bouffer, je plaisantais, en jetant un œil à la jeune fille qui faisait un concours d'ATR avec mon père. Si petit, je suis même pas sûr que ce soit comestible.

– T'es au courant que ton énorme crush sur Jean se voit à des kilomètres à la ronde pas vrai.

Pris de cours, je fis volte-face vers Connie qui me détaillait d'un air absolument sérieux, les bras croisés

et les sourcils froncés. Je laissais échapper un soupir.

– Urgh. Du moment que lui ou son père, ou son cousin le remarquent pas...

– Alors, commença doucement le garçon, son ton prudent qui ne me disait rien qui vaille. Dis toi que ta mère m'a carrément demandé si t'avais besoin d'un coup de pouce.

– Quoi ? je m'étranglais, un profond sentiment d'humiliation qui me coupa le souffle. Mais je veux pas du tout sortir avec lui moi !

– Ok mais ça explique absolument pas the goo-goo eyes que tu lui donnes en permanence. Même moi je comprends pas comment tu peux aimer un tel rabat-joie, regarde, il se mouille même pas !

Il fit un geste vague vers la plage en contrebas, et je haussais les épaules, déconfit.

– C'est vrai que c'est probablement la dernière personne à laquelle je devais m'attacher mais-...

– Putain c'est un euphémisme ! se moqua gentiment Connie. Mon père est célibataire tu sais, si t'es si désespéré.

– Haha, tais toi ! Je suis bien avec...juste ce qu'on a.

– C'est-à-dire rien ? Désolé mais je vous vois pas passer des heures ensemble.

Là, j'avoue, ça m'a totalement vexé. Ok, Jean n'était pas le plus démonstratif des amis, mais on avait quand même des...heu...moments.

– T'en sais rien...Il aime juste pas avoir du monde autour, c'est tout. Il est vraiment gentil avec moi quand vous êtes pas là.

Je faillis tomber du rocher tellement la réaction du garçon fut inattendue : il frappa dans ses mains avec un énorme bruit, il cria presque :

– Mais alors là ça change tout !

– Chuuuut je lui intimais, écarlate. Tu veux ma mort ou quoi ?

– Nan mais mec essaie d'avoir plus de moments seul

avec lui s'il en raffole tellement ! Qu'est-ce que tu fous à me parler alors que, j'sais pas, tout ce qu'il attend c'est que tu le traînes dans un buisson pas loin pour que-...

– Il se passe quoi là-haut !? nous cria Arthur, une épuisette à la main.

Je voulais me jeter dans l'eau en contrebas, priant pour que le père des jumeaux n'ait rien entendu.

– Rien ! je bégayais en fusillant Connie du regard. Votre fils vient juste de se faire pincer la teub par un crabe.

– C'est pas vrai ! protesta le concerné, qui a ton tour vira au rouge cramoisi.

L'homme à l'épuisette éclata de rire, et je laissais échapper un profond soupir de soulagement ; ce bref moment de paix ne dura qu'un instant, avant de me retrouver avec un crabe glissé dans le maillot de bain. Parfois, je remerciais le ciel de ne pas vivre en permanence avec la famille Braus.

A peine descendu de mon rocher, Jean m'attendait en bas, bien droit sur ses pieds. Connie m'asséna un coup de coude joueur dans les côtes ainsi qu'un petit sourire, et contourna mon ami sans un mot de plus.

– Vous faisiez quoi ? demanda le jeune homme une fois le garçon parti, déjà en train de se jeter à l'eau en beuglant à la suite de Porco.

– On parlait juste, je me justifiais, un peu mal à l'aise qu'il ait été le sujet de la discussion en question ; les rochers sur ma plante de pied me faisaient mal aux talons, et je me balançais d'une jambe à l'autre pour soulager ma douleur.

– Je veux aller nager, déclara-t-il simplement, en me fixant d'un regard insistant.

– J'arrive, je répondis immédiatement, presque par réflexe.

Essaie d'avoir plus de moments seul avec lui s'il en raffole tellement !

L'eau était, sans grande surprise, glaciale : transparente comme dans les pubs de parfum, elle faisait crier de douleur chaque pore de ma peau exposée,

que je poussais à bout en entrant sans arrière-pensée dans l'étendue froide de la mer. Les vaguelettes me léchaient les côtes, et je sautais d'un coup d'un seul la tête la première, ennuyé de ce mal être long qui pouvait facilement être évité.

Frigorifié, j'attendais que Jean me rejoigne.

– Aller quoi, elle est pas si froide, je l'encourageais, en faisant quelques brasses. Une fois qu'on est dedans elle est bonne, j't'assure !

Il me dévisagea comme si j'étais un alien, ses bras fins pressés le long de son torse maigrelet.

– C'est un enfer pour les couilles j'ai l'impression qu'elles se retroussent sur elles même, maugréa t il avant de se jeter à l'eau dans une grande expiration. Bordel c'est froiiiiid !

– Trouillard, je le taquinais.

Il m'aspergea le visage d'un revers de bras.

Rapidement acclimaté à l'eau, il me pointa une bouée qui flottait au loin, la plus éloignée de la berge où je n'avais pas encore osé m'aventurer.

– On nage jusqu'ici ? Le dernier arrivé doit rentrer pieds nus !

Et profitant de ma légère hésitation, il prit appui sur ma tête pour se propulser, manquant au passage de me noyer vers d'obscures profondeurs. Toussant et crachotant, je ravalais mon insulte en même temps que mes hoquets.

Jean avait un talent que je ne suspectais pas à la nage : ses bras fins cherchaient l'eau loin devant, et sa carrure légère l'aidait à glisser dans l'eau à la manière des loutres, faisant fi des vagues qui troublaient sa course. Je le talonnais, si proche que je pouvais entendre chacune de ses respirations régulières avant qu'il ne reprenne son crawl ; mes épaules restaient courbaturées de notre escapade à la falaise, et je savais que je ne pouvais pas avoir l'avantage cette fois-ci. Encore une fois, j'étais derrière, mais tout de même bon perdant.

– Gagné ! s'exclama mon ami en tapotant la bouée canari du plat de sa main, faisant raisonner le plastique d'un plock un peu comique.

A bout de souffle, je le rejoignis quelques secondes plus tard, m'agrippant à la chaîne métallique qui retenait l'énorme objet enchaîné au fond de l'eau.

– Triche..., j'articulais, entre deux inspirations désespérées. T'as...tu m'as...

– Je sais, me coupa-t-il, en m'adressant un sourire prétentieux. On s'en fout, je rentrerais pieds nus quand même, en soutient.

– C'est idiot.

– Je sais, il répéta.

Nous avons passé la nage du retour à un rythme tranquille, préférant la brasse au crawl que, de toute façon, mes épaules n'auraient pas supporté.

Perché sur un rocher qui dépassait de l'eau, caché de la vue des autres sauf de la mienne, Jean fixait l'horizon à quelques mètres de moi, son air concentré qui donnait à son profil les traits anguleux que je ne découvrais que cet été ; il avait été rondouillet tout son enfance mais, aujourd'hui, son dos aux omoplates saillantes et aux vertèbres qu'on pouvait compter à vue témoignaient de l'adolescent qu'il était devenu, comme un papillon qui doucement sortait de sa chrysalide.

Entre limace et créature ailée affublée de mille couleurs, la transformation était morbide et presque difforme mais, plié en deux comme un pisteur aux aguets, Jean rendait le macabre si harmonieux.

Sous mes pieds, les rochers plats étaient criblés de petits pics qui me perforaient la peau, mais je m'en fichais, tant la vue du jeune homme ainsi immobile m'était agréable.

– Jean, je l'appelais. Il va falloir rentrer.

– J'ai pas envie, souffla t il, si bas que si l'eau s'était écrasée un peu plus fort sur la berge, je ne l'aurais pas entendu.

Je l'attendais, debout, sans bouger. Il se redressa et se tourna vers moi sans me regarder dans les yeux, son regard rivé sur un point lointain que je serais bien incapable de nommer. Après un petit moment d'immobilité, il se laissa tomber à l'eau, dérivant près de

mon rocher qu'il escalada en silence.

Ses yeux se baissèrent sur ses pieds, avant qu'il ne se stoppe juste devant moi ; je pouvais voir les reflets dorés que le soleil projetait paresseusement sur ses cheveux, qui commençaient un peu à boucler à cause de l'air marin.

– Jean, je répétais, parce qu'il n'y avait rien d'autre à dire qu'il ne sache pas déjà. Je craignais de sonner comme un éperdu désespéré, mais mon ton était surprenamment calme, contrôlé ; quand il s'agissait de lui, alors il n'y avait plus de place pour le doute.

A la manière d'un chat, il me poussa légèrement du bout de son front, venant décaler mon bras gauche pour le laisser passer derrière mon dos. L'espace d'un instant, j'ai cru qu'il allait repartir vers la berge, et me laisser en tête à tête avec ma déception. Mais il revint de nouveau devant moi, en quelques enjambées son regard toujours sur le bout de ses orteils.

Et je lui laissais tout le temps qu'il fallait : il s'éloigna à nouveau, marchant vers la mer à quelques mètres, revint pour me donner une pichenette silencieuse sur la joue, repartit faire un ricochet, et finalement se stabilisa devant moi, le regard droit mais légèrement vacillant.

Je croisais ses yeux gentiment, et l'interrogeait d'un simple haussement de sourcils.

– A-arrête ça, balbutia t il entre ses dents, agitant nerveusement ses doigts qui reposaient le long de ses flans inertes.

– Arrêter quoi ? je demandais, réellement confus.

– Bon, tais-toi.

Il releva une de ses mains au niveau de mes yeux, qui se posa fermement sur mes paupières. Sympa, de me condamner aux ténèbres alors que j'avais devant moi le garçon qui brillait plus que le soleil lui-même.

Doucement, je le sentis se hisser sur la pointe des pieds, et bientôt, sa respiration irrégulière vint me chatouiller les lèvres : il était nerveux, probablement bien plus qu'en face d'une falaise de plusieurs mètres qu'il pouvait sauter sans hésitation.

Il serait mentir que de dire que je n'étais pas sur le

point de me liquéfier sur place, et je sentais presque mes genoux faiblir et mon cœur tambouriner comme dans un marathon contre ma cage thoracique. Il fallait prendre son temps, Marco. *Prendre. Son. Temps.*

Le jour viendrait peut-être où je le verrais, moi aussi, fondre comme je me permettais je le faire.

Doucement, Jean réduisit l'espace entre nos visages, et je ne sentais plus sa respiration au goût de dentifrice à la menthe le long de mes lèvres -il retenait son souffle-. Mais finalement, oh, finalement, il s'autorisa à m'embrasser.

Ce n'était pas vraiment un baiser à proprement parler, mais plutôt une exploration, sa bouche frôlant à peine la mienne dans une tentative désespérée qui allait tant à l'encontre de ses principes. Pour lui, c'était comme voler un pot de Nutella, jouer à la DS sous un oreiller, ou sauter d'une falaise. Pour moi, c'était ce pourquoi je le suivais.

Je pensais qu'il allait en rester là, et me préparais presque à m'excuser en cherchant mes mots dans le bazar confus qu'était désormais mon esprit ; or, il revint à mes lèvres, un peu plus insistant, un peu plus curieux.

Une fois. Deux fois, sa main quitta mes yeux. Trois fois, je me permis de presser le bout de mes doigts au bas de son dos, le sentant frissonner du bout de ma peau.

Il n'y avait plus que le bruit de la mer qui coulait chacune de mes pensées à pic en les empêchant de faire surface, et le picotement douloureux des cruels rochers ; ils labouraient mes plantes de pied, faisant remonter la douleur jusque dans mes genoux, mais, même lorsqu'ils se pressèrent contre mon dos, ils étaient vraiment le cadet de mes soucis.

Je vais recueillir le fruit de ma prière, avait un jour dit Roméo, ainsi vos lèvres aurons purifié les miennes de leurs péchés.

Jean avait encore un goût de sel, probablement récolté après notre compétition de nage qui me paraissait si lointaine désormais.

Alors mes lèvres doivent avoir pris le péché dont elles ont déchargé les vôtres , lui avait répondu Juliette.

Ses mains autour de mes épaules m'enlaçaient comme un petit enfant, qui chercherait un peu de réconfort sans savoir trop comment faire. Il en voudrait bien, mais il n'en a jamais eu.

Pris le péché de mes lèvres ! Ô faute doucement punie ! Rendez-moi mon péché.

Et patiemment, j'assouplissais de mes pouces son cou rigide d'adrénaline, ses épaules lourdes de culpabilité, et tentait de laver de la surface de sa peau les frissons glacés qui le faisaient tressaillir.

– Vous donnez des baisers avec méthode, je soufflais lorsque qu'il me laissa enfin respirer, volant sans aucune honte la réplique de la jolie Juliette.

Il leva ses yeux vers moi, et il était sur le point de pleurer. Doucement, je me détachais du rocher sur lequel il m'avait plus ou moins poussé, pressant à nouveau mes lèvres sur son front poisseux d'eau de mer.

– Ça va, je le rassurais, en laissant sa tête reposer sur mon épaule. Ça va.

Je sentis le bout de ses doigts courir le long de mon dos écorché, ce qui me soutira un nouveau frisson qui n'était absolument pas lié au froid.

– Je t'ai fait mal, constata-t-il d'une voix coupable, étouffée contre ma clavicule. Excuse-moi.

– C'est bon, je répétais sur le même ton. L'expérience valait le coup.

– L'expérience ? répéta Jean en se détachant subitement de moi, les sourcils froncés.

– ...quoi, tu...t'étais... ?

Devant ma confusion, le garçon se radoucis un peu, et il renifla en me poussant à nouveau contre le rocher de son index.

– Six ans, c'est un peu long pour juste une expérience, non ?

– Depuis quand ? je demandais dans un souffle, mes yeux rivés sur lui.

– Quand je t'ai vu au musée, continua-t-il en détournant le regard, J'ai compris un truc. Je me suis dit : *Lui.*

C'est lui. Je crois que je...fin, que j'étais pas conscient de tout ça à l'époque, mais je savais que si c'était quelqu'un, c'était toi. Puis ta façon de te comporter avec les gens, toujours trop gentil. Ça m'énerve, parce que je croyais que t'étais juste normal, et je voulais pas que tu sois comme tout le monde quand t'étais avec moi.

– Si ça peut te rassurer, dès que t'es dans le coin, je-...

Il ne me laissa pas franchement le temps de finir, le reste de ma phrase à peine murmuré contre ses lèvres.

De retour sur la plage, après une épopée douloureuse au travers des rochers, on a prétendu s'être fait emporter un peu trop loin par le courant ; j'ignorais le regard appuyé que Connie me lança, et restais à bonne distance de Jean pendant tout le reste du chemin du retour.

Nous avions fait comme si de rien était, lui qui fermait la marche de nombreux mètres derrière moi.

Pieds nus, nous avons rapidement été distancés par le reste de la troupe et, toujours en silence, on a marché tous les deux le long des chemins biscornus du village.

≈

La vie était compliquée, quand on aimait la chaleur mais qu'on ne pouvait pas supporter le soleil.

Quand j'étais petit, et que mon papi n'avait pas encore été diagnostiqué cancéreux, je pouvais sortir tous les jours avec un peu de crème solaire, courir avec les autres enfants pendant les barbecues ou faire une sieste dans le hamac avec Hitch et sa grande sœur. Les étés avec elle me restaient comme gorgés de soleil, mon corps suintant de sueur qui se prélassait dans une chaleur confortable d'août. Au fil du temps...ma peau s'est recouverte de ces petites taches de rousseur, de plus en plus nombreuses et, mis à nu devant un dermatologue qui m'a inspecté de la tête au pied, on a annoncé à la mère :

– Votre fils doit vraiment faire attention, pour qu'il ne développe pas de mélanomes suspects portant des cellules cancéreuses.

Et *pfuit*, adieu la liberté. Sonia et papa allaient à la plage, pendant que je jouais à cartes sur la table de

la cuisine avec maman. J'avais de la chance, la Normandie était un pays froid mais, à chaque vacance en France, c'était comme si on m'arrachait mon soleil, une part de mon identité. Je me disais que, définitivement, j'étais fait pour vivre en me prélassant à l'extérieur comme un de ces reptiles à sang froid que j'affectionnais tant.

Alors je m'étais mis à lire, écrire, à oublier et à enterrer l'enthousiaste Marco idéaliste que j'étais ; je devais me résigner, après tout. Même si je désirais très fort quelque chose, cela ne signifiait pas forcément que je l'aurais plus vite. Tout seul, j'ai appris la patience quand je pleurais devant un devoir que je n'arrivais pas à faire, l'altruisme quand cette fille sympathique lorgnait sur mes biscuits au riz soufflé, ou l'importance de me montrer démonstratif après la naissance de Sonia.

Tout le temps, les gens assumaient que j'étais venu au monde parfait et juste, ne m'attribuant aucun mérite. Ils pensaient que des compliments sur ma maturité me rendaient heureux. Faux.

Je n'étais pas un adulte, ni un psychologue ; j'étais un garçon qui criait trop fort quand il mourrait dans un jeu vidéo, qui entassait tout son linge sale sous son lit, qui volait des plots de chantier avec ses potes une fois la nuit tombée, qui pouvait même être jaloux des pompes stylées du voisin.

A leurs yeux, s'ils venaient un jour à me voir réellement tel que j'étais, je deviendrais un imposteur ou un hypocrite. Il fallait tenir l'illusion.

Jean outrepassait cette règle, parce qu'il n'y avait jamais eu l'illusion. Je pouvais presque me reconnaître dans ses défauts les plus profonds, qu'il cachait tout comme moi au public sous un masque de supériorité et d'arrogance ; si différent de ma gentillesse douce sous laquelle je voulais enterrer tout ce qui était laid, c'était pourtant le même principe.

Il disait souvent que j'étais encore plus fourbe que lui, parce qu'en me regardant, personne ne pouvait suspecter ma nature insolente et effrontée. Jamais je ne l'ai contredit.

Avec lui, même les journées à l'intérieur passaient en un éclair : la pluie tombait sans s'arrêter, emplissant la vaste bibliothèque des "plocs" réguliers des gouttes d'eau qui venaient s'écraser sur la vitre ; je n'y prê-

tais pas trop attention, concentré sur les conseils de Jean qui tentait tant bien que mal de m'enseigner la Gymnopédie numéro un de Satie. Très honnêtement, je me sentais bien incapable de reproduire un tel son avec mes doigts rigides et tendus. Ma demande était plus un prétexte pour le regarder jouer, toujours aussi agile, toujours aussi fin, toujours aussi gracieux.

Je pensais que notre baiser à la plage allait provoquer une sorte de basculement, une distance qu'il poserait entre nous par peur : je n'en avais pas dormi de la nuit, mais rien n'avait drastiquement changé.

Enfin, s'il était normal pour *juste un ami* d'embrasser son pote entre deux étagères quand on était sûr qu'il n'y avait personne autour. Mais passons.

Avec reformulation, cela donnait : rien n'avait drastiquement changé, sauf notre proximité physique en privé.

– Tu veux faire quoi plus tard, toi ? m'avait-il demandé, concentré sur sa pile de carte qu'il dressait sur la table.

Toujours le nez dans mon livre, je répondis distraitement :

– J'sais pas. J'étais parti dans les sciences l'année dernière, mais là je penche plus pour de la politique. Disons ministre ?

– Ministre de quoi ?

– Culture, je pense.

– Je te vois bien animateur télé...Genre Cyril Hanouana, dans l'émission touche pas à mon poste...

Je relevais les yeux du paragraphe que je lisais, un air probablement fort outré sur le visage.

– Jean ! C'est horrible, je le prends super mal ! Samuel Etienne pour Questions Pour Un Champion, ok, j'admets, mais l'autre là ??

Moqueur, Jean s'esclaffa avant de donner une pichenette dans les fondations de sa tour, qui s'effondra dans un beau bruit.

– Je rigole. Je t'imagine dans un métier costard-cravate par contre, obligé. Bien coincé en direct, et avec

un beau drama hors-champ. »

– Sympa.

Un peu vexé, je laissais le blanc s'étirer, bien conscient du regard de mon ami qui détaillait chaque minuscule mouvement de doigt que je faisais pour tourner la page ; incapable de me concentrer, je repris la parole après avoir lu trois fois le même paragraphe :

– Et toi ? Une idée en tête, pour le futur ?

Jean déglutis. Touché. C'était un peu méchant, mais même si l'embêter légèrement était la fonction première de ma remarque, une partie de moi était réellement curieuse d'entendre sa réponse.

– Moi... ? répéta-t-il, incertain, son genou s'agitant nerveusement sous la table. J'en sais trop rien. J'ai jamais franchement été bon à l'école, je vais voir où la vie me mène, je suppose.

Il avait l'air un peu honteux, les dents serrées et ses yeux fuyants qui esquivaient les miens.

– T'es quand même intelligent, je remarquais. Tu as bien un an d'avance...

– Ça n'a rien à voir, grommela-t-il, comme si il essayait de se convaincre lui-même. Les maths, c'est nul. L'anglais, c'est nul. La SES, je sais même pas pourquoi j'ai pris la spé...

Je sifflais entre mes dents.

– Y'a un truc que t'aimes faire au lycée en fait ?

– C'est pas une question d'aimer ou pas : on m'a dit d'y aller, alors j'y vais.

– Pourquoi ? j'insistais.

J'en connaissais des tonnes, des gens dans le genre. Taciturnes au quotidien, ils étaient les pitres de la classe aux bulletins presque comiques ; j'avais été ami pendant un moment avec l'un d'entre eux, Bertolt Hoover. Il avait commencé par des études en voie générale, avant de se trouver une passion pour l'automobile : dès lors, il s'est sérieusement concentré sur son travail en voie pro, et était désormais un des types les plus cools et sympathiques que je connaisse.

– Parce que c’est ça ou l’armée, ma mère ne me laisse pas le choix, s’énerva-t-il, un peu plus contre moi que contre la situation. Parce que c’est comme ça depuis que je suis né, et c’est comme ça que je ferais ma vie, et c’est comme ça que je mourrais aussi. Proprement.

Je serrais les lèvres, ravalant la pointe de colère qui avait jailli de mon cœur pour remonter dans ma trachée, telle une lame blanche qui n’avait rien à voir avec la brûlure de la haine. Je l’aimais. Je l’aimais. Je l’aimais. Et je détestais ce qu’on voulait le faire devenir.

– Je vois, je dis simplement, en me laissant retomber contre le siège du fauteuil où je m’étais légèrement penché en avant. C’est ta vie, t’en fais ce que tu veux. Ou pas d’ailleurs.

– Je veux pas de pitié, soupira-t-il, son ton un peu plus las que houleux cette fois-ci.

– Ce que je ressens envers toi n’a rien à voir avec la pitié.

Silence. Nos yeux se rencontrèrent, et je dus lutter pour ne pas détourner mon regard.

– Je ne veux juste pas m’ennuyer quand je te retrouverais encore et encore.

– Egoïste.

– Tu sais bien que non.

Jean souffla un petit rire par son nez, se passant une main dans les cheveux d’un air tourmenté ; on aurait dit un personnage de tragédie, un peu mal joué par manque d’habitude.

– Je veux...garder ce qu’on a parce que c’est la seule liberté qu’il me reste, murmura-t-il tout bas. Parce que t’es le seul choix que j’ai jamais fait de mon propre chef. Et parce que t’es le seul à me laisser partir.

Je t’aime.

– Merci, termina le garçon, ne laissant pour seul son plus que le doux tapotement des gouttes de pluie contre la baie vitrée.

– C’est un peu l’inverse pour moi, je confiais, après un petit moment de silence.

Mes membres engourdis par le stress et l’immobilité, je me levais de mon fauteuil confortable pour me tenir devant la fenêtre, à regarder au loin l’océan se retirer vers la ligne d’horizon si grise et triste. Je voulais que le monde disparaisse, sauf cette pièce et cette vue ; c’était tout ce qui me fallait.

– Peu importe le nombre de fois où je me jure de ne plus te suivre, d’enfin me laisser le droit de vivre, ça se termine toujours de la même façon, bien que je sois né dans une famille où on me laisse pratiquement tout faire : je finis par m’échouer à cause de toi.

– Sympa, ironisa Jean, brisant mon discours que je voulais émouvant.

Je lui jetais un regard sévère, et il m’envoya un baiser du bout de ses doigts. Je soupirais, me maudissant de l’intérieur de m’attacher à un idiot pareil. Apparemment plus relaxé, mon ami se leva pour jeter lui aussi un œil à l’extérieur, ses épaules anguleuses se penchant légèrement vers la fenêtre si ronde.

Produit artificiel d’une société normalisée, il n’avait rien d’une œuvre d’art dans la forme, et pourtant... plus je le connaissais, plus il apparaissait comme un tableau unique, rajoutant en tout sens des coups de pinceaux dont il était le seul maître. Pourquoi gâcher un tel talent ?

– Tu me fixes, m’informa Jean d’un air détaché, ses yeux toujours rivés sur l’horizon taciturne.

– Oui, j’admettais, sans pour autant détacher mon regard.

Quand il m’embrassait, c’était derrière une porte fermée à clef, contre le mur de la laverie, tiré dans le coin sombre d’un placard ou derrière les vélos du garage ; jamais vraiment au grand jour, jamais quand quelqu’un était là, et je comprenais, je respectais. Grands Dieux, j’allais quand même pas dire non.

C’était aussi souvent court, rude, et même si nous finissions la moitié du temps à demi asphyxiés avec le cerveau en compote, (je ne compte plus le nombre de fois où j’ai du croiser subtilement les jambes au repas après une séance de “je vais l’aider en cuisine, il prend beaucoup de temps” un peu trop intense,) il ne voulait pas y penser, en faisant en sorte que mes lèvres lui fassent oublier les siennes l’espace d’un

instant. Je l'accompagnais du mieux que je pouvais dans la culpabilité qui devait le ronger dans ces moments-là, essayant de délier les nœuds de son cœur d'une légère pression du pouce à l'arrière de son cou, ou de le laisser reposer sa tête sur mon épaule quand parfois il sentait les larmes monter.

Il n'a jamais pleuré, mais oh, il le voulait. Je ne pouvais que l'enlacer.

L'eau tombait toujours au dehors, et Jean avait retrouvé mes yeux des siens ; je lui souris.

Il posa une paume sur mes lèvres, embrassant ensuite doucement le dos de ses jointures tout en laissant nos nez se frôler. Il ne s'écarta pas quand il sentit le bout de mes doigts remonter de son coude à son poignet, me laissant entrelacer nos mains pour laisser nos visages respectifs libres de tout interdit.

Bas les masque, comme on disait au théâtre.

Cette fois-ci, c'était moi qui initiais sans me presser, frôlant à peine le coin de sa mâchoire de l'extrémité de mes lèvres curieuses, contre lesquelles je pouvais presque le sentir frissonner. En absence de refus, je continuais prudemment mon exploration sous le lobe de son oreille où je laissais un premier baiser. Il retint son souffle, serrant un peu plus fort mes doigts toujours entrelacés avec les siens.

– Cologne, je remarquais nonchalamment, le parfum du jeune homme me chatouillant les narines alors que je descendais le long de son cou.

– Clébard, répliqua Jean, échouant lamentablement son reproche grognon à cause de sa gorge serrée.

Je soufflais par le nez un petit rire moqueur, levant ma main libre à l'arrière de son polo bleu marine pour le pousser dans une embrassade bourrue.

– T'as ruiné le truc.

– Quel dommage, ironisa-t-il, en levant les yeux au ciel. Il perdit cependant bien vite son petit air supérieur quand je plaçais un second baiser un peu sous son col, le faisant sursauter légèrement. Oh.

J'ai eu le droit de l'embrasser là trois fois de plus avant qu'il ne me repousse loin de son visage écarlate, prétextant qu'il avait subitement vachement envie

de jouer du piano. Il avait apparemment oublié Satie, me laissant tout seul près de la fenêtre tandis qu'il s'éloignait en marmonnant dans sa barbe des propos inintelligibles ; sur mon visage, je pouvais presque sentir mon sourire affectueux ramper à mes lèvres, qui portaient encore le goût du parfum de Jean.

Les jours de pluie, c'était pas si mal.

≈

Cela faisait un peu plus d'une semaine que ma famille et moi étions en vacances chez les Braus, et dans cette maisonnée toute dédiée à l'art, je renaisais à la moindre occasion.

Au creux des vagues, je retrouvais la mélodie d'une symphonie inconnue, les esquisses géométriques d'une nature impétueuse qui doucement s'infiltrait dans ma tête. Je dévorais les livres de la bibliothèque, un bel assortiment de piles qui s'entassaient au pied du lit que je partageais avec Connie ; de Camus à Verlaine, j'avais l'impression d'être passé à côté de ma vie en gâchant mes soirées devant un ordinateur ; mon téléphone n'avait d'ailleurs plus de batterie depuis deux jours, prenant honteusement la poussière sur ma table de chevet.

Et quand je ne lisais pas, je suivais Jean dans ses escapades.

Nous avons élu domicile dans la petite cabane près de la mer au poste de radio cassé, à manger des churros et apprendre des pièces de théâtre tirées de vieux bouquins qui sentaient bon le papier sec. Je ramenaï parfois les chichis, et mon ami avait un jour remarqué que c'était la bouffe de la plage par excellence parce que, s'il y avait du sable dessus, personne ne le remarquait car ça avait la même texture que le sucre.

Ce jour-là, il était en train de regarder l'horizon agité par la météo capricieuse ; quand le vent passait sur l'eau et caressait sa surface d'une douce bourrasque, on pouvait voir le creux des vagues frissonner. Je m'amusais à compter le long de son dos courbé le nombre de vertèbres qui ressortaient ainsi, la tête posée sur le t-shirt qu'il m'avait passé pour faire office de coussin à ma sieste. Une mouette hurla au loin.

– Jean., je l'appelais, en me redressant sur mon coude. Qu'est-ce que tu fais ?

Sans se détourner de la balustrade, il me répondit d'une voix distante :

– Je prie.

Je savais qu'il était un fervent catholique, mais pas au point d'intégrer les valeurs du christianisme à fond. Or, même s'il lui arrivait de les transgresser, je voyais bien qu'il en souffrait, alors je ne le questionnais pas trop à ce sujet. Sa vie intérieure avait toujours été un mystère pour moi, et je me contentais de l'épauler du mieux que je le pouvais, en lui offrant une distance qu'il était pourtant le premier à briser.

– Pourquoi ? je lui demandais quand même, la question sautant de ma langue comme une fourberie incontrôlée.

Jean haussa simplement les épaules, se laissant glisser en position assise pour ramener ses genoux sur son torse. Le silence se fit pendant de longues secondes, uniquement troublé par le hurlement du vent entre les planches de bois mouillées de la cabane et le volume très bas de la radio.

– Parce que je t'aime.

Mon cœur se serra un peu, mais c'était une bonne douleur. Il m'aimait.

– Depuis le musée. C'est long pour se repentir.

Je voulais me frapper, parfois. Mais j'étais réellement curieux : jusqu'où sa douleur s'étendait elle ? Souffrait-il autant que moi ?

– Tais toi, grogna le garçon dans un souffle.

– Je n'ai jamais voulu personne d'autre tu sais.

Un autre moment de silence. Une feuille s'envola au dehors, et les pages de mon livre se tournèrent toutes seules.

Jean finit par se relever, marchant vers mon corps allongé pour venir s'arrêter en face de moi, me dévisageant de haut pendant plusieurs secondes. Je regardais toujours au loin, les yeux rivés vers une vieille boîte de conserve qui traînait là.

D'un mouvement du pied, il poussa mon flan nu de son talon pour me faire rouler sur le dos, et je n'apposais

aucune résistance quand il vint se blottir contre mon côté gauche, venant enrouler sa jambe opposée avec la mienne dans ce qui s'apparentait à une prise de catch.

– Il en est comme de ces beaux songes qui ne vous laissent au réveil que le déplaisir de les avoir crus, récita le garçon contre mon épaule, ses yeux verts cherchant les miens pour venir s'y planter cruellement.

– Antigone, c'était l'œuvre de laquelle la réplique était tirée. Je ne regretterais jamais rien, même quand tu partiras.

– Je partirais pas.

– Si, je sais que tu partiras.

– Mais je reviens toujours.

– Et le fait que tu reviennes a pour seul effet de me projeter au ledit moment de ton départ. Même si je t'absorbais sous mon épiderme, ce serait pas assez.

Jean ricana un peu, le doux bourdonnement de son rire qui résonnait contre mes côtes.

– Pas moyen de fusionner, désolé. Puis Dieu merci, ta vie a l'air d'être un ennui total, plutôt mourir que de la voir par tes yeux.

– Au moins j'ai le droit de vivre.

Cela eu pour effet de le faire taire un moment ; je n'étais pas méchant, j'étais même patient. On avait conclu un accord, celui d'être totalement honnête l'un envers l'autre, de dire le fond de nos pensées si nécessaires. Je venais de faire un simple constat, qu'on savait aussi bien que l'autre.

– Je t'aime, j'avais l'impression de l'avoir déjà dit des millions de fois, alors que c'était la première. Je l'avais prononcé comme une excuse.

– Si seulement ça suffisait.

Je voulais me détourner de lui, parce que comme d'habitude, il me faisait mal. Avec ses mots, son comportement, ses ongles qui s'étaient entre temps enfoncés au niveau de ma taille pour me maintenir en place.

– Marco, me rappela-t-il dans un murmure, tapotant

la base de mon cou de son index pour me faire le regarder.

– Marco.

Aimer Jean était comme se retrouver piégé dans une vieille chanson de classique : les notes se répétaient dans un ordre harmonieux, qui me ballotaient en tous sens et me faisaient tomber de haut, mais la chute, bien que l'impact soit rude, était si aérienne et agréable que j'étais prêt à y rester danser du début jusqu'à à la fin. J'étais peut-être seulement égoïste, ou avec un peu de chance, Jean s'y enfermait lui aussi, tout autant inconscient que moi.

Subtil, ce n'était pas une piscine infinie de sentiment dans laquelle je m'enfonçais vulgairement, mais plutôt une sensation personnelle qui semblait tisser chacun de mes nerfs, qui s'entremêlait jusque sous mes ongles pour démanger précisément lors d'inattendues rencontres. Il ne me brûlait pas vif comme dans les films, c'était bien plus subtil que ça. La douleur de l'absence me lançait en permanence, chaque pore de ma peau habitué à cette douleur dont je ne prenais conscience qu'après son départ.

Jean, toujours, me manquait.

– J'espère que tu m'aimes doucement. Que tu te sens paisible, quand tu me regardes, je lui murmurais, en laissant descendre sa main tout le long de mon échine sans faire quoi que ce soit pour l'arrêter.

– Je t'aime tellement que dès que tu es près de moi, je veux m'arracher le cœur et tomber à genoux.

– Tu es nul. Brillant, mais nul.

– Hey, là t'es pas sympa.

– Je le pense vraiment.

– Hm hm.

Et sans m'embrasser, il s'est levé pour me laisser seul, retournant à la mer comme il l'a toujours fait.



– Tu fais du basket, Marco ? m'avait demandé Porco un matin, ses genoux écorchés témoins de son activité sportive déjà impressionnante pour cette heure où même mes parents dormaient.

Lui et moi étions les deux seules personnes levées avant huit heures, quand le jardin peu entretenu était encore à peine éclairé par les premières lueurs du jour ; la rosée ne s'était pas encore évaporée de l'herbe grasse, et je regardais le cousin de Jean lancer le ballon de basket sur le mur pendant que je cuisinai nos crêpes. Il n'était jamais très loquace, mais il était de bonne compagnie, toujours à chercher mon attention par divers moyens plus ou moins originaux.

– C'est marrant que tu me demandes ça, je suis justement en train d'en faire au lycée, je remarquais en déposant sur mes genoux l'assiette de nos deux crêpes fourrées à la confiture de fraise, que le petit garçon attrapa avec grand soin de ses mains couvertes de crasse.

– Trop bien. Nous on fait du foot, je trouve ça nul. Jean adore ça, il veut tout le temps en faire avec moi, mais je suis sûr qu'il insiste juste pour pouvoir m'envoyer le ballon dans la tête !

– Oh mon pauvre !

J'essayais de réprimer un rire qui menaçait de

s'échapper de mes lèvres mais, devant l'air dépité de Porco, la tâche était plus ardue que prévu. Je pris à mon tour une bouchée de mon petit déjeuner, les yeux rivés vers le ciel qui commençait à se teinter de rose ; j'ai toujours préféré les levers de soleil aux couchers, parce qu'on ne prend jamais le temps d'en profiter : il est toujours le temps d'aller au lycée, de manger sa collation, de s'habiller, d'aller faire une course...

Je rêve de matins où je pourrais juste m'allonger dans l'herbe, à regarder les nuages. C'est une de ces choses simples, qui pourrait faire de ma vie un bonheur tranquille.

– Bonjour les enfants ! Hé bien, vous voilà bien matinaux...

Je fis volte-face pour trouver monsieur Kirstein adossé à l'embrasement de la baie vitrée, nous observant d'un air doux dans son pyjama rayé qui semblait sortir tout droit du dix-neuvième siècle.

– Salut tonton !

Porco accouru lui fait un câlin, laissant sur la joue de l'homme potelé une trace de confiture là où ses doigts l'avaient touché ; je souris de nouveau à la vue, saluant le nouvel arrivant d'un signe de tête poli.

– Vous vous levez tôt, vous aussi, je remarquais, me levant de ma balançoire pour lui serrer la main. Vous voulez une crêpe ? J'ai pas encore éteint la Krampouz.

– C'est bon, c'est gentil de proposer, me remercia-t-il en suivant son neveu du regard, qui avait entre-temps repris son ballon pour le balancer sur la table de ping pong sans raison valable. Tu sais, tu peux me tutoyer, ça fait longtemps qu'on se connaît.

– Ah mais c'est vrai ! Depuis que j'ai...je sais plus, six ans ?

François hocha la tête, s'asseyant à son tour sur le rebord de la terrasse pour sortir une cigarette ; il avait les mêmes manières que Jean, avec son dos courbé aux allures de chat.

– On te l'a jamais dit, mais t'étais un sacré petit bonhomme...Toi et Jean, vous vous mettiez toujours dans des situations pas possible, c'était vraiment compliqué de tout expliquer à sa mère une fois tirés d'affaire.

Je déglutis silencieusement, gêné ; je me sentais tellement libre avec lui que, parfois, il était difficile de penser aux conséquences. A vrai dire, je ne devais même pas m'étonner : à chaque retour de vacances, après une semaine ou deux passées à l'école, je me maudissais d'avoir été aussi imprudent et naïf. Je passais à autre chose, j'avais presque honte de m'être laissé embarquer dans de telles histoires.

Mais je ne regrettais jamais.

– Je suis désolé.

C'était la seule chose qu'il me restait à dire, même si au fond de ma gorge s'entassait tellement de nouveautés pas si récentes que je voulais lui révéler sur ce fils qu'il connaissait à peine. Un soir, où nous jouions au ping-pong, Jean m'avait confié que son père était quelqu'un de vraiment bien, mais qu'il n'avait jamais réellement fait d'effort pour l'écouter ou l'élever. C'était le travail d'une mère, qu'elle non plus ne remplissait pas.

Alors il me parlait.

François balaya mes excuses d'un revers de main, l'odeur de la fumée de sa cigarette qui me fit froncer le nez.

– Penses-tu. Je préfère le voir comme ça que renfermé et taciturne, comme il l'est toujours à la maison. Mais...

Nouvelle bouffée de fumée, qui finit par étreindre d'un gaz étouffant mon cœur empreint d'appréhension. Avec Jean, je m'enlisais dans une situation délicate, trop complexe pour moi et que je ne pouvais comprendre mais qui, d'un seul sourire qu'il m'offrait, m'apparaissait d'une simplicité enfantine.

Je l'aimais, il m'aimait, alors quoi ?

Pourquoi y avait-il toujours un mais ?

– Heureusement qu'il ne te voit que peu, Marco. Tu es la seule chose qui le retient à son enfance, tu comprends ? On t'aime tous beaucoup, mais Jean a du mal à grandir en ce moment. Faut qu'on le laisse prendre son envol.

Beaucoup d'émotions enrôlaient et déroulaient mes boyaux, explosant dans mon champ de vision dans

un impressionnant patchwork de couleur.

J'ai toujours su que Jean était un garçon qui se plaisait dans la solitude, mais je ne me serais jamais douté que cette solitude était en fait provoquée par son éducation. Il avait tant à offrir au monde et, s'il se dévouait au quotidien comme quand il me parlait, quand il riait avec moi, quand il faisait ses blagues nulles ou quand il jouait du piano... Alors il n'aurait plus besoin de rester isolé.

Si seulement je n'avais pas besoin de lui dire que c'était ok, que ça allait, que tout ça c'était juste vivre. Si seulement il n'avait pas cette détresse perpétuelle derrière ses paupières à chaque fois.

Et apparemment, tout le monde était bien au courant qu'il ne s'autorisait à la liberté que quand j'étais dans les parages.

Fantastique. Génial. Tout simplement...cool.

La crêpe avait tourné à l'acide dans ma bouche, et j'avais à peine remarqué que j'étais resté silencieux les poings serrés depuis plusieurs secondes déjà. François me dévisageait d'un drôle d'air.

– Tonton, Marco ! appela une petite voix, qui tout de suite, me ramena à la réalité. Vous venez avec moi au terrain de basket pour une partie ?

Détournant finalement ses yeux de moi, le fumeur répondit :

– D'accord, mais à trois c'est pas assez. Tu veux y aller avec Jean ?

– Il dort encore.

– Eh bien va le réveiller ! Ça lui fera pas de mal, un peu de sport dès le matin...

Porco sembla hésiter un moment, et couru vers moi pour me chuchoter dans l'oreille :

– Il est toujours de très mauvaise humeur, j'ai pas envie qu'il me crie dessus. Avec toi il ose pas trop me taper alors je veux que tu viennes s'il te plaît Marco.

Avec un petit sourire, je portais ma main à ses cheveux parfaitement coiffés pour les ébouriffer, et il protesta avec une grimace très... Jean-èsque.

Marrant.

– Ok, pas de soucis, je me tournais vers François, qui avait perdu son rictus. On vous le ramène dans cinq minutes.

Vite, je me relevais et filais ventre à terre à la suite du petit garçon avant que son oncle n'ait le temps de protester. En gravissant les escaliers, je me sentais rempli d'une détermination nouvelle.

T'inquiètes pas, Jean.

Moi, je ne te lâcherais jamais.

≈

Si je devais nommer toutes les expériences enrichissantes de ma vie, voir Jean au réveil était probablement celle en tête de liste : enterré sous une pile impressionnante de couvertures, on aurait dit le némésis du mythe de la princesse au petit pois ; impossible de le réveiller, même quand Porco avait hurlé dans son oreille que la maison était en feu après que Connie ait essayé de s'immoler vivant. Ivre de rire, je n'étais au début pas très utile, appuyé contre le mur à me tenir le ventre au vu de l'immobilité de mon ami.

J'avais finalement décidé de venir en aide au pauvre petit garçon, dont les larmes brillaient dans le noir grâce à la lumière qui filtrait de sous la porte.

– Il doit être mort. C'est ça je l'ai...je lui ai toujours dit de pas s'enterrer sous des couettes comme ça, geignit Porco en se mouchant dans mon short. Pour un même à l'air hautain, il n'était pas très courageux. J'imagine qu'avoir Jean en tant que grand cousin change une vie.

Comme un détective devant une scène de crime, j'étudiais le corps du garçon au milieu du matelas, qui reposait en étoile comme un pacha au temps de la bourgeoisie.

Plus drôle encore, ça lui allait bien.

Porco avait déjà essayé les coups de coussin, les hurlements, l'eau froide sur les pieds...

– Dis moi, il est chatouilleux, ton bourreau ? je lui demandais après un instant de réflexion, décroisant mes bras pour venir reposer mes mains sur les

épaules du garçon d'un air très sérieux.

– J'en sais rien, confessa-t-il d'un ton nerveux, avant de tourner ses yeux fuyants vers moi d'un air paniqué. Non attends fais pas ça, il me met une tarte à chaque fois que j'essaie.

Je sentis mon visage s'illuminer de lui-même, mon plan prenant forme dans ma tête. C'était une idée simple, idiote, digne d'un gamin. Parfois, avec les Kirsteins, j'oubliais qu'on voulait me faire grandir, et je me figeais dans cet état transitoire entre l'enfance et l'âge adulte. Dans les films, on le porterait toujours comme une période rebelle ou pénible, mais c'était tellement plus que ça. C'était la peur de perdre son enfant intérieur et ses souvenirs qu'on chérissait tant, l'excitation de découvrir le monde adulte ainsi que d'autres personnes comme nous, l'inquiétude tenue de voir les jours passer de plus en plus vite.

Ma sœur qui prononce ses premiers mots. Mon pull préféré qui devient trop petit. Cette série géniale qui arrête de passer à la télé. Maman qui dit que, *maintenant Marco, tu es trop grand pour venir dormir entre papa et moi, tu sais ?*

Tout m'était revenu gentiment en tête, et je me suis dit que s'il y avait un moment propice pour faire ressortir ce gamin à la salopette bleue et aux chaussures jaunes, c'était bien avec un enfant qui s'en fichait et un autre qui comprenait.

Aller Jean, restons des ébauches d'adultes pour toujours, au moins...juste quand on est ensemble.

– A mon top, je prévins Porco, qui agrippa l'arrière de mon t-shirt pour chercher du réconfort. Je lui tiens les mains pour que t'esquives les baffes, et tu le chatouilles comme on a dit, ok ?

– Ok, confirma-t-il d'une toute petite voix.

– Un. Deux. Trois...top !

La tronche que Jean tirait quand il dormait me faisait presque regretter de ne pas avoir chargé mon téléphone portable pour une photo ; j'aurais aussi voulu immortaliser le cri de guerre de son cousin, qui se jeta sur son ventre comme une bête sauvage. Trop amusé pour bouger, j'observais le petit garçon s'attaquer aux côtes de l'adolescent, qui se réveillait déjà en sursaut.

– Marco, espèce de traître ! hurla Porco qui se fit entraîner dans une position bien originale de catch. On était une équi-... NON JEAN, NE ME CHATOU-... HAHHAHA ! PAS LÀ- ! HAHA !

Je voulus m'éclipser en douce pendant que les deux Kirsteins étaient aux prises l'un avec l'autre, mais une main m'attrapa le poignet avant que je puisse faire quoi que ce soit, me tirant moi aussi au milieu d'un nuage de couvertures et de gesticulations désespérées.

– Tu dois subir autant que moi !

Le petit garçon se jeta sur mon dos afin que je lui fasse office de bouclier : impuissant, j'étais à la merci d'un Jean furibond qui, décidément, n'était pas du matin. Les bras croisés, il s'était un peu calmé à ma venue pour me détailler de haut en bas de ses yeux verts remplis de reproches.

– Bonjour Jean, je le saluais innocemment en lui offrant le sourire le plus aguicheur possible. Ravi de te voir sur pied de si bon matin, c'est inhabituel de ta part.

– Vous deux. Vous êtes morts.

Retour en enfance, aux soirées pyjama à l'odeur de popcorn et aux batailles d'oreillers sur le lit des parents. Porco se débattait comme un beau diable, impossible à rattraper. Jean optait pour une stratégie d'attaque pure, faisant fi des coussins pour m'attaquer à mains nues, pendant que j'étouffais mes éclats de rire sous un édredon volumineux.

A bout de souffle, j'ai réclamé une trêve.

– Vous voulez vraiment pas qu'on reste là ? demanda l'adolescent grognon, qui désormais se tenait tranquille malgré ses jérémiades.

– Non, je veux jouer au basket. Habille-toi, tu pues la sueur en plus.

Et sur ce, son cousin fila sans un au revoir, nous laissant tous les deux au milieu d'un lit défait dans lequel chaque pli restait témoin de ce bon temps passé. Assis au pied du matelas, je penchais ma tête vers Jean qui ne bougeait toujours pas, ses yeux perdus dans le vague. Pour ma part, j'étais vigilant, toujours à attendre quelque chose quand j'étais près de lui.

Pas quelque chose de lui, mais quelque chose de nous. Quoi donc, je ne le savais pas vraiment, et même si j'étais tout près de la réalisation à chaque minute passée à ses côtés, j'étais incapable de définir précisément le but auquel j'aspirais. C'était une énigme, montée absolument à l'envers de ce que j'avais pu expérimenter dès lors : il était de ceux qu'on aimait sans connaître, qui fascinait par son absurde comportement contradictoire que n'importe quel œil avisé saurait repérer. Conscient du mystère qui l'entourait, on n'acceptait jamais vraiment la nature incomprise de ce jeune homme, qu'on restait à observer de loin dans l'espoir d'un jour comprendre son train de pensée.

Moi, on m'aimait en prétendant me connaître, parce que personne ne se donnait la peine d'explorer les facettes qui leur plaisaient moins ; cette multitude, je la gardais pour moi.

Jean comprenais cela, et se contentait de regarder chaque recoin brisé que je dévoilais chaque jour. Et moi, je l'observais se détruire à petit feu sans dire un mot, lui offrant pour seul réconfort ma présence si rarissime. Ça le réconfortait, de savoir qu'il n'était plus l'unique affranchi de son quotidien.

Quitte à sombrer, c'est plus rassurant à deux.

Mais être libre avec quelqu'un, c'est prendre le risque, encore et encore, de tout quitter pour tout reconstruire. C'était un fait que nous avions tous les deux accepté : esclaves de rien, pas même de la liberté.

Mon choix c'était lui, et le sien, c'était lui aussi.

Je voulais étendre la main pour le frôler, faire n'importe quoi pour comprendre ce qui lui passait par la tête.

Patience, Marco.

Du temps, j'en manquais toujours. Il était mon plus grand regret, ma plus grande peur, mais il était tout ce dont j'avais besoin.

– Je t'attends en bas.

Je me relevais laborieusement, mes muscles encore engourdis de la nage perpétuelle dans l'eau froide du mois d'octobre. S'il te plaît, Jean, arrêtons de s'éloigner comme ça, comme si ce n'était rien, comme si

chaque fois qu'on se quittait des yeux, c'était pour tourner une nouvelle page.

Qu'est-ce que je ferais, quand je n'aurais plus personne à suivre une fois chez moi ?

– D'accord.

J'ouvris la porte pour m'apprêter à sortir mais, dans un froissement de couverture, Jean sauta sur ses pieds pour traverser la chambre en trois enjambées et déposer un baiser sur mes lèvres. Volatile, la sensation papillonna jusque dans mon estomac pour remonter à mes joues roses témoins d'un trop-plein de soleil, et se nicha enfin au creux de mon sternum noué.

Et d'un coup de hanche bien placé, il me mit dehors avant de me crier de l'autre côté de la porte :

– Faut que j'me change, j'arrive dans deux minutes !

Encore en train de flotter à quelques centimètres du sol (ses lèvres devaient être faites d'ecstasy, c'était impossible autrement), je pressais ma joue tout contre la porte pour chuchoter un rapide :

– Je t'aime.

Presque immédiatement, le battant s'ouvrit de nouveau sur un Jean rouge tomate, qui me réembrassa une deuxième fois en murmurant contre ma mâchoire :

– Juste pour être sûr.

Me voilà encore et toujours fichu dehors, le son d'un loquet qui se ferme me certifiant qu'il n'y aurait pas plus de baisers pour moi aujourd'hui.

Nul.

≈

Quand j'étais petit, je me retrouvais toujours dernier à la course. J'avais eu ma puberté légèrement plus tôt que les autres, et même le médecin disait que je serais de toute façon un peu bizarrement foutu : un grand, très grand corps qu'on aurait donné trop tôt à un garçon encore minuscule dans sa tête. Je n'avais de toute façon jamais accordé beaucoup d'attention à mon apparence physique, parce qu'au final, ça m'importait peu de voir le haut du crâne de tout le monde.

Mais que j'étais lent. Que j'étais encombrant. Toute ma vie, je me sentais comme un bon gros géant au milieu d'un monde de fourmis.

J'étais bon en natation : nager, je savais faire. Mais on m'avait surpassé, encore et encore, alors j'avais arrêté. Parfois j'en venais presque à oublier le bonheur du sport, le doux flottement des muscles étirés et les poumons qui brûlent d'une douleur presque agréable.

Nous jouions depuis une petite heure déjà, mes chaussettes humides à cause des flaques d'eau qui parsemaient le terrain de basket ; ce dernier était situé tout près d'une petite école, fermée pour les vacances. Contrastant avec le ciel gris tout triste, les dessins d'enfants placardés aux fenêtres apportaient au paysage un peu de couleurs si impropres au mois d'octobre.

– Temps mort ! cria François, qui était surprenamment endurant pour son âge et son physique rondouillet. Je...j'ai besoin de récupérer un peu, là...

– Ok papi, le taquina son fils, qui vint s'asseoir à quelques mètres de moi sur la rambarde en bois détrempe recouverte de lichen.

Il m'avait ignoré une fois de plus toute la matinée, mais je ne pouvais pas lui en vouloir : avec le discours de son père, ses actions étaient excusées. Pas pardonnées, parce qu'elles étaient lâches. Mais au moins, il y avait une raison.

Sans me jeter le moindre regard, il sauta de son perchoir pour venir faire un concours de dunks contre son cousin, tandis que François partait vers les toilettes publiques pour boire un peu. J'observais son garçon -parce qu'il le possédait bel et bien, sous une emprise intangible- de loin, perdu dans mes pensées alors qu'il fanfaronnait tout haut, se vantant de son but, je cite, à rendre vert Kobe Bryant.

L'odeur des aiguilles de pin qui formaient sous mes pieds un tapis confortable me faisait presque oublier l'humidité ambiante, qui doucement s'insinuait sous ma peau. Je frissonnais, de la tête aux pieds, comme si lentement je pourrissais ; peut être qu'au fond, à force d'exposer trop souvent ce que j'étais à quelqu'un qui, de toute façon n'en faisait rien, je m'épuisais à l'air libre comme un poisson hors de l'eau. Laissez-moi replonger des années en arrière sous ma coquille toute jolie que les gens contemplant sans jamais penser

qu'elle est habitée. Qu'on trimballe par tout.

Je ne peux pas l'attendre pour toujours.

– Jean !

L'interpellation de François me fit sursauter, et je failli tomber de la rambarde sur laquelle je me tenais assis ; me tournant vers lui, je remarquais qu'il était concentré sur son téléphone.

– C'est Mikasa -elle vient de m'écrire à l'instant-, elle s'inquiète un peu parce que ça fait une semaine que tu ne lui réponds plus...

Et immédiatement, relevant la tête du ballon qu'il tenait, Jean trouva mon regard du coin de l'œil.

Il avait encore son visage trop détourné du mien pour que je puisse y lire une quelconque émotion, mais je le connaissais trop bien pour que ce soudain ploiement de dos, ces phalanges tendues, ces genoux raides et droits passent inaperçus. Mon esprit paresseux avait doucement fait le lien et, tel un lieutenant de police implacable qui me présenterait les pièces à conviction, il me relatait maintenant l'évidence.

J'étais, à ma plus grande surprise, souple et détendu, mes muscles encore engourdis par un effort passé qui me laissait bien rationnel. Je savais ce que je devais faire, ce que je devais dire.

Peut-être que c'était bien, que c'était mieux comme ça.

– Je lui dis quoi, que tu snobes ta chérie pour passer tes journées à manger des glaces sur la plage ? En octobre ?

La plaisanterie de François retomba à plat.

J'entendis à peine Jean maugréer son excuse maladroite, qui n'en était pas vraiment une -plutôt quelque chose du genre *pas fini de m'emmerder comme ça*. Je m'approchais tranquillement de Porco, un sourire aux lèvres, avant de m'accroupir à sa hauteur.

– Hey, je l'apostrophais, Tu veux une technique pour gagner à chaque fois tes dunks ?

– Oh oui.

D'un mouvement de bras, je le hissais sur mes épaules et sentait son rire résonner à l'arrière de ma tête, ses mains dans mes cheveux.

– Aller, on court jusqu'à la maison !

≈

Il s'était mis à pleuvoir en chemin, et nous rentrions tous les quatre trempés jusqu'aux os. Ma mère avait prévu d'organiser un barbecue pour ce dernier week-end passé ici, mais voilà qu'il tombait à l'eau.

Jean avait disparu dès l'instant où il avait franchi la porte d'entrée, me laissant seul avec son cousin et son père. Muni d'une serviette-éponge, je séchais les cheveux du petit garçon devant l'air attentif de ma sœur qui nous avait rejoint dans la salle de bain de l'étage, toujours dans son pyjama à fleurs.

– Il est où Jean ? avait-elle demandé, probablement surprise de ne pas le voir avec moi.

– Je crois qu'il téléphone à sa petite amie, je remarquais simplement, ma voix étonnamment calme qui contrastait avec la douce colère qui naissait au creux de mon ventre. Ce n'était pas vraiment de la jalousie, mais plus un sentiment de trahison qui s'étendait plus loin qu'à ma seule individualité : ça touchait aussi son futur, sa copine, ses parents...tout ça, ça n'était plus juste nous deux.

C'était terrifiant.

Arrête, Marco. Au fond de toi tu sais que ça ne sera jamais possible autrement. Il a le droit. D'être heureux avec quelqu'un d'autre. Mais je sais ! Je sais qu'il n'est pas heureux ! Est-ce que je le connais si bien que je le prétends ? Pourquoi il ne m'a rien dit ? Pourquoi il continue de me revenir, à moi ?

– Oh.

Sonia me fixait d'un air impassible, comme elle le faisait toujours quand elle réfléchissait. Ses petits yeux bruns fouillaient sans gêne dans les miens, et je la laissais faire sans opposer la moindre résistance ; c'était ma sœur. Je l'aimais, elle m'aimait, et je savais qu'elle me connaissait.

Elle était peut-être trop petite pour m'aider, mais j'étais certain qu'elle comprenait.

– Je trouve qu'il est vraiment nul comme copain, continua Porco en repoussant mes mains pour continuer de se sécher seul. Il l'ignore depuis une semaine, et en plus il fait pas grand-chose pour elle...Moi, je pense qu'il est sexiste comme Marco.

J'éclatais de rire malgré moi, la gorge encore serrée. Tu croirais pas si bien dire.

Au repas du midi, Jean s'était assis à côté de moi, mais n'avait pas pipé mot. Je voyais bien qu'il m'évitait.

Par culpabilité ? Colère ? Honte ? Qu'importe, mais tout le monde le laissait tranquille : il était d'une humeur encore plus massacrate que d'habitude, et même Connie et Sacha ravalaien leurs blagues entre deux galettes-saucisse. A ma droite, je le sentais tendu comme un ressort, ou une bombe à retardement qui n'attendait que le frôlement d'un doigt pour tout laisser exploser ; dans ces moments-là, il voulait rester seul, le temps que ça passe.

Mais ça ne passait jamais, alors je restais à côté, toujours.

Après le dîner, j'étais allé dans la bibliothèque pour trouver un peu de lecture, un livre déjà terminé à la main, quand je senti des doigts s'enrouler autour de mon poignet pour me tirer sans ménagement dans le rayon théâtre. Ennuyé et bien conscient de qui c'était, je me dégageais d'un mouvement excédé, une simple torsion de l'avant-bras qui n'était pas assez remplie de volonté pour faire lâcher Jean totalement, mais suffisante pour que le bouquin que je tenais tombe au sol parmi tant d'autres.

– Arrête ça.

– Pourquoi.

Je ricanais malgré moi, levant enfin mes yeux vers le visage du garçon qui, déjà, me détaillait avec un intérêt piqué, presque irrité par mon refus. Tentant une fois de plus de desserrer sa prise, il n'opposa pas de résistance quand j'écartais ses doigts d'un index excédé, accompagnant le tout d'un regard sévère.

– Je ne t'en veux pas, je précisais en prenant un pas en arrière, mes talons frôlant sur le sol une feuille tombée là qui crissa sous mon pied. Mais tu peux comprendre que...j'ai besoin de distance là, un moment du moins.

- Non.
- Non quoi ? Tu comprends pas ? Ou tu veux pas ?
- Non juste...Non. J'ai foiré, ok ? J'voulais pas ça.
- Jean si tu veux avoir cette discussion maintenant, va falloir être plus clair, parce que là...

Le jeune homme se mordilla la lèvre inférieure un moment, les yeux dans le vague ; il devait faire un effort considérable pour contrôler ses tics si personnels que je connaissais par cœur, ses ongles enfoncés violemment dans la paume de ses mains cachées dans son dos. Moi aussi, je devais me faire violence pour ne pas les saisir et les placer sur mon visage, pour ne pas lui chuchoter un autre mensonge qui lui ferait du bien.

– T'étais pas sensé entendre parler d'elle en fait. C'est tout, lâcha-t-il au bout d'un moment, en détournant ses yeux vers remplis de leur habituelle colère vers le sol.

En fronçant les sourcils, je répliquais sur le même ton hargneux :

– Je te demande pardon ? C'est ça le problème pour toi ? Pas avoir réussi à cacher ? Mais combien de choses dans le genre faudra que je découvre... Dès que je te fais confiance, que je me dis qu'on arrive enfin à un équilibre, faut qu'il y ait un truc qui foire. On peut pas s'aimer comme ça. Moi, en tout cas, je ne peux plus.

– Mais c'est ce qu'on a toujours fait, protesta-t-il.

– Exactement, et c'est pas ce que je veux, c'est...ça me fait me sentir tellement secondaire ! Pas qu'il y ait quelqu'un d'autre, parce que ça je te connais, il y avait une chance, mais que tu te caches comme tu le fais. Dès que j'ai l'impression de t'avoir un minimum cerné, il y a un truc qui vient tout mettre en déroute, et je dois apprendre à te connaître à nouveau !

– C'est pour cette raison que je voulais pas que tu l'apprennes, je savais que t'allais en faire tout un fromage. De toute façon tu le sais maintenant : oui, j'ai une copine, et alors ? Je t'aime toi.

Une pelote d'émotion força son passage dans ma gorge, m'écartant les côtes pour venir se loger dans mon sternum qui, déjà, débordait d'émotions qui se

diffusaient en une chaleur cuisante jusque dans mes épaules. Par réflexe, je ravalais ma colère et serrais les poings si fort que je sentis mes propres ongles écorcher mes paumes. Affrontant le regard presque volcanique de mon ami, je me forçais à prendre une grande inspiration pour puiser cette douleur au plus profond de moi, et à me purger d'une expiration d'air tiède de rage, qui quittait mon corps par cette même bouche avec laquelle je l'embrassais.

D'une voix que je voulais glacée, je repris :

– Aimer ça suffit plus Jean, tu l'as dit toi même. Là c'est juste une question de confiance.

– Peuh, je suis sûr que t'as plein de secrets que toi non plus tu ne répètes pas !

Il enjamba une pile de livre afin d'enfoncer son index dans mon torse pour me faire reculer contre l'étagère, sur laquelle je failli trébucher. Je l'aimais, je l'aimais, mais ça n'avait jamais suffi. Je n'étais pas assez pour lui, ou pire, peut être trop.

– Tu es le seul secret que j'aie jamais dissimulé. Mais je n'ai éprouvé aucune honte à t'aimer. Je t'ai gardé là pour moi tout seul, personne d'autre.

J'avais parlé d'un ton ferme, si bien que de loin, on aurait dit un argument tranchant, comme si je voulais le faire culpabiliser. Ouvrant d'abord la bouche pour répliquer, Jean fronça les sourcils, pinça les lèvres, et recula un peu pour s'adosser au rayon drame opposé au mien. Le visage fermé, à peine éclairé par la petite lampe de la bibliothèque, il était impossible pour moi de savoir à quoi il pensait, comment même il cogitait. Malgré moi, je voulais juste glisser sous son épiderme, égoïstement m'approprier chaque cellule de son corps pour en comprendre le fonctionnement, et ressortir pour l'assurer que tout va bien, même si c'était encore et toujours une autre illusion que je voulais incarner.

Tout va bien, crois-moi.

Me voilà bien fin, à lui reprocher de mentir, alors que je répète ces mots erronés comme un mantra.

– C'est vrai ? il avait soufflé au bout d'un petit moment, les bras croisés pour éviter d'affronter directement mon regard.

– Oui. Mais je sais que ça ne changerait rien à rien,

donc je ne te l'ai jamais dit.

– Je ne pourrais jamais comprendre pourquoi tu es si...optimiste à propos d'un gars comme moi.

– Attention Jean tu deviens cliché, je plaisantais, un peu radoucis.

– Tais toi.

– J'imagine que ton attitude hautaine et que ce petit sourire effronté m'ont séduit.

– Bodt.

Je lui offris un petit rictus grinçant du côté de mon rayon, duquel je me décollais bien rapidement pour me balancer d'un pied à l'autre, ne sachant pas quoi faire de mes mains qui n'avaient plus leur place au creux de son cou, qui n'étaient d'ailleurs pas supposées le frôler en premier lieu. Des doigts étrangers, écorchés par le sel et les rochers – les miens -, qui n'appartenaient qu'aux pages et à la houle des vagues.

– Il va falloir aller se coucher. Je pars après-demain midi, tu sais bien, j'informais d'une voix bien trop faible pour masquer la façon dont ma gorge se serrait.

– Je sais.

Les yeux rivés sur Attentas d'Amélie Nothomb que j'avais lâché un peu plus tôt, Jean conservait encore cette colère dans sa voix, destinée à Dieu-savait-qui. Au monde, à moi, à lui-même ou à personne, peu importait, parce que c'était repoussant et, qu'à cause de ça, il devait se sentir si seul, tout le temps. Les sourires étaient rares sur ses lèvres, mais d'autant plus jolis quand il le réprimait en ma compagnie, comme si c'était interdit. Il fleurissait par mes baisers – pas les jeux de langues qui ne parlaient que de détresse et goûtaient de larmes non versées, mais plutôt ceux échangés sous un soleil paresseux, échoués sur les épaules ou au coin d'une bouche salée par la mer.

Ceux-là, ils n'étaient qu'à moi, mais je ne pouvais plus les donner, parce que je pensais aimer inconditionnellement. Mais l'été restera toujours éphémère, d'autant plus que c'était l'automne.

On aime une illusion, et elle s'échappe à la moindre brise fraîche d'octobre.

– Donc on arrête ? souffla Jean, si bas que je l'entendis à peine.

– Tu restes mon ami.

– Ami ?

– Gardes avec moi l'air que tu te donnes devant ton père.

L'espace d'un instant, j'ai vraiment cru qu'il allait me mettre un coup de boule, ou un poing dans la figure mais, désespéré, l'élan qu'il prit ressemblait plus à un tremblement nerveux, stoppé en face de moi par un interdit inconscient que j'avais gentiment érigé dans son esprit.

– Tu peux pas juste...me montrer la liberté pour me l'arracher comme ça, siffla t il entre ses dents, tandis que j'observais le cœur battant ses mains se lever vers mon cou sans me frôler autrement que par son souffle sanglotant. Je détestais le voir ainsi se briser, mais si m'accuser le faisait se sentir mieux, alors Amen.

– M'aimer tellement que ma peau me fait mal, et me laisser encore.

– La peur, c'est par être libre. Se cacher, c'est pas être libre. Et...prétendre que ce qu'on a c'est éphémère non plus. Si te mentir à toi-même te fait du bien, je ne te le reproche pas, mais n'essaie pas de me convaincre, de...me tirer avec toi dans les tréfonds de ta culpabilité.

– T'es la seule chose de vraie que je me sois permis de toucher, abbatu, Jean baissa ses mains tremblantes contre ses flans, et laissa son front retomber contre le rayon de la bibliothèque où je m'adossais, les yeux fermés.

– Les autres se brisent entre mes doigts même quand j'essaie d'être correct et – oh, j'essaie tellement, Marco-, toi. Tu es réel, et quand je te tiens tout près, tu ne me blesses pas avec des éclats épars qui éclatent à la moindre pression.

Je déglutis malgré moi, l'imaginant dans son petit monde comme un éléphant dans un magasin de porcelaine. Exotique et parfaitement intelligent, qui malgré lui brise son joli univers dans lequel il aimerait rester. Va-t-il enfin sortir avec les autres passant

dans la rue, en détruisant les seules choses matérielles qu'il a encore ? Ou bien va-t-il rester au milieu de tout ça, immobile, mourant à petit feu ?

Je ne savais pas, ne le saurais probablement jamais, mais je l'aimais. Tellement que j'en perdais mes mots et, face à l'impossibilité d'effacer ses soucis d'un revers de main, je me retrouvais démuni et figé dans ma propre torpeur.

– Qu'importe où tu vas, sans moi, là où je ne peux pas te voir, je soufflais au bout d'un petit moment, la gorge rauque de mon silence prolongé.

– J'espère que tu seras heureux.

– Je suis plus du côté de l'hédonisme que de l'eudémisme, contrairement à toi.

– C'est pas le moment de réciter les cours de philo quand tout ce que je veux c'est la vérité.

– On l'a étudiée aussi. C'est la concordance entre les actions et les actes.

– Pas seulement... On peut avoir un débat intérieur inconsciemment, d'où l'expression *se mentir à soi-même*.

– Marco, quand je veux t'emmerder tu trouves toujours un moyen de contrer la connerie avec la science, alors je retire ce que j'ai dit l'autre jour : ils t'aimeront pas à la télévision.

Me fendant malgré moi d'un petit sourire, je me décalais légèrement de Jean en glissant contre l'étagère, manquant au passage de renverser une énième pile de livre.

– Tu penses trop, encore une fois, va reposer ton cerveau trop savant pour cette heure tardive.

– Hey, un gars super intelligent a dit que la littérature était une connaissance nocturne.

– Va méditer dans ton lit alors.

– Tu me congédies là.

– Jean.

– Marco.

Je reconnaissais trop bien ce sourire à l'envers qui en cachait un bien sincère, un sourire de bonheur que je pouvais décrypter grâce aux fossettes qui creusaient joliment ses joues.

– Bonne nuit.

– A demain.

Et se quitter sur ça, ça faisait mal. Mais ça m'allait.

≈

Le lendemain, je suis retourné avec Sacha récupérer le vélo chez Ymir et Historia, que les deux femmes avaient gentiment réparé. Comme tous les jours de la semaine ou presque, il pleuvait à en noyer les poissons de la mer, et il n'était pas pratique de pédaler en anorak avec l'adolescente qui s'accrochait à ma capuche dans chaque virage. Les mouettes et les goélands se cachaient parmi les rochers, nous épiaient de leurs petits yeux fourbes qui nous enviaient presque de pouvoir ainsi sortir de notre tanière quand eux ne pouvaient pas braver la tempête.

Après un bon quart d'heure de pédalage pendant lequel je cru tomber cinq fois, je m'arrêtais au quai du port de pêche de Ploumanac'h, au bord de la jetée pavée où de petits cabanons étaient alignés.

– T'es sûre que c'est bien là ? je demandais à ma guide, qui avait prestement posé pied à terre en plein dans une flaque.

Même quand on plissait les yeux, on arrivait à peine à distinguer la ligne d'horizon tant elle était brouillée par la pluie ; le bruit des gouttes qui s'écrasaient dans l'eau n'arrangeait pas la communication, et je devais élever la voix pour me faire entendre.

– Ouais, c'est certain : j'ai aperçu la camionnette d'Ymir garée pas loin d'ici, me cria Sacha qui, déjà, s'avançait le long de l'allée pavée. Puis, y'a qu'elle pour pêcher par un temps pareil.

Délaissant mon vélo contre un bollard délavé, je rabattis un peu plus ma capuche sur mes yeux, avant de la rattraper d'un petit sprint pour ne pas la perdre de vue. C'était un peu étrange mais vraiment grisant, cette sensation de solitude qu'on pouvait ressentir au milieu de l'averse : seuls au monde mais pas vraiment, je voulais courir loin, loin devant pour savoir

si je pouvais voir le bord. À tout moment, mon pied pouvait se retrouver au-dessus du vide, mais c'était plus...exaltant. Levant la tête vers le ciel, je sentais les gouttes me frapper violemment les cils et me forcer à fermer les yeux.

Laver ma peau, laver mon esprit. Je n'avais même plus froid, même plus peur.

C'était le néant.

– Marco, la voix de Sacha me tira de ma torpeur, et je m'essayais le visage d'un revers de manche qui, elle aussi, était trempée. Tu fous quoi là, ramène-toi, Ymir a du café chaud !

L'intérieur de la petite cabane de pêcheur était étonnamment chaud, bien que très exigü pour y tenir à quatre ; j'étais à peine arrivé qu'on me fourrait un gobelet tiède entre mes doigts gelés, et qu'on balançait un plaid bien matelassé sur mes épaules.

– Eh bah les enfants, on dirait que vous débarquez du déluge, s'amusa Historia, assise sur le réchaud pendant que sa compagne nous jetait un regard en biais du balcon extérieur, emmitouflée sous un énorme coupe-vent qui ne laissait voir que ses yeux.

– Vous avez perdu les deux autres en route ?

– Connie s'est tordu la cheville sur la plage hier, je justifiais avec un haussement d'épaule. Et Jean...Il pleuvait juste trop pour lui.

Le regard appuyé que me jeta Sacha en disait probablement un paquet que je refusais d'affronter, mon attention rivée sur la couleur noire de mon café brut qui, doucement, refroidissait.

– On aurait vraiment du vous le porter, désolée.

Je balayais l'excuse d'Historia d'un revers de main nonchalant, portant mon gobelet à mes lèvres pour prendre une gorgée de l'odorant liquide.

– Penses-tu, rassura ma camarade d'un soupir. Je sais bien qu'on peut rien faire contre Ymir et son acharnement à la tâche.

– On voit bien que t'as pas une demoiselle à nourrir, toi !

La voix inquisitrice de la pêcheuse était encore audible malgré son anorak et la porte de bois, ce qui fit ricaner un peu la demoiselle en question. Le feu crépitait gentiment dans le poêle, et diffusait une bonne odeur de feu de bois qui me rappelait les vacances chez mes grands-parents.

Je pensais à Jean.

Il ne s'était pas montré particulièrement distant avec moi depuis la discussion que nous avons eu à la bibliothèque : il me saluait au petit déjeuner, regardait Les Daltons avec moi et Porco au réveil, m'avait battu lors d'une partie de Ping Pong avant qu'il se mette à pleuvoir...Avant de redevenir des inconnus devant les adultes, comme ça l'avait toujours été. Finalement, rien n'avait vraiment changé, et c'est cette réalisation qui rendait ma situation si...désespérée.

Perdu dans mes pensées, j'avais à peine participé à l'échange cordial entre Sacha et Historia, qui m'aurait pourtant intéressé parce qu'il portait sur les prochaines élections. Mais, malgré l'illusion de chaleur que m'apportait cette petite cabane, malgré l'illusion d'être entouré. Malgré ça. Il y avait toujours ce manque qu'il fallait que j'apprenne à laisser vide, parce qu'on avait refusé de le combler. Et même si j'avais prétendu le contraire, je ne savais pas vraiment si j'étais capable de vivre éternellement avec cette absence.

La pluie s'était arrêtée pile quand Ymir avait fini de charger nos deux vélos à l'arrière de sa camionnette, et qu'il était temps de nous raccompagner à la maison.

– Bon écoutez moi, nous avait elle dit d'un air sévère, les bras croisés et les yeux allant de moi à Sacha.

– Vous allez voyager avec vos bicyclettes dans le coffre, y'a pas assez de place à l'avant. Donc pas de bordel, j'ai pas envie d'expliquer à ton père comment j'ai perdu sa fille sur l'autoroute parce qu'elle savait pas se tenir tranquille.

– Le mot bicyclette c'est pour les vieux. On dit vélo.

– Braus.

Pressé contre le métal du coffre, un cageot de poisson puant entre les mains, le voyage du retour ne fut pour moi pas de tout repos mais, malgré moi, je sentais

toujours ce petit sourire indécollable qui s'accrochait à mes lèvres. Du dessous de mes ongles à la pointe de mes cils, chaque pore de mon être m'implorait de rester ici, de me faire tout petit dans cette camionnette inconfortable pour y disparaître, pour ne plus avoir à repartir.

Je repensais à tous ces étés, dont cet automne avait été si différent sous tant d'aspects : la météo capricieuse, les nouveaux visages comme celui de Kaya que j'avais à peine croisé du séjour, la plage et ses vagues contrastant avec le béton que je connaissais, une énième facette de Jean enterré sous tout ce sable. Oh, à quel point ça avait été cruellement similaire aux autres vacances. La solitude permanente des livres, le goût des churros, les multiples brosse à dent rangées dans la salle de bain...et les adieux qui seraient probablement similaires.

Ymir ouvrit les portes arrières de la camionnette dans un grand vacarme qui me tira de mes pensées et, à la sensation brûlante du soleil sur mes paupières plissées, je resserrais les poisons contre moi. Le soleil était revenu, la tranquillité aussi.

– Debout là-dedans, on est arrivés à bon port !

Une fois à l'extérieur, Historia lissa un peu mon imperméable à la manière de ma mère, avant de me donner une petite tape sur l'épaule qui se voulait probablement chaleureuse.

– On ne va pas se revoir avant un bout de temps, il me semble, justifia-t-elle, en me débarrassant du cageot pour que je puisse sortir le vélo que je peinais à tenir en place sur la chaussée trempée.

– C'est dommage qu'on ne soit pas passés vous voir, mais, tu sais...

Oui, je savais que deux femmes ensemble, de l'âge de mes parents, de l'âge de mon père, de l'âge de François, c'était inhabituel. Bizarre, ça dérangeait pas de loin, mais on ne voulait pas trop connaître. C'était injuste aussi, mais pour certains c'était comme ça.

Non, bien sûr que ça ne m'allait pas, mais avais-je vraiment eu le pouvoir de faire changer les choses, une fois dans ma vie ?

– Historia ! je l'interpellais avant qu'elle ne presse la sonnette, un peu en avance sur Ymir et Sacha qui ten-

taient de démêler l'autre vélo d'un filet de pêche tombé au mauvais endroit, Je crois que je reviens. L'année prochaine, en fait : j'ai entendu mes parents en parler.

Et honnêtement, qu'est-ce que je pouvais vraiment en penser ?

Je voulais juste ma cabane abandonnée sur pilotis en face de la mer, des bouquins à volonté, et lui. Jean, juste lui parler, ça m'irait. On en faisait toujours un peu trop – mélodramatiques, c'était le mot pour nous et...je ne pouvais pas. Je ne pouvais plus, parce que ce n'était pas comme au théâtre, sinon j'aurais pu me tenir à mon texte ou même refuser mon rôle.

J'étais meilleur pour jouer que pour vivre réellement.

≈

La matinée du départ, toute la clique était rassemblée dans le salon à l'exception des parents, chacun occupés au milieu des valises qui jonchaient le parquet grinçant : Sacha dessinait sur le bras de Connie qui faisait la sieste, Jean scrollait sur son téléphone avec ma sœur et Porco qui regardaient attentivement l'écran. Kaya et moi, quand à nous, jouions à une partie de Uno que j'étais visiblement en train de perdre. Le silence était agréable et, ainsi regroupés, je pouvais presque sentir une sorte de non-dit, que personne n'exprimait à voix haute par manque de mots et de courage. Le genoux de la petite sœur Braus frôlait le mien, mon dos reposait contre la jambe de Jean et le pied de ma frangine était nonchalamment calé entre mon épaule et le canapé, ce qui rendait ma position aussi inconfortable que rassurante.

– T'as perdu, Marco.

– Bien joué Kaya.

Elle m'adressa un petit sourire satisfait, avant de se mettre à trier soigneusement les cartes par numéros et couleur, justifiant que, si elle ne le faisait pas, elle ne dormait pas bien la nuit. Indécis sur si je devais m'inquiéter pour elle ou ricaner, je n'eus pas l'occasion d'aller au bout de ma réflexion : entre l'index et le pouce, ma petite sœur Sonia me tendit un écouteur, et je sentis Jean se pencher en avant pour éviter qu'elle ne le débranche de son téléphone.

– Hého préviens, ça coûte cher ce truc !

– Écoute ça, m’ordonna presque la fillette, tapotant l’oreillette sur mon épaule une fois de plus. On fait un blind test et il est nul, je connais rien.

– Lui demande pas c’est de la triche ! protesta Porco.

– Ouais ben toi tu joues avec Jean et il est super fort donc tais toi.

– Politesse, je la mis en garde, en positionnant l’écouteur dans mon oreille de façon à entendre correctement ; Jean du se pencher sur ses coudes, au dessus de ma tête pour éviter de les débrancher, mais je ne fis aucun effort pour lui laisser de l’espace.

Après un moment de silence assez dense, je demandais :

– Bon, tu lances la musique ou quoi ?

– Oui oui.

Même si la qualité était très mauvaise, la pochette de l’album m’apparut en premier – noir et blanc, c’était un dessin avec deux personnes, non ?

– C’est de Sonic Youth c’est certain.

– Ca suffit pas, le genoux de Jean vint chasser l’arrière de ma tête d’un petit coup mesquin et, contrairement à ce que je pensais, je fronçais les sourcils alors que je me concentrais de plus belle.

– Disappear ? je m’essayais.

– Presque. Il manque deux lettres.

– On fait un Blind Test, pas un pendu, intervint Sonia en prenant inhabituellement mon parti. Il a trouvé en gros, on a le point.

– Il me faut le nom en entier c’est la règle !

– Disappear de Sonic Youth ? C’est pas plutôt Disappearer ?

Le petit cri de joie de ma sœur à l’intervention de mon père qui venait de rentrer contrasta comiquement avec le grognement frustré de Jean qui, ennuyé, reprit son écouteur de mon oreille d’une petite traction sur le fil ; il ne se raffala pas dans le canapé pour autant, ton téléphone désormais posé sur le haut de

mon crâne.

– Ça compte pas, ça compte pas ! beugla Porco.

– Si ça compte !

– Vous êtes trop chiants j’arrête de jouer, abandonna le plus âgé, qui jeta son téléphone sur la table basse quelques dizaines de centimètres plus loin.

– On aurait besoin de gros bras pour transporter les valises dans la camionnette des filles, interrompit Arthur, qui poussa sans ménagement mon père de l’entrebâillement du couloir comme deux vieux amis – ce qu’ils étaient, même si je l’oubliais parfois.

– Je fais pas assez confiance à mes deux têtes de mule de grands pour assurer l’intégrité des bagages après coup, je peux compter sur vous les gars ?

Entre deux protestations de Sacha et Connie, Jean et moi avons été capable de formuler une réponse positive, même si l’idée de se lever de notre cocon pour sortir en t-shirt dans la brise matinale ne nous enchantait pas particulièrement. Une valise dans chaque main, nous étions déjà à bout de souffle devant une Ymir au sourire carnassier, déjà prête à nous taquiner sur notre pauvre cardio.

– J’ai accepté d’en emmener deux à la gare sur le siège avant, tu veux venir avec ta sœur ? m’avait-elle cependant proposé après m’avoir débarrassé sans aucun effort, même si le ton qu’elle adoptait sonnait toujours de ce timbre rauque et agressif qu’elle semblait bien incapable d’abandonner.

– Comme ça Arthur aura pas deux allers-retours à faire, tu vois...

– Ouais. Ouais, pas de soucis merci beaucoup, j’acceptais, réellement reconnaissant de l’attention.

– Par contre on part dans quinze minutes, jte laisse le temps de faire tes adieux à toute ta petite bande et après on décolle. Je t’attendrais pas, tâche d’être à l’heure.

– Mais...les valises...

M’arrachant presque les derniers bagages des mains, elle me congédia un mouvement de poignet, un petit sourire énigmatique aux lèvres, bientôt effacé

par l'ombre d'une cigarette. Apathique, je traînais un petit moment dans la grande maison, comme pour profiter des pièces une dernière fois – je reviendrais l'année prochaine, mais il y avait quelque chose dans l'atmosphère qui rendait mon cœur lourd, coulant jusque dans mes lourds talons en me faisant traîner des pieds. Le piano, la bibliothèque, ma chambre, le salon...J'y croisais la famille Braus, à laquelle je fis la bise tour à tour.

– Wopopop, m'arrêta Sacha avant que je puisse l'embrasser à la française. Pas de ça avec nous.

– Comment ça ?, je demandais avec une pointe de confusion dans la voix, sourcils froncés.

– On est pas encore vieux, et je suis pas si infirme.

Malgré sa tendinite, Connie se releva et claudiqua jusqu'à nous avant de nous enlacer dans un câlin presque étouffant, qui était un peu comique au vu de notre différence de taille. Surpris mais pas fâché, je lui retournais son étreinte en resserrant mon bras libre autour de leurs deux épaules, l'autre sandwiché entre ma hanche et celle de Sacha.

– Tiens, tu tombes bien toi, je l'entendis dire avant l'arrivée d'une quatrième personne dans le cercle, que je reconnus grâce à la protestation étouffée.

– Lâche moi je dois finir de charger mes affaires...

– Tu regretteras l'année prochaine, Jean : on sera en internat à Lyon, tu nous verras pas des vacances donc profite tant que Connie et moi on est là !

Quand je croisais le regard de l'adolescent par-dessus la tête des jumeaux, ses yeux verts si fatigués s'illuminèrent un peu et il articula un "victoire !" silencieux qui n'était adressé qu'à moi. Amusé, je levais les yeux au ciel et soufflait mon petit rire par mon nez, ce qui me valut un coup de pied de la part de Sacha.

– Y'a rien de drôle, moi j'suis dégoûtée.

Et par-dessus mon poignet, je sentis le bras de Jean serrer la jeune fille un peu plus fort.

Séparés par Arthur qui criait des indications dans le jardin, nous passions par la baie vitrée pour rejoindre nos familles en écartant les rideaux, les uns à la suite

des autres et tous cérémonieusement silencieux. Kaya et son père aidaient à charger les dernières valises des Kirstein, François surveillant Porco et ma sœur d'un air avisé pendant qu'ils se faisaient une cordiale bise d'au revoir.

– Marco, on part, dépêche toi, me héla Ymir de la fenêtre entrouverte de sa camionnette, déjà prête à démarrer le moteur.

– J'arrive !

J'adressais un rapide adieu au père des jumeaux et à la petite Kaya, qui me donna un bracelet en cadeau, une poignée de main bien générique au père de Jean, et à lui...

– Bon, commença-t-il, les yeux rivés sur ses converses avec lesquels il dérangeait les graviers de la cour où nous nous étions isolés.

– Bah à l'année prochaine, j'imagine.

– Ouais.

Eloquent. Il y eut un petit silence gêné, comme si tous les souvenirs de ces vacances éclataient entre nous, à l'image de bulle de savon qui se brisent en un coup de vent. Personne d'autre ne pouvait les voir, mais nous savions. Et j'avais conscience du regard indiscret que François nous lançait depuis sa voiture, certain que le perron de la maison ne nous cachait pas entièrement.

– On a qu'à s'échanger nos numéros, je suggérais au bout d'un moment, tapant le bout de sa chaussure avec la mienne, ce qui eut pour effet de lui faire relever les yeux vers moi.

– Ok, accepta-t-il immédiatement, comme s'il s'attendait à la question, et je voyais bien qu'il réprimait un autre de ses sourires à cause de sa fossette traîtresse.

– Par contre je connais pas le mien par cœur, dicte moi le tien.

– T'as un papier pour noter ?

– Non.

– Tu peux retenir ?

Il ricana nerveusement, et je levais les yeux au ciel, tendant une de mes mains pendant que l'autre farfouillait dans une des poches de mon pantalon. Comme par réflexe, il y déposa son poignet, et je resserrais ma prise de mon index, le maintenant gentiment en place le temps que je sorte un crayon. Toujours en silence, il n'y avait que le léger tressaillement des aiguilles de pin agitées par le vent qui murmurait en un langage inconnu toutes sortes de rumeurs, de moqueries, ou de secrets dont la brise aurait été témoin.

– Voilà, je le relâchais, et le détaillais d'un regard furtif alors que ses yeux amusés relisaient mon numéro, désormais inscrit à l'intérieur de son bras comme une promesse.

– Merci. Je t'enverrai un message pour que tu m'ajoutes en contact.

– Ça marche.

Incertains du comportement à adopter, je me contentais de lever bêtement ma main, qu'il serra mollement ; ce n'était pas franchement naturel, et j'aurais préféré un autre câlin "amical" comme celui échangé un peu plus tôt, mais la voix du père de Jean qui apostropha son fils de la fenêtre de sa voiture me rappela douloureusement à la réalité, mon bras retombant sur l'anse de mon sac défoncé. Je lui offris un dernier sourire un peu bancal, avant de prendre un pas en arrière, les papillons de mon estomac pas totalement éparpillés dans mes poumons : un peu de son contact, de sa présence, et ça suffisait.

D'un hochement de tête hésitant, il finit par décrocher ses yeux des miens, pour partir vers sa famille en traînant des pieds dans une cadence pourtant rapide, comme si il voulait vite s'extirper du trou que nous avions ensemble creusé pendant ces vacances, loin du monde, humide et sombre mais tout aussi distrayant et rassurant quand on était encore assez jeune pour l'apprécier.

Je failli sauter hors de mes baskets au son criard du klaxon d'Ymir qui, à bout de patience, me cria de *bouger mon cul et de monter avec ma sœur qui, de toute façon, était sa préférée.*

≈

Une fois à bord, du côté fenêtre à la vue mer, je pensais en silence, les yeux rivés vers l'horizon qui,

pour une fois, était illuminé par un soleil agréable bien qu'inhabituel pour la région. Sonia et Ymir parlaient des sardines et de leurs assortiments, alors que, déjà, je pensais aux soucis du lycée, et au numéro inscrit sur le bras de Jean.

Nous n'allions probablement pas beaucoup nous écrire, ni même nous téléphoner – il m'avait confié qu'il était plus du genre à sortir avec ses potes qu'à leur parler sur les réseaux sociaux ou par SMS, alors je me contenterais de son nom dans ma liste de contact. Alors soudainement, je me rappelais l'existence de mon téléphone, et l'allumais pour la première fois depuis une semaine ; je le glissais dans ma poche avant même d'avoir pu jeter un œil à mes notifications, la gare déjà en vue.

– Alors, ces vacances ? nous avait demandé ma mère, une fois bien installés à nos places dans le TGV.

– C'était super, s'enthousiasma ma sœur, se détournant de la fenêtre par laquelle elle faisait de grands signes d'adieu à Ymir, debout sur le quai au garde-à-vous. Kaya était trop gentille, j'ai envie de la revoir l'année prochaine. Sacha aussi.

Mon père ricana dans sa barbe, et Sonia le foudroya du regard, avant de boudier dans son paquet de M&Ms délivré par notre chauffeuse de camionnette, de la part d'Historia.

– Et toi Marco ? Pas trop le blues de quitter la compagnie ?

– Un peu, j'avouais en piquant une friandise à ma sœur qui, pour une fois, ne protesta pas. Mais t'as dit qu'on reviendrait l'année suivante, alors je suis pas si triste que ça.

Au dehors, le paysage commençait à bouger tandis que le train avançait progressivement, de plus en plus vite. Bientôt, Ymir ne fut plus qu'un point à l'horizon, et le quai disparu derrière une grande tour de pierre rouge qui ressemblait un peu à un phare de terre ; je retrouvais la campagne verte et grasse, remplaçant le sable et les gigantesques rochers qui, pendant deux semaines étaient devenus mon refuge. Un goût de crêpe au beurre sur la langue, je me passais un index encore salé sur mes lèvres gercées par le froid de l'océan, par le vent incessant qui battait encore les herbes hautes au dehors.

Les volets bleu des maisons, un morceau de Schubert, l'odeur des vieux livres, la brûlure d'une Kram-pouz chaude, le sable dans les cheveux, l'odeur d'un shampoing inconnu, une photo de famille encadrée, le toucher de doigts inconnus contre une épaule dénudée. On aurait peine à croire que c'était l'automne, et pourtant me voilà frissonnant sur mon siège, à fixer le ciel bleu comme s'il pouvait m'apporter une réponse à une question qui pouvait tout résoudre si on y trouvait la clef.

Or lors de ce mois d'octobre, seul à deux, j'avais découvert une chose : il n'y avait pas un problème, ni même une solution. Avec Jean, il n'y avait que des faits.

Je l'aime, il m'aime, et ça ne suffit pas pour nous. C'était trop ou pas assez, quand il s'agissait de nous deux, il ne pouvait pas y avoir de compromis, ou d'équilibre parfait. Voilà tout.

Ce fut à la gare de Caen, alors que j'attendais ma petite sœur devant les toilettes publiques, que mon téléphone vibra dans ma poche arrière, tout contre le distributeur automatique contre lequel je m'étais appuyé. L'ambiance de la cafétéria et de tous ces gens pressés me paraissait presque irréelle, après ces deux semaines de solitude presque totale : leur valise à la main, des gens sans visage s'agitaient en tous sens dans un grand brouhaha, pressés à l'idée d'attraper Dieu-savait quel train. L'odeur des boissons industrielles et du caoutchouc neuf des parapluies était si lointaine du vieux parquet humide et du sel marin que je me sentais comme débarqué de nulle part, alien à une civilisation dont j'aurais autrefois fait partie.

Sortant mon téléphone de mon pantalon, je faisais fi des messages les plus anciens – j'aurais le temps d'y répondre dans le train-, pour ouvrir prestement les quelques messages envoyés par un numéro inconnu.

| +33769559171 : Hey

| +33769559171 : C'est Jean du coup

| Vous : bien reçu Jean :)

Je créais son contact en quelques clics, mais me trouvais contrarié quand je remarquais l'absence de photos de lui dans ma galerie. Je me relevais alors légèrement du distributeur pour taper à mon père, qui me répondit presque immédiatement avec un message

transféré, probablement envoyé par ma mère en premier lieu :

| Vous : Tu peux m'envoyer les photos du séjour stp

| Daddy cool : ok

| Daddy cool : >> 43 pièces jointes

Après un bon moment de doute, j'optais pour la photo de lui au réveil, prise par Arthur où nous étions tous les quatre – moi, Sacha, Connie et lui- avachis sur nos chaises après la fameuse nuit de la falaise ; le souvenir me fit sourire, et je ne perdis pas de temps pour cliquer sur les nouvelles notifications qui apparurent sur le haut de mon écran.

| Spirit l'Étalon : j'ai pas de photo de toi pour le contact

| Spirit l'Étalon : tant pis.

| Spirit l'Étalon : bon en attendant on passe un tunnel, je risque pas de répondre avant un bout de temps

| Spirit l'Étalon : en tout cas merci Marco

| Spirit l'Étalon : voilà

| Spirit l'Étalon : bref on se capte hein

| Spirit l'Étalon : puis de toute façon, on se retrouve l'été prochain.

Les doigts suspendus au dessus de l'écran, je voulais répondre quelque chose mais, le cœur un peu lourd, j'ai simplement éteint mon téléphone à nouveau. De toute façon, ma sœur avait fini.

≈

De retour au lycée le jour suivant, je retrouvais Armin et Eren en salle d'étude, déjà bien animés par leurs discussions de vacances qui n'avaient apparemment pas été palpitantes ni pour l'un, ni pour l'autre.

– Non mais attendez le pire c'est pas le gamin qui se chie dessus en plein milieu de la sieste, c'est plutôt l'institut qui se met à m'engueuler parce que j'ai, je cite, pas pu l'emmener aux toilettes assez vite !

Armin pouffa légèrement à l'anecdote de son meilleur ami, et remonta ses lunettes du bord de la main avant

d'intervenir :

– A mon tour : ma mamie n'arrivait pas à ouvrir le sachet de graine pour les poules tu vois, donc au lieu de me réveiller de ma sieste - désolé pour les mauvais souvenirs Eren- pour me demander de l'aide, elle s'est servie de la faucille. La faucille. Genre. Quand je me suis levé pour le goûter et que j'ai vu ça planté dans le pain j'ai cru au voyage dans le temps.

Les échanges allaient bon train, et, quand ce fut à mon tour de raconter, je ne savais pas vraiment par où commencer, si je devais en plus absolument tout dire.

– Bah, j'hésitais. On est sortis la nuit pour sauter une falaise.

– Quoi.

Et l'heure d'étude est passée à toute vitesse ; les bonnes histoires camouflaient les mauvaises, si bien qu'un petit groupe d'élève s'était joint à nous pour partager eux aussi leurs vacances.

– Il a l'air génial ton pote là, Jean, avait remarqué Mina, une camarade avec laquelle je m'étais toujours bien entendu. Vous avez gardé contact ?

– J'ai son numéro. Mais on se revoit l'été prochain de toute façon, donc...

– Marco, m'interpella Eren, un sourire moqueur sur le visage. T'es au courant qu'on est en novembre, non ?

Je me sentais un peu bête, mais je sentis malgré tout un rictus me mordre à moi aussi la moitié de mes joues.

– Oh tu sais, en Bretagne, il fait tellement beau qu'on peut s'y méprendre.

Et au milieu des éclats de rire, des réprimandes des surveillants et des plaisanteries des élèves, le goût des vagues et le toucher du piano doucement s'effaçait, s'enterrait sous le blasphème de Jean Kirstein.

Ici, tout ça resterait caché. Jusqu'à notre dernier été.



Ce que j'aimais le plus, quand je repartais en Bretagne, c'était tout observer, en permanence. Mon frère, à ma différence, était un grand expérimentateur ; c'est ce que maman disait : Sonia, ce qui te différencie de Marco, c'est que tu ne laisses pas toutes ces choses t'atteindre aussi facilement que lui, parce que tu mets cette distance qu'il ne connaît pas entre les choses, les gens, et toi. Dans le temps, je n'avais pas trouvé de sens à ça : j'avais pour lui une grande admiration que je passais le plus souvent sous silence, parce qu'à mes yeux, il avait l'air si détaché, si mature, que rien ne paraissait réellement affecter son sourire ni même sa présence.

Pourtant, quand je gardais les yeux rivés sur l'horizon à rêver de voiliers, d'aurores boréales ou de jungle impénétrable, Marco semblait ailleurs, perdu dans la contemplation d'une algue flasque qu'il touchait d'un bâton. Je ne comptais plus le nombre de plaques d'eczéma qui fleurissaient sur sa peau à cause de ces choses repoussantes qui ne le rebutait pas.

Sous cette façade un peu naïve qu'on prendrait presque pour candide, il attendait impatiemment quelque chose, pourtant.

A chaque fois, dès que nous retournions dans cette maison glacée à Ploumanac'h, il avait le regard vif, le sourire écorché, plus tranchant encore que le mien d'habitude ; mes parents lui laissaient une liberté dé-

concertante que je ne comprenais pas.

La première fois que nous y étions allés, il s'était accopiné – même s'il me soutenait souvent qu'ils avaient été amis d'enfance – du fils Kirstein. Celui que je n'aimais pas, qui faisait toujours la tête, qui n'adressait jamais la parole à personne. Enfin, accopiné, il m'a fallu trois années de plus et une chambre voisine à la leur pour comprendre explicitement ce qui se tramait entre les deux garçons. Franchement beurk, mon frère devrait revoir ses goûts.

Ces vacances avaient quelque chose de bizarre : d'un moment à l'autre, personne ne se parlait, et il n'y avait de commun entre nos différentes familles autres que nos vieux pères qui resassaient le bon temps. Autour d'eux alors, c'était le silence, chacun prostré dans sa fratrie sans oser échanger un mot. Une sorte de non-dit collectif, qui portait un nom différent pour chacun d'entre nous, et qui jamais, en aucun cas, ne devaient être brisé. Sacha, Connie et moi jouions au baby foot et au ping-pong sur le palier désert avant de retrouver Kaya qui cuisinait un livre à la main. Quand nos parents n'étaient pas là, nous nous retrouvions tous les quatre et riions de cette drôle d'ambiance, que nous étions les seuls à voir, apparemment.

Le reste, je ne les croisais qu'au moment du repas, autour de la grande table séparée en castes familiales qui ne se mélangeaient que rarement. En haut, la famille Kirstein rassemblée autour de leur mère terrible, avec qui je marchais toujours sur des œufs. Elle était entourée de sa foule d'enfants qui n'osait pas parler, qu'elle avait pris grand soin d'agencer et de dresser de bonnes manières. Nous, les Bodts, subissions la place gênante du milieu, entre deux mondes auxquels nous n'appartenions pas totalement. Les Braus, qui marquaient la frontière avec la table des enfants, n'échangeaient presque rien avec les Kirsteins, si ce ne fut que le père Braus qui s'adressait à François.

Puis il y avait Marco.

Lui, il avait toujours été mis à part. Pas par choix évidemment, mais pour chaque famille, c'était un marginal : aux premières vacances, ça n'avait pas posé trop de problèmes, parce qu'il se trouvaient encore tout gauche, et s'effaçait à l'arrière-plan. C'est quand il est enfin devenu heureux qu'il a commencé à gêner toute cette harmonie ridicule : il n'hésitait pas à discuter des sujets qui fâchent, à contredire, argumenter, à se montrer incisif sans pour autant être désagréable. C'était une magnifique dialectique, que déjà petite, je

tenais en haute estime.

Il était juste. Intelligent. Cultivé, mais aux yeux des autres, surtout homosexuel. Oui, pour eux, il n'était rien de plus que sa sexualité. Il aimait le piano, les jeux vidéos, et portait toujours des t-shirts vraiment moches de groupes de musique. Ce devait être secondaire, apparemment.

Tout aurait pu bien se finir s'il n'y avait pas eu cet imbécile de Jean, qui se tassait, s'effaçait sous le regard inquisiteur de sa mère lorsqu'il soutenait mon frère. Tout le monde avait fini par savoir ce qui se tramait entre les deux jeunes adultes, et d'une année à l'autre, il a cessé de venir.

Cela s'est fait progressivement, même si mon frère maintenait l'inverse. Il fuyait quand Marco et lui se retrouvaient seuls dans la même pièce, prétextant aller travailler ; il disparaissait dans la nature après le dîner, se faisait porter pour malade tous les deux jours, ignorait même carrément tous ceux qui n'étaient pas Porco ou sa mère...moi, je n'en avais pas grand-chose à faire, mais mon frère revenait de vacances un peu plus désespéré à chaque fois.

Je n'avais jamais rien relevé, je me disais que c'était des problèmes d'adultes vraiment puérils, que ça passerait. Que ça restait nos vacances, et que c'était encore mieux si ce boudeur de vingt-deux ans n'était pas là. Sauf que rien n'est passé. Plus personne n'est venu, il y a eu la pandémie, les problèmes d'argent des Braus, et bientôt, la région de Bretagne était une horreur pour tous. La rupture définitive s'est faite quand, à l'aube de ses cinquante-cinq ans, papa est mort dans son sommeil, sans trop qu'on sache pourquoi. Le médecin a déclaré que c'était probablement un accident cardio-quelque-chose, mais ça n'avait pas d'importance. Sur le moment, comprenez que la perte Ploumanac'h était le cadet de mes soucis. Marco a beaucoup aidé.

Alors je lui devais bien quelque chose.

≈

| Vous (19h13) : T'es où ? ça va faire un quart d'heure qu'on t'attend...

Mon téléphone à la main, je tapais quelques mots rageurs à mon frère, en me balançant nerveusement sur la balançoire du jardin qui grinçait de façon inquiétante. Les invités prenaient l'apéro dans le sa-

lon, et j'avais dû m'excuser pour passer un coup de fil au dernier convié manquant, qui n'était personne d'autre que cet imbécile de grand dadais de Marco. C'était la première fois que j'organisais des vacances pour quelqu'un en plus de moi et mon copain, et l'idée d'avoir autant de responsabilités ne m'enchantait pas particulièrement.

Même si je n'avais que dix-neuf ans et que quelques couacs pouvaient m'être pardonnés, j'avais hérité du perfectionnisme de maman, ce qui ne me rendait pas souvent service.

| Coco (19h13) : Bouchons.... :/

| Coco (19h13) : ne m'attendez pas

Avec un soupir, je me relevais bien droite sur mes pieds, et me massais les tempes un instant avant de rentrer par la baie vitrée dans le salon en affichant le plus beau sourire de façade qui signifiait un convaincant "tout est sous contrôle".

– Désolée les gars, le périph est blindé, Marco devrait être là pour le dîner. J'espère du moins.

– Ce serait dommage de louper les pâtes carbo de Niccolo, remarqua Sacha, qui veillait à ce que sa petite dernière ne tâte pas sa chemise avec la sauce guacamole des chips.

Tout le monde était patiemment rassemblé autour de la petite table du salon, à échanger des nouvelles qui n'étaient que réjouissantes pour l'instant. Tout le monde avait pu venir : Kaya, Porco, les jumeaux, le compagnon de Sacha et leurs deux enfants, et même Jean, qui s'agitait bien plus que les autres. La pièce était chauffée par le petit poêle installé par Ymir il y a quelques années de cela, et chacun avait le sourire aux lèvres, le malaise des tensions portées par nos familles disparues par leur absence.

Devant ce tableau, je ressentais une pointe de fierté. C'était moi, la petite dernière qui redonnait une deuxième chance à tout ce beau monde que je voyais si content de se retrouver. C'était moi, qui allait l'offrir à mon frère, parce qu'en réalité, je n'en avais rien à faire, moi ; sinon je n'aurais pas convié Jean.

Il peut choisir d'achever ses automnes sans réponses, ou de rester chez lui.

En me rasant dans mon pouf avec un bruit mou, je me penchais pour attraper une poignée de cacahuète dans un bol posé sur la table, faisant signe au petit groupe de continuer leur discussion.

– Tu me disais que t'étais en plein dans tes études d'automobile, c'est ça Porco ? reprit Connie d'un air intéressé. En tant qu'ingénieur ?

– Ouais, fin, je suis en école là, confirma le concerné, qui semblait un peu mal à l'aise sur le canapé. Il avait pris une masse musculaire extrêmement impressionnante, et avait l'air très serré entre Jean et Kaya, silencieux jusqu'alors.

– Normalement je commence l'alternance dans un mois, il faut juste que je m'arrange avec mes patrons.

– Sympa, commenta Niccolo. C'est rare de voir des jeunes s'orienter vers une filière plus pro ... J'ai l'impression qu'en général, on vous pousse à continuer dans les bureaux parce que ça *laisse plus de possibilités*.

Le cuisinier mima des guillemets avec ses doigts, ce qui m'arracha un sourire.

– Et toi Sonia ?

Je n'aimais pas tous ces regards qui convergeaient vers moi. Je ne pouvais pas leur en vouloir, ils étaient juste curieux. Mais...

– Je suis rien en ce moment. Lâché l'université, j'admis à regret, en me concentrant sur la cacahuète que j'avais laissé échapper qui roula sous le canapé d'en face.

– Ah bon ? s'étonna Kaya, toujours aussi franche malgré l'absence d'animosité dans sa voix. T'étudiais quoi avant ? t'aimais pas ?

– J'étais en bio marine. C'était sympa et tout mais disons que...la théorie c'était...

Je haussais les épaules, et Connie se fendit d'un sourire compatissant en mode papa-poule. Eureka. Ça faisait tellement bizarre, de ne plus avoir quatorze ans, et de savoir qu'ils avaient tous leur vie à eux. C'était tellement cliché de grandir, mais malgré tout, ça restait Connie. Ça restait Sacha, et j'étais toujours la même gamine de dix-neuf ans qui ne pouvait pas

blairer le pauvre Porco. Détester les Kirsteins, c'était ma spécialité ; Marco les adorait bien pour deux.

– Bah, je comprends : premier mois à la fac, j'ai rien branlé. J'ai monté une baraque à frite près du stade de France pour acheter de la bière, et au final, ça a marché du feu de Dieu et me voilà avec une chaîne de restau...

Sa jumelle vint chasser son air vantard avec un petit coup de coude affectueux dans les côtes, tout en replaçant sa fille sur ses genoux. Ses enfants étaient parfaitement calmes, ce qui n'avait pas cessé de m'étonner jusqu'à maintenant. C'était vraiment une bonne maman...

– Ouais, mais je doute que mon taf provisoire me rapporte quoi que ce soit d'aussi ouf. Je ramasse les merdes en plastique des riverains sur la plage : bonjour les problèmes de dos...

– Il faut bien quelqu'un pour le faire.

Et voilà. La première fois que Jean-Putain-De-Kirstein ouvre sa gueule, c'est pour dire un truc un peu désobligeant. Je lui lançais un regard noir de derrière la table.

– Si les gens faisaient un peu plus attention, je-...

La sonnette retenti. Encore une fois, Marco venait lui sauver les miches.

Je me levais du pouf où je m'étais ensevelie et m'excusais en vitesse avant de me ruer vers la porte d'entrée, en manquant au passage de me vautrer de tout mon long sur les jouets du gamin de Sacha que celui-ci avait eu le temps de répondre partout. Avec un juron, je déverrouillais la porte d'un tour de main, en manquant de l'arracher tant je l'ouvris avec force.

– Houlà, s'inquiéta mon frère qui recula de quelques pas, un petit sourire aux lèvres. Tout va bien ?

– Oui. Non. Il y a trop de trucs à gérer. Passe ta valise.

Il l'écarta de ma portée avant que je ne puisse l'attraper, passant sa main libre dans mes cheveux pour venir me les ébouriffer avec un clin d'œil.

– Calmos, tout le monde est au complet maintenant, je gère.

Doucement, il m'écarta de l'embrasure de la porte sur laquelle je me reposais pour enlever ses chaussures, et je pris un peu de temps pour l'observer. Il rentrait du bureau ; il avait encore son badge d'employé de sa boîte accroché à sa chemise, et il avait l'air d'un type tout droit débarqué de Big Bang theory. Ses lacets étaient déjà à demi défaits, mais il semblait tout aussi collecté et paisible qu'à l'accoutumée.

Il avait eu le temps de se préparer à ce meeting (ça faisait des mois que je lui en parlais), et je savais qu'il savait quoi faire. S'il avait quelque chose en tête – qui s'appelait probablement Jean-Je-Fais-Chier-Le-Monde-Kirstein, alors que lui accordais ma confiance la plus totale. Ce week-end comptait autant pour moi que pour lui, et je savais que ce n'était pas le genre à ruiner des vacances pour une histoire de cœur.

– Je suis contente que tu sois là, je laissais échapper malgré moi, en triturant l'ourlet de mon débardeur, nerveuse à l'idée de retourner à la table de l'apéro toute seule. Merci.

– Franchement, pas de quoi ! Je t'ai déjà dit que j'étais impressionné du fait que t'aies organisé ça toute seule, alors venir c'était la moindre des choses.

Je sentis mes lèvres se serrer en une fine bande, en tentant de retenir toutes les questions qui me traversaient l'esprit. Depuis quand cette baraque était-elle devenue source d'angoisse ? Est-ce que j'avais peur de répéter les schémas familiaux dans lesquels nous avions été élevés ? Est-ce que papa serait fier de moi ? Est-ce que toi, Marco, tu l'es ?

Gommées par le *bonjour* chaleureux de mon frère qui venait de pénétrer dans la salle à manger, ces pensées parasites ne me gênèrent plus le moins du monde.

≈

Tout s'était passé encore mieux que prévu.

J'avais peur que l'ambiance soit morne, gênée, ou même carrément tendue, mais dès que Marco a sorti le Martini qu'il tenait caché dans sa valise, les langues se sont rapidement déliées, Sacha s'est chargée de la musique avec Connie, et j'avais l'impression d'avoir à nouveau neuf ans.

A demi endormie sur le canapé, les yeux mis clos et les joues brûlantes, les voix étaient diffuses autour

de moi, et les bruits des verres qui s'entrechoquent formaient la mélodie des vacances.

Jean avait ouvert la baie vitrée du salon pour pouvoir fumer quelques cigarettes de temps en temps, et l'odeur acre du tabac ainsi que les courants d'air glacés qui venaient me chatouiller les jambes étaient juste assez pour me maintenir éveillée, à cheval entre le rêve et la réalité. Mon esprit partait à la dérive, sans vraiment s'accrocher à un élément du réel en particulier autre que les rires, les basses, et les piailllements des enfants de Sacha et Niccolo qui ne dormaient pas encore.

Éventuellement, tout s'est calmé.

J'étais toujours allongée sur le canapé. La musique avait un peu baissé, mais elle était toujours là, et je savais que c'était un artiste que Marco aimait bien. Il était là lui aussi, il parlait avec Jean, toujours. Les autres étaient partis dormir. Je faisais mine de.

– ...te façon j'aurais pas pu lui reprendre, parce que j'avais pas les qualifications.

– Vu ce que tu me racontes ça a plus l'air d'être une histoire de symbolisme.

– Shoutout to Marcel qui s'est cassé chez les casques bleus... j'aurais du faire la même chose quand j'avais encore le temps.

Il y eu un petit silence, et un bruit mat qui ressemblait à une tête un peu trop alcoolisée qui retombe doucement sur une table en bois. Je reconnus le long soupir de mon frère, à se dégonfler comme un ballon.

– Jean.

– Oui, Marco.

– Est-ce que tu regrettes ?

Autre silence, la musique laissa place à la suivante, mourante. Au-dehors, une mouette cria, et je priaï pour qu'ils ne tournent pas la tête vers la fenêtre ouverte juste à côté de moi. Je dors, je dors, je dors.

– Qu'est ce que tu veux que je regrette ? grommela le fils Kirstein sur un ton défensif, désagréable comme d'habitude. Qu'il était pénible...j'encourageais Marco mentalement.

– Toutes les opportunités que t'as eues – ce que tu étais tout près d'avoir. Entre autres.

– J'aurais jamais pu être heureux de toute manière. Et surtout pas avec...ça.

– Parce que là, t'es plus heureux ? Aller, sois honnête. Porco m'a dit que ta mère était désespérée parce que tu refusais de sortir. Pas contre l'idée de se marier, mais pas envie de rencontrer des filles ? Me fait pas rire.

Je m'attendais à ce que Jean réagisse au quart de tour, comme il avait l'habitude de le faire, mais à la place, il ricana de façon dédaigneuse. Ce qui était pire. De mon poing droit, je serrais le coussin du canapé entre mes doigts ; je songeais sérieusement à l'étouffer dans son sommeil, celui-là.

– Pourquoi tu t'accroches toujours au passé, Marco ? Ok, je t'ai aimé. Vraiment, si ça peut te faire plaisir. Mais là de toute manière c'est trop tard, et regretter ne m'apporte rien.

– Tu es un peu un capitaliste de la romance.

Je faillis éclater de rire à la remarque de mon frère, et, surprennament, son interlocuteur avait l'air de trouver ça drôle aussi. Je ne l'avais presque jamais entendu rire sincèrement ; autant dire que j'étais prise de court quand il gloussa à son surnom. Lui aussi, peut-être, avait un peu trop bu.

– Crois moi, c'est tout l'inverse, reprit-il, un peu plus sincèrement. Peut-être que, lui aussi, s'était finalement décidé à grandir.

– Si seulement ça avait été un choix.

Marco avait l'air à court de réplique, cette fois-ci. Le silence se prolongea plus longtemps que d'habitude, et je commençais à croire qu'ils s'étaient quittés là-dessus, jusqu'à ce que mon frère reprenne :

– Je t'en ai voulu tellement longtemps. Mais je me suis rendu compte que j'avais tort.

– C'est-à-dire ?

Bon, voilà que j'étais aussi curieuse que Jean, maintenant. Après la mort de papa, mon frère n'avait plus jamais reparlé des automnes à Ploumanac'h, ni de

la maison au bord de l'eau, ni même de son « ami » Kirstein. J'avais fini par m'en désintéresser, je ne l'avais plus questionné, et j'étais partie du fait qu'il resterait fâché à vie pour avoir coupé les ponts.

Mais je constatais maintenant la grossièreté de mon erreur. Les gens changent, grandissent, prennent en maturité. Ils peuvent s'aimer à un moment, se détester un autre, et puis se redécouvrir sous un jour différent des années après. Éprouver des remords, analyser le passé sous un jour nouveau.

Soudainement, cette discussion entre Marco et Jean m'apparaissait comme la plus passionnante des séries à suivre.

– On était juste deux gamins, et on était tellement différents. Je crois que mon admiration pour toi dépassait toute limite raisonnable. Tsaïs, je te voyais en mode superhéros. Je te croyais capable de te tirer de tout, même de ta famille. Tu avais raison : il y avait des tonnes de choses dont j'avais pas conscience. Que je me bornais à pas voir. Je suis désolé.

Trop curieuse pour faire semblant, j'entrouvris imperceptiblement mes yeux ; derrière la barrière de mes cils, et le flou de mes paupières tressaillantes, j'aperçu le dos de Jean, courbé, parfaitement tourné vers mon frère comme dans un élan de lucidité. Je ne pouvais pas voir l'expression de Marco, mais je l'imaginai calme, collecté. C'était ce qu'il avait à lui dire, ce qu'il voulait lui dire. Je crois que le fils Kirstein l'a senti aussi.

Après un énième moment de silence, trahissant la sidération du plus jeune, mon frère reprit, hésitant :

– Je m'excuse pas pour qu'on reprenne contact. Ni pour que tu me pardonnes, au final. Je pense qu'on s'est beaucoup aimés. Un peu trop parfois, on y pouvait rien. Je crois que c'est comme ça qu'on apprend à aimer quelqu'un pour la première fois, il y a des loupés.

– C'était pas un loupé, le culpa Jean, avant de répéter, plus posément. C'était pas un loupé. On a fait de notre mieux. C'était juste pas le bon moment. Les bonnes circonstances. Le bon... le bon univers quoi.

– Dans ce cas on fait quoi, on enterre la hache de guerre ?

J'entendis quelqu'un prendre une gorgée de bière – Marco, je crois, et je refermais les yeux. Ravie.

– Ouais.

– Merci Jean.

F I N

Aussi dans la
collection FicLab

True Ice Never Melts

Achrome

Ô Merle Blanc

RealmofTenderness

Alta Nocte

P'tite Limonade

Tu l'attends quand même

Artoung

On se retrouve l'été prochain
de Pen9uinArtill3rie

Archive of Our Own : <https://urls.fr/z1R6Yr>



Des lieux aujourd'hui déserts qui paraissent anodins quand je ne les raconte pas. Qui, sans mes yeux pour les voir, restent froids et vides comme une conque abandonnée sur une plage venteuse.

Alors, laissez moi leur rendre un peu de leur éclat avec le garçon dénommé Marco Bodt et qui, en ces quatre endroits, retomba encore et encore ridiculeusement amoureux de son ami Jean Kirstein.

ficlab